BHBF3
Bibliothèque de l'Université
FONDS HENRI BOSCO
de NICE

AGUEDAL

1937

5-6

MARCHISIO

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

2me Année - No 5-6 Décembre 1937

SOMMAIRE

L. JUSTINARD ..... LES PROPOS DU CHLEUH.
HENRI BOSCO ..... **Odes aux Vents d'hiver**
MICHEL LEVANTI ..... **Poèmes**
INNOCENT VIII ..... LES PROPOS DE L'INNOCENT.
RENÉ GUILLOT ..... **Histoire d'un saint mouton.**
LUCIEN CORNIL ..... **La pathologie de l'individuel**
G. SLIMAN ..... **Flâneries à travers le Drâa**
RENÉ MADIER ..... **L'alerte au poste**
MARION SÉNONES ..... **L'Abandonnée (fin).**

CHRONIQUES

LES LETTRES

Chronique-éclair
Sélections et commentaires .... *Henry de Montherlant, Younghill Kang Erskine Caldwell, Bertrand de La Salle* par C. FUNCK-BRENTANO ; *Ignace Legrand, Robert Brasillach, Madeleine Ley, André Billy, Henri Pourrat,* par H. BOSCO ; *Hermann Melville, Joseph Conrad,* par M. LELONG ; *G. K. Chesterton,* par J. BRAUD ; *Frantz Funck-Brentano, Louis-Philippe May,* par G. MÉMOIRE ; *R. Francé,* par S. LŒILLET ; *Marius-Ary Leblond,* par R. LEBEL.

Chronique marocaine ..... *Page choisie :* JEAN-BAPTISTE ESTELLE ; *Lyautey,* par E. A. BOUBEKER ; *Memento.*

LES ARTS

Le Cinéma ..... *Films de l'année,* par MARY BRENTÔME.

Table du second volume

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Propos du Chleuh

Chez les Chleuh de la banlieue, à Nanterre, un vendredi soir : ils parlent de la semaine de quarante heures. L'un d'eux exprime leur méfiance par ces anciens vers :

Bonne aubaine, gens du pays,
Je vous ai trouvé un berger :
Il ne demande pas d'habits,
Rien qu'à manger.

— Gens du pays, chacun cinq sous.
Donnons congé à ce berger si étonnant
Qu'il ne nous étonne autrement.

Pour comprendre, il faut savoir que les gens d'un même village ont souvent berger commun. Il est chez eux « en condition » pour la nourriture et l'habit . Or, voici qu'on en a trouvé un qui ne demande qu'à être nourri. C'est trop beau pour qu'on s'y fie. Il faut le chasser.

« Moi, je sais bien, dit un autre, pourquoi on ne travaille plus le samedi. Parce que les Juifs sont les maîtres en France. Alors, ils ont « sabbatisé » le samedi ».

(C'est-à-dire : Ils ont fait de leur jour du sabbat un jour de repos obligatoire pour tout le monde).

Un troisième, au fond de la chambre, tout en raccommodant sa chemise :

« Moi, je ne connais ni le poing fermé ni la main tendue. Je ne connais que *l'index levé* ».

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Or, c'est la *chahada*, la profession de foi des Musulmans. Et le même continue par ces vers :

« Ne pas l'ouvrir tout entière
Ou la fermer tout à fait
N'y laisser passer qu'un peu de lumière. »

C'est de la main qu'il s'agit, qui ne doit être avare ni prodigue. Et c'est un éloge de la mesure si fréquent dans leurs chansons.

Le vers qui suit m'est revenu à l'esprit — l'esprit de l'escalier — il y a quelques semaines, au sortir d'une réunion où l'on avait justement parlé des Chleuh de Paris, mais sans arriver à aucune décision immédiate pour améliorer leur situation. Car le consultatif n'est pas le législatif, et encore moins l'exécutif :

Je te dis que le chacal est dans les brebis,
Tu me dis : Dresse un chien de garde

C'est un vers si plein d'à propos, qu'on en veut donner le texte chleuh, bien plus beau dans sa concision :

Ennighak : ouchchen gh oulli (1)
Tennit ii : rebb ouskai.

Ce qui suit vient de la montagne Sainte-Geneviève où habitent des gens d'Aglou. D'abord de beaux vers, entendus souvent déjà chez ces travailleurs :

Le sanglier creuse, il ne mendie pas.
S'il ne creuse pas, il n'est pas content.
Si le moulin ne tourne pas, le foyer n'est pas dans la joie.

(1) *Oulli*, les brebis. C'est le vieux mot français les ouailles, et la même racine latine.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Ce sont des vers orgueilleux qui expriment l'admiration pour la force (le sanglier), le désir du travail qui fait vivre la famille (tourner la meule) et donne de la joie ; le souci de n'avoir pas de travail ; le mépris de la mendicité.

Enfin, ce mot qui est si beau qu'on s'en voudrait de le laisser perdre :

« Quand il y a des crevasses dans la main, celles du cœur sont guéries ».

C'est toujours la même idée, non pas de l'amour du travail comme l'entendent les moralistes — car je suis sûr qu'au travail ils préfèrent le repos, — mais le désir du travail, le désir intéressé du travail, qui met des crevasses aux mains, mais qui donne du pain aux enfants. Faute de quoi le cœur est triste, le cœur a de la peine, « le cœur a des crevasses ».

CONTE

LA VIEILLE ET LE QADI

Une vieille avait un procès. Quand elle fut devant le qadi, elle lui fit apercevoir, sous son haïk (1), sa main remplie. Il crut que c'était de l'argent. Il lui fit gagner son procès. Quand il eut rendu la sentence, il dit à la vieille : « Donne ce que tu as dans la main. » Elle ouvrit la main : c'était une poignée de pâte (*toummit*). Elle lui dit : « Tiens, Sidi, tu peux la manger comme cela ou la transformer en *bsis* (2) ». Il dit : « Délaye-la dans l'eau et répands-la moi sur la barbe ». (3)

(1) Le *haïk*, grande pièce de laine où s'enveloppent les femmes.
(2) *Toummit*, pâte qu'on emporte comme provision de route. — *Lbsis*, la même pâte, avec du beurre et aromatisée.
(3) La barbe, symbole de l'honneur de l'homme. Si sa barbe est salie, on s'est moqué de lui. Le cadi veut qu'on y voie la preuve de sa sottise.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

CONTE

Un homme déja vieux, avait un vieux cheval fatigué. Comment, sur lui, paraître encore avec honneur, aux jeux de la poudre ? Il se lamentait. Sa femme lui dit : « Si je t'en apprends le moyen, tu ne rompras pas le serment ? » (C'est-à-dire : Tu ne me répudieras pas ?). Il le lui promit.

Elle fit, au vieux cheval, apporter de l'agoulas (orge en vert). Elle fit mettre une jeune pouliche à côté de lui. Il reprit vigueur à vue d'œil. Au jour du jeu de la poudre, il allait si fort qu'on ne pouvait plus l'arrêter Et son maître, émerveillé, de s'écrier : « Ouak ouak (1), je crois que je vais rompre le serment » c'est-à-dire prendre une jeune épouse).

Cette idée du rajeunissement par le contact de la jeunesse, elle est dans un conte légendaire de l'origine d'une tribu du Sud, les Id bou Achra : Il y avait, au cours d'une migration de tribu, un vieillard si las qu'on le transportait dans un panier. La femme de son fils l'ayant porté un instant sur ses épaules, en le posant à terre, elle dit à son mari : « Il faut donner à votre père une jeune épouse. » On rit. Mais on la lui donna. Il en eut dix enfants. C'est l'origine des Id bou Achra (les enfants des Dix).

Terminons par ces mots d'un Berbère qu'on pourrait croire un humoriste d'aujourd'hui. Mais quelle erreur on commettrait ! C'est au sujet de Job, le saint homme Job, le Saidna Youb, si populaire chez les Musulmans, symbole de la patience et de la confiance en Dieu qui triomphent enfin de l'adversité :

« *Le Diable, en lui ôtant tout (à Job), lui avait laissé sa femme comme une dernière épreuve de patience* ».

Et c'est une parole de Saint Augustin, dans le sermon LXXXI.

L. JUSTINARD.

(1) *Oouak ouak*, exclamation familière qui est bien chleuh.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

ODES

aux

Vents d'Hiver

Les sangliers de la montagne
cherchent leurs sources dans les neiges.
Andromède et le Serpentaire
dominent l'ombre.

Les bergeries gonflées de paille
fument au bouches des ravines,
l'hiver a chassé dans la plaine
les vieux villages.

Ecumant l'étendue des mers
les vents hérissent et tourmentent
la noire laine des tempêtes.
Février monte.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Brutalement les vents emportent
la grâce des saisons qui tendent
leurs inutiles mains aux danses
de la tendresse.

Le hautbois et la cornemuse
soufflent aux bouches pastorales
les antiques mélancolies
de la Provence.

Mais quand les astres épouvantent
les mers, nos grands voiliers déploient
sous les Signes de la Tempête
toutes leurs voiles.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Vieil hiver, depuis que j'affronte
tes Signes lampes des tempêtes,
je vois grandir au ciel d'automne
cette grappe d'étoiles.

C'est la plus rude de Novembre,
quand elle monte sur les eaux
et les collines de Provence,
toutes les bêtes,

fouines, renards, sangliers, louves,
le museau tendu vers les Alpes,
rampent aux gîtes et redoutent
l'aube des neiges,

et moi qui sens comme les bêtes
la peur qui tombe des étoiles
je crains, après le Sagittaire,
l'hiver sauvage

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les vents d'hiver brisent les branches, les rafales
effarouchent les mers où chassent les navires.
Une mélancolie inonde la vieillesse,
déja ne serais-je qu'une Ombre ?

Il neige. Les troupeaux tremblent, bergers en tête
sous l'avalanche. O Nuit, il est temps qu'on célèbre
sur un bûcher sanglant pour calmer la Tempête
tes Jeux en l'honneur de la Terre.

HENRI BOSCO.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

AMIS,

Venez vous chauffer le sang
J'ai bâti pour notre fête
Une maison sans fenêtre
Dans la débauche du vent.

Il a fallu que je triche
Pour faire peur au passant
La façade est mur postiche
Nous serons dans le plein vent.

Ce n'est pas loin, pas de voisins
Le ciel au bout de la main...
Quand ce sera le bonheur
Je fuirai chercher ailleurs.

MICHEL LEVANTI.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

SIGNES

à Iosh

N'allons pas appeler au secours
Avec nos cœurs tout neufs
Prêts pour bondir
Au cri de l'inconnu.
Les patrouilles vieillies à contourner le lac
Annoncent leur naufrage imaginé du bord.
Non, nous serons les noyés secrets
Les vrais
Un instant accrochés au squelette du vent.
Ou bien guetteurs au port
Nous dessinerons des tempêtes
Anxieux de leurs bruits
Qui nous couvrent la tête.
Nous irons !
Où tombera la foudre
Qu'il soit un corps dans le circuit :
On le reconnaîtra par un signe d'amour
Que laisse l'eau qui fait peur.

MICHEL LEVANTI.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

HALTE

Le cœur trop vite éclaté
Et que ce soit ma prière
Aux pélerins égarés
Qui me laissent derrière.

Dans cette halte à languir
Quand même à coucher dans l'ombre
Il me reste le désir
D'un baiser blanc sur la terre.

La ville a le ventre froid
Mais veut les courses nouvelles
Où je vais tomber encore.

MICHEL LEVANTI.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Propos de l'Innocent

Ce ne sont pas les perfections de la technique, moins encore ses malices ou ses bizarreries, qui nous retiennent le plus longuement devant les œuvres des photographes modernes. Non plus l'ingéniosité de leurs compositions. Les plus simples nous donnent les plus durables émotions. Au-delà même de la beauté plastique, agit sur nous leur puissance d'évocation. Telle nous conte un petit roman intimiste, l'autre semble avoir enfourché une cavalle romantique. Ce qui par elles nous enrichit vient, bien plus que de contempler ce que nous n'eussions pas rêvé, d'immobiliser nos regards sur ce qui glisse devant eux tout le jour. Images qui ressuscitent ce qu'étouffent les fracas du monde, l'inanimé. Elles nous font honte de nos vagabondages agités en nous rappelant que nous ne savons pas voir. Art du fugitif, art que prévoyait peut-être Gœthe évoquant devant Eckermann, comme le rappelait M. Maurois, le jour où l'homme saurait fixer le sens d'une branche, d'une fleur, d'un insecte.

Toute photographie est une nature morte. Les romans dont je parlais disent l'âme des choses. Dans l'album que viennent de publier *Arts et Mètiers graphiques*, une élégante main est posée sur le sable qu'elle brouille sans y enfoncer, oisive et fine, prête aux

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

plaisirs passivement, près des souffrances, pas très loin de la pourriture. Un coin de chair en apprendrait long à qui saurait le voir sur l'esprit qui l'habite, son rôle et son destin. « Ses mains étaient comme les racines de son âme », écrivit d'Annunzio que cite Montherlant.

Celui qui s'est assoupi en face d'un témoin se demande au réveil : « Qu'a-t-il vu ? » Nous dissimulons nos apparences sous des gestes et des paroles. L'opérateur s'embusque pour écarter ces voiles. Les femmes, prix ou enjeux éternellement, sont ses meilleures collaboratrices, parce que soumises plus facilement à leur mission et aux fatalités du physique. L'auteur se venge au besoin sur « l'épreuve » qu'il façonne à sa guise. Les meilleurs portraits sont ainsi les plus artificiels.

Sur le papier du photographe, le moindre objet, s'il est bien « pris », nous fait un signe mystérieux.

INNOCENT VIII.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Histoire d'un saint mouton

« Kou amoul N'dégue, nampa mame »...

« Quand on n'a pas de mère, on tette sa grand'mère », dit le proverbe.

Nane Katou Vere, celui qui boit la lune, n'était pas un mouton ordinaire. On ne sait quelle brebis il téta, si ce fut à une jeune mamelle riche ou à une de ces vieilles mamelles qui pendent entre les poils pisseux descendant des vieux ventres relâchés.

De bonne heure, Nane Katou Vere avait abandonné le troupeau que menait un antique bélier autour des cases, à l'heure du soleil, quand les hommes dorment le ventre luisant de sueur, empilés dans un peu d'ombre. Les autres moutons, tête baissée, derrière les cuisses du voisin, mesurant leurs pas au trou du sable où le bélier avait mis ses pattes, cherchaient par terre ce qui se mange. Ce mouton là savait que les hommes mangent tout, même les restes de ce qu'ils ont déjà mangé, et il ne cherchait plus. Il était l'étonnement du troupeau.

Ceci se passait à Tataguine, village qui jalonne la route du Kayor, vers Kess Dianghène en venant de Thiomboloto.

La nuit, à l'heure où la lune tombe au fond des calebasses pleines d'eau qui traînent devant les paillotes, il venait emplir son ventre sec, vider la calebasse jusqu'au fond, et buvait la lune. C'est alors qu'il fallait regarder marcher ce mouton extraordinaire, qui solide sur ses pattes maigres, portait la lune entre ses côtes plates.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Au village, les moutons fréquentaient peu les hommes, les hommes ignoraient les moutons, et ce mouton là comme les autres. Il recevait sa part de coups de pieds et de horions, et n'était pas comme certains de ses congénères qui se distinguent par leurs cuisses rondes et grasses et la petite clochette ou le ruban à gris-gris qu'on leur met au cou.

Les hommes, au milieu des sables fauves, dans cette solitude encore plus immense à cause de la grande lumière qui va chercher l'horizon jusqu'au fond du ciel, là-bas, où les palmiers sont comme des herbes, et où les baobabs ressemblent à des fourmis écrasées, les hommes sages avaient fait un pacte avec les bêtes.

Les moutons et les hommes tournaient autour des mêmes cases, se réunissaient par clans, sous le même baobab ventru, s'étendaient dans le même sable, plus fin là qu'ailleurs.

Le tisserand accroupi, tant qu'il y avait de la clarté par terre, entremêlait ses laines de couleur, tendues entre deux piquets de bois.

Les vieux qui savaient des choses inquiétantes, apprenaient aux jeunes que leur sang était moins chaud que le sable, et que le monde avait commencé avant eux.

Les griots chantaient en s'accompagnant du tambourin, car, dans ce village où ne vivaient que des hommes et des moutons, il y avait déjà des griots pour raconter les histoires des moutons et des hommes et de bien d'autres choses, toutes plus merveilleuses les unes que les autres. Et ainsi, sous le baobab au ventre rugueux, ridé, tordu comme un énorme vieillard aux jambes enflées, les hommes et les moutons parlaient.

Dans le coin des moutons, on évoquait les légendes simples. On y disait que les moutons avaient été les premiers animaux à suer sous le soleil. Le sol était en ce temps là doux sous les sabots ; on y enfonçait. On racontait comment toute cette herbe s'était

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

changée en sable quand l'homme était apparu. L'homme ressemblait à un arbre qui marche, il était lisse comme un arbre, mais il n'y poussait jamais de feuilles.

Les moutons trouvaient à l'homme une odeur spéciale. Les hommes trouvaient que les moutons avaient une singulière odeur.

Les deux clans, pour leurs réjouissances, avaient choisi la même date qui suit le Ramadan et commence dix jours après que la lune est montée.

Au matin, quand le soleil sortait des sables, les tams-tams chantaient autour des tambours. La joie des hommes commençait avant celle des bêtes.

Des moutons embrochés que les femmes arrosaient d'huile, tournaient doucement au-dessus de grands feux, et cette odeur traînait par tout le village, lourde comme une fumée grasse.

Alors, les hommes mangaient. C'était la fête du mouton.

Là, commençait aussi le plaisir des bêtes, car les hommes ne mangent pas que du mouton. Devant les portes, autour des calebasses, par terre, partout, s'entassaient des monceaux d'épluchures. On trouvait du riz cuit, du mil dans tous les coins.

Les moutons appelaient cette fête : la fête de l'homme.

Nane Katou Vere aurait sans doute vieilli comme ses congénères sans qu'il lui arrivât rien d'extraordinaire, attendant la fête parfumée d'odeur de viandes cuites, confiant en sa maigreur, si Aminata fille de Fatou, laquelle était fille de Alioune Mamadou Gorka, n'avait eu un pressant besoin d'être sevrée.

Un soir, comme à son ordinaire, le mouton venait chercher l'eau aux calebasses fraîches, à l'abri des figuiers de Mamadou Gorka.

Toute la famille était réunie dehors, autour d'un feu de bois dont les flammes entouraient une grande marmite de terre rouge, pleine d'huile bouillante. Le vieux Gorka dormait courbé en deux, sa petite barbiche blanche à six poils écrasée sur son genou ridé.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Deux vieilles fumaient des pipes de terre. Les femmes claquaient des mains en chantant, entourées d'une marmaille d'enfants nus, aux fesses rondes.

La vieille Fatou détrempait une pâte de beignets, avec l'eau d'une petite calebasse où trempait un gri-gri.

Ce gri-gri était passé par les mains d'un saint Marabout et s'était saturé de vertus qui se dissolvaient dans l'eau qu'une femme agitait avec une branche.

Le mouton s'approcha, et, comme la maman aux seins durs mangeait un de ces beignets gras qui fondent sur les dents, il but d'un trait l'eau qui restait dans la petite Calebasse, et avala le gri-gri. Puis, il s'éloigna lentement sur ses jambes sèches, inquiet de ce que la lune, en passant, lui avait, ce soir là, déchiré la gorge.

C'est à partir de ce jour, que Nane Katou Vere devint le mouton le plus extraordinaire d'entre les moutons du pays de Tataguine. On ne le vit plus errer devant les palissades de roseaux, dans les petites ruelles qui séparent les cases. On ne le vit plus, même à l'écart du troupeau, sous le baobab, dans le sable tiède et moelleux qui garde longtemps la chaleur du jour et prend en creux la forme des ventres.

On le rencontrait toujours aux alentours de la mosquée, car il trouvait aux herbes qui poussaient près du lieu saint, une saveur toute particulière.

Parfois, quand les hommes venant de prier regagnaient leurs cases, par groupe, ils les suivait. On le voyait sur les talons de ceux qui donnaient au village l'exemple de leur piété.

Le mouton connaissait l'odeur sainte des corps détendus dans la prière.

Chose encore plus fabuleuse, le soir, à l'heure où le soleil se couche dans le dos des hommes prosternés, le front dans le sable, on pouvait voir le mouton, dont les pattes de devant tremblaient

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

et semblaient ne plus pouvoir le porter, s'abattre sur les genoux et rester ainsi jusqu'à la nuit.

Le village s'émut. On commença de parler d'un mouton comme on n'en avait jamais vu, et un marabout réputé qui faisait alors des merveilles, passa complètement inaperçu à cause de cette odeur de sainteté qui emplissait toutes les narines dans les rues tranquilles où passait chaque jour le mouton.

Le merveilleux est comme la fièvre de soleil. Il vous entre par les yeux et les oreilles, passe dans le corps, vous le secoue comme un palmier pris dans la tornade et s'en va, on ne sait pas où.

Le baobab restait toujours immobile au centre du village.

La saison des pluies fit sortir du sable de grandes herbes, la saison sèche vint les griller.

Le soleil se couchait toujours dans les bananiers au-delà des pistes.

Le mouton n'avait rien changé à rien. On ne parla plus du mouton et pour n'avoir plus à s'occuper de lui, on raconta qu'il était parti faire un pèlerinage à la Mecque.

Et en vérité le mouton était bien parti pour la Mecque.

Il allait doucement, marchant dans son ombre sur le sable rouge de soleil, de cette allure qu'ont les moutons quand ils savent où ils vont. Les baobabs habitués à ces randonnées qu'ils jalonnent dans la grande brousse où passent les gens et les bêtes, lui parlaient quand il les rencontrait.

— Va, fils, tu es dans le chemin...

La brousse a des oreilles, dans toutes les herbes, dans toutes les branches.

Sous les bananiers qui frottent leur ventre rose et tiennent l'eau fraîche dans l'ombre verte de leurs feuilles, on savait depuis longtemps, bien avant qu'il n'arrivât, qu'un saint mouton passerait, qui allait à la Mecque.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les biches qui fendent les broussailles d'un bond, le chacal qui se sauve et fuit son odeur, l'hyène qui s'étire dans ses poils, le serpent qui digère, les singes pendus aux arbres et qui ressemblent à des fruits qui parlent, venaient voir passer le mouton.

Quand il rencontrait des hommes, malgré lui, Nane Katou Vere, ressentait un léger trouble, parce qu'il était sûr, dans leur voisinage, de trouver des moutons. La solitude des sables lui semblait plus rude, plus insupportable, parce que justement elle allait se rompre. Alors, il allait d'instinct vers les cases, observait le troupeau. Il remarquait bientôt celle d'entre les femelles à qui allaient tous les hommages, et il usait d'elle à son tour, puis il repartait satisfait et stupide, songeant que cette brebis avait la langueur, la patience, l'inertie de toutes les brebis qu'il avait connues, et s'étonnant encore de les réunir toutes en une seule brebis idéale qui ne ressemblait à aucune.

Le soir, arrêté près de quelques cases, de préférence à l'entrée du village où logent les vieux, choisissant avec soin, comme il l'avait fait déjà la calebasse d'eau fraîche, il buvait.

Ainsi allait le mouton, et l'odeur de sa sainteté, marchait devant lui, et parfumait la brousse.

Une nuit, il arriva à Makas où le Damel, roi du Kayor, avait sa cour.

Sur la place du village, devant les feux, la foule hurlante entourait le Damel. Les notables, des bracelets aux chevilles, étaient aux pieds du Roi. Au centre du groupe, attachés l'un à l'autre par les bras et par les jambes, debout, tout nus, un homme et une femme, jeunes tous deux, et qui se regardaient.

Elle, c'était la plus jeune femme du Damel, presque une enfant. De grands yeux vagues, des épaules rondes et luisantes, de petits seins durs qu'on aurait dit moulés en terre bleue dans la calebasse qui mesure le mil à l'offrande des morts. Les brasiers mettaient des reflets de cuivre sur ses reins et cette lumière coulait au long de son corps et descendait sur ses mollets vernis.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Lui, un jeune homme aux formes dures.

On sentait que ces deux corps liés l'un à l'autre par des cordes, s'étaient pris et repris jusqu'à l'épuisement. La femme avait encore sur les reins du sable qui marquait la peau. La foule criait, peut-être à cause de cette beauté, surtout parce qu'elle attendait la surprise que la fantaisie du Damel ne manquerait pas de lui offrir en se servant de ces deux jeunes corps.

Le Roi savait depuis longtemps que sa jeune esclave allait chercher plaisir hors de sa case. Tout à l'heure on les avait surpris. Il avait fallu arracher l'homme de la femme. Maintenant on les jugeait.

Le mouton s'approcha...

Un griot qui avait aux jambes des plaies pourries qui débordaient de feuilles enroulées, demanda silence avec son tambourin. Le Roi parla. Le griot fit le tour de l'assistance, répétant, pour que tous le sachent, ce que venait de dire le Damel, puis, tournant autour de la jeune femme, sautillant, se convulsant, tirant le cou comme un charognard qui arrache des plumes à un pigeon vert, il commença de l'interroger.

A chaque coup de tambourin, la foule hurlait en regardant le Roi qui faisait de petits gestes lents, et avait l'air de soulever tout ce bruit avec ses mains molles.

La femme disait qu'elle avait été violée et que le mâle avait une telle force qu'elle n'avait pas pu résister. L'homme disait qu'elle avait été consentante, et malgré les cordes qui les retenaient, ils semblaient s'écarter l'un de l'autre et se regardaient avec haine.

Alors, le griot, pour grossir encore l'image du crime, raconta comment le Damel avait choisi cette jeune épouse entre mille, qui toutes avaient le sang aussi propre que le sien, quel était le plaisir du vieux Roi quand il la traînait sur sa natte, et combien de bracelets d'or lourd il avait donné aux sorciers qui fabriquent dans le secret les gris-gris merveilleux qui rendent de la force aux vieillards

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Arrogante, la femme jeta dans un rire qu'il y avait bien longtemps que le sorcier n'était pas descendu de la montagne au village et que le jeune homme ne mâchait pas d'herbes avant de la prendre.

Il y eut un long silence. Le griot semblait prêt à s'écrouler sur ses jambes pourries. Les femmes ouvraient la bouche toute grande comme si leurs lèvres étaient trop lourdes, et on entendit le mouton qui disait : Selou mouï nampa mo guène nac mou niac ou sow.

Ce qui était peut-être pour excuser la faible esclave, et qui signifie : « Il est préférable que le veau tette que si la vache n'avait pas de lait ».

On connut ainsi que le saint mouton était dans Makas, et le Damel ne fut pas peu fier qu'il ait été témoin de son infortune.

— Nane Katou Vere est parmi nous, hurlait le peuple, et précipitamment, des femmes enfouissaient des gris-gris dans le sable pour profiter des vertus du mouton qui avait bien pu promener par là ses pattes.

C'est au mouton que le Damel demanda de prononcer la sentence, et le griot la traduisit sur son tambourin, qui rendit un son d'une étonnante sagesse.

Il s'agissait de savoir qui, de l'homme ou de la femme, avait menti. A l'homme on donna un poignard, à la femme le fourreau, puis on coupa leurs liens. La femme, de tous ses efforts, devait s'opposer à l'homme qui pouvait user de tous les moyens pour enfoncer la lame dans le fourreau.

— Le saint mouton a les poils gonflés de sagesse... hurla la foule.

Le combat commença. Le champ était limité par un cercle de feu où brûlaient des troncs entiers que les hommes arrosaient d'huile. De temps en temps, le griot cessait cette musique enragée, pour repousser le feu vers le couple avec un piquet de bois. Et la sarabande recommençait. Les jeunes filles avaient commencé de chan-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

ter, le griot se jetait vers elles, semblait se casser en deux sur ses jambes malades, se redressait, lançait ses bras, bondissait, retombait dans un coup sourd du tambourin, furieux, emporté dans un mouvement désordonné, et donnait la mesure à toutes les joies hurlantes.

Au milieu des flammes, l'homme avait saisi la femme à bras le corps, et la serrait à l'étouffer. Les ventres se frottaient, les peaux se mêlaient. Puis, il la lâchait, ils s'écartaient un peu l'un de l'autre pour reprendre du souffle, et c'était comme s'ils s'étaient arrachés à la masse informe et gesticulante dans quoi ils étaient mélangés tout à l'heure. Ils se reprenaient, les bras glissaient le long des bras, le poignard s'approchait du fourreau, serré dans une main qui se tendait vers le ciel, dans un effort qui arrachait l'épaule.

Et le griot se démenait, et la foule hurlait. Le Roi riait. Le cercle de feu, de plus en plus resserré enfermait l'homme et la femme en sueur, qui dans la violence de la lutte piétinaient les braises ardentes.

La nuit était déjà avancée, l'homme et la femme acharnés, grimaçants, poursuivaient le jeu terrible. Sur la place, les clameurs s'étaient tues. Maintenant, les deux jeunes gens se remuaient, se tordaient dans la flamme qui montait au long de leurs jambes jusqu'au ventre. Du brasier se dégageait une odeur épouvantable de chair grillée. Le griot lui-même, perché sur une patte comme un oiseau de marais, avait arrêté son tambour, et rafistolait son bandage de feuilles autour de sa jambe pourrie.

Inlassables, les deux ennemis mêlaient leurs corps, et la sueur sur leur peau bleue mettait comme des taches de sang. La foule étonnée retenait ses cris et dansait dans le mouvement des combattants, comme si tous avaient eu des flammes dans les jambes.

Peu à peu la place se vidait. L'homme et la femme étaient toujours debout. Le Damel avait sommeil, et comme il s'était bien diverti à cette danse inaccoutumée, il ordonna de lâcher les prisonniers, et de les chasser dans la grande brousse, en les forçant

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

à courir sur leurs jambes brûlées. Ainsi fut fait. Puis il demanda d'autres divertissements.

Nane Katou Vere entendit parler de moutons qu'on allait cuire, il se blâma de s'être attardé si longtemps devant le stupide plaisir des hommes, et il s'échappa du groupe, se faufilant pour passer inaperçu, prenant la piste au nord du village.

Il marcha longtemps. La fatigue mettait des poids à ses pattes et, dans le soleil qui donne au sable des formes étranges, qui le boursoufle,le gonfle en dunes, il suivait un mirage qui ne s'éteignait qu'à la nuit. Nane Katou Vere, flaira les points d'eau, il avait besoin de s'approcher des villages.

Le lendemain, il arriva au lac Panipeu et se reposa les pattes en suivant la vase d'un marigot à sec, jusqu'à N'Guiange où habitait le Brak, roi d'Oualo.

Là encore, on attendait à passer le saint mouton. Il s'y attarda quelques moments et reprit son chemin, non sans avoir auparavant usé d'une jeune brebis qui, depuis, resta prostrée sur les genoux, dans la position de la femelle qui attend le mâle, tellement elle avait été émue d'avoir ce soir là satisfait un mouton qui allait à la Mecque.

Un bébé gras, si gras que le nombril poussé dehors sort du ventre, aurait le temps de devenir un de ces vieux dont la peau pend sur des jambes maigres, avant qu'on ait fini de raconter par le menu cet étonnant voyage du mouton. Comment il guérit par des prières un lion, qui, à rôder autour des campements où se couchent les chameaux, avait attrapé une pelade qui lui rongeait jusqu'à la queue.

Comment, ayant dans sa marche harassante, perdu un de ses sabots, il avait vu pousser aux environs du lac Cæére des arbustes gluants auxquels il avait emprunté de la gomme pour réparer son pied boîteux.

Comment il fut rejoint vers le même endroit par un coureur du Siratik, Roi des Peuhls, qui lui envoyait, pour qu'il se désaltérât,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

un peu d'eau du lac Kaïdi, par quoi on a la jambe légère et le genou mobile.

Ce faisant, il s'était égaré et était redescendu vers Oualaldé, maigre village des pêcheurs du fleuve.

C'était le soir, le soleil était dans le fleuve, et la grande eau plate rougeoyait comme un long poisson mort. Mêmes reflets sanglants sur les maisons accroupies dans les arbres qui montaient au-dessus des bois, gonflés, vaporeux, comme une fumée verte. Un grand vent s'était levé, retournant le sable comme une couverture qui aurait changé de couleur en même temps que le ciel.

Devant la nuit qui remontait le fleuve, les pêcheurs, à grands coups de pagaïe, fuyaient sur leur pirogues pointues. Bientôt, ils furent au pied du village, les embarcations amarrées aux racines roses des arbres et, devant les femmes stupéfaites, commencèrent de jeter sur le rivage des poissons plats qui enflaient comme des outres et remplissaient chacun un vaste panier de roseaux. C'est ainsi qu'ils connurent que Nane Katou Vere, le saint mouton, était parmi eux.

On lui fit fête, et comme il avait traversé le fleuve en venant du nord, et qu'on avait entendu parler de lui depuis si longtemps, les vieux, les femmes et les enfants l'entouraient en criant :

— Voilà Nane Katou Vere, Nane Katou Vere qui passe par chez nous, en revenant de la Mecque.

Ainsi, il n'allait plus à la Mecque, il en revenait, et pour ne pas contredire ces braves pêcheurs qui étaient de bonne foi, et aussi parce que la renommée a les pattes plus longues qu'un mouton, Nane Katou Vere consentit à revenir de la Mecque, et sentit son poil se gonfler d'une sainteté qui se parfumait avec l'âge.

Il resta quelques jours chez ces braves pêcheurs qui avaient pris l'heureuse initiative d'un retour qui ne le mécontentait pas, puis il repartit pour les argiles du sud.

Il traversa le royaume de Kombo, revint au marigot de Galari où on lui avait dit que ses louanges étaient chantées, avec une

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

emphase sympathique. Il traversa le royaume de Galam, où on trouve cet or clair qui est la plus riche parure des femmes. Il passa à Farbana, Saélic, Couda, à Kaoudad, où des femmes l'attendaient sur son passage.

En descendant vers le fleuve, il s'arrêta dans une forêt du royaume de d'Oualli. Il fut vers un village fort curieux, où le chef avait épousé une guenon qu'il était de bon goût de trouver appétissante. Et en fait, elle avait des façons si agréables de se suspendre au cou du vieillard, de l'escalader comme un arbre, de se blottir dans lui, avec des façons mignardes, et des câlineries d'une science tout animale, que le mouton, quand il l'eut vue, se rangea de l'avis de tous.

Mais si le vieux Nakoto, c'était le nom du chef du village, pouvait trouver quelque plaisir à profiter de l'expérience amoureuse des singes, Taoulé, c'était le nom de la guenon, n'avait plus de curiosité à l'égard du vieux, et le soir, quand tout le monde dormait, elle rejoignait la forêt par les toits, et, jusqu'au matin, dans la verdure parfumée des hautes feuilles bleues, les singes, qui usent d'une grande fraternité, se la jetaient de branches en branches. Quand le jour descendait des arbres, elle revenait à la case, tétait deux chèvres, fendait un kola de l'ongle et le croquait, venait se pendre au cou du vieux, portant dans ses poils la sueur de tout le clan des singes, dont on entendait crier la joie aiguë dans leur village perché au-dessus de celui des hommes.

Nane Katou Vere quitta ce village, et se hâta vers les montagnes du Yani qui lui semblaient un bon refuge.

Tous les contes ont une fin. Le conteur a décidé que Nane Katou Vere ne franchirait pas cette montagne, et le vieux griot qui chante tous les jours ses louanges, m'a dit comment le mouton termina son voyage, parce qu'au nord de Saméi, dans un repli de la montagne où Nane Katou Vere cherchait des herbes tendres, un homme existait, vieux, sourd, qui n'entendait plus parler la brousse, et ignorait qu'un saint mouton passait à le toucher. Le mouton s'approcha de l'homme accroupi. De loin, Nane Katou Ve-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

re l'avait pris pour une broussaille. Il y avait si longtemps que l'homme était immobile, qu'il avait l'air de pousser dans la terre comme une plante, et il était de la couleur du sable

Le mouton commença à lui brouter la barbe et les cheveux qu'il avait tendres et cassants comme l'herbe fine qui pousse sur les marigots à sec.

Pourquoi diable aussi, ce mouton mit-il tant d'insistance à raconter ses aventures à ce vieux, qui, en paix, devenait doucement un végétal ?

Depuis combien de temps, ce vieux n'avait-il pas senti de près l'odeur des choses saintes, depuis combien de temps n'avait-il pas senti de près la viande parfumée du mouton ?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Nane Katou Vere se sentit happé par des bras déjà raidis, et qu'il eut longuement le temps de prier, tandis que l'homme souche l'avalait vivant, sans le mâcher.

Des enfants, pour qui l'immobilité rigide du vieux était une curiosité, vinrent, en jouant, le voir le lendemain, et le trouvèrent enflé dans des proportions si effrayantes qu'ils coururent au village en annoncer la nouvelle.

En quelques jours, la souche n'eut plus forme d'homme ; il poussait d'autres bras au vieux, comme des branches, d'autres jambes tordues, violettes comme des racines.

Maintenant, à l'endroit où Nane Katou Vere disparut, se dresse un arbre fantastique, ventru, accroupi et qui se démène dans le vent comme s'il cachait une vie effrayante sous son écorce.

Ceux qui savent l'histoire, reconnaissent dans cette force monstrueuse les efforts du mouton qui se gonfle pour faire éclater la peau du vieux, ceux qui ne savent pas, ne peuvent pas comprendre pourquoi, quand passent des troupeaux bêlants, les brebis sont attirées par cet arbre, et viennent se frotter la croupe à ses racines rugueuses.

René Guillot.

(Extrait de « Frontières de Brousse », à paraître aux Imprimeries Réunies, Casablanca)

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Flâneries à travers le Draa

L'oued Draa est formé par la réunion de deux rivières, l'oued Ouarzazate, qui draîne les ruissellements du versant est du Siroua et celles d'une partie de l'Atlas occidental, l'oued Dadès qui collecte les pluies d'une fraction de l'Atlas-Central, véritable château d'eau du Maroc.

Depuis ce confluent, situé à trois lieues en aval du poste de Ouarzazate, jusqu'au district du Mhammid où il disparaît épuisé, le Draa a un développement d'environ deux cents kilomètres.

Après s'être frayé, durant une quarantaine de kilomètres, un étroit passage à travers les âpres solitudes des montagnes du Tifernine et du Sarrho, prolongement oriental de l'Anti-Atlas, le cours du Draa s'élargit progressivement. Il fertilise alors plusieurs districts fort peuplés. Ce sont successivement ceux des Mezguita, des Aït Seddrat, des Aït Zerri, du Tinzouline, du Ternata, du Fezouata, du Ktaoua, du Mhammid, dont la population est de près de cent mille habitants.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les quelque trois cents vingt-cinq qsour ou villages fortifiés qui jalonnent sa vallée, les palmeraies qui bordent son lit — car nous sommes ici en pays pré-saharien — lui donnent l'aspect d'une interminable rue aux rares solutions de continuité.

Carrefour où les races les plus diverses se cotoyent et parfois se mélangent — arabes maquil, berbères senhadja, nègres, juifs, et métis de toutes sortes que l'on désigne sous l'appelation collective de draoua — le Draa est un centre important de vie sédentaire au milieu d'un pays désertique.

En raison de cette situation, il a de tout temps été habité, et a joué un rôle considérable dans l'histoire du Maroc. Donnant notamment à ce pays un de ses grands ordres religieux, celui de Nasiriyin, ou disciples de Sidi ben Naceur, et une de ses dynasties chérifienne, celle des Saadiens, conquérants de Tombouctou, empereurs de Marrakech, rois de Fès, dont les fastes sont encore présents à la mémoire.

Les touristes parcourent maintenant la vallée du Draa en quelques heures, grâce aux pistes construites par le Service des Affaires Indigènes, de 1931 à 1933, au cours de la pacification. Ils n'en emportent qu'une vision fugitive, incomplète, inexacte.

Devant cette hâte, symbole de la vie moderne, on éprouve l'envie d'évoquer les longues randonnées à cheval, sans plan précis, sans horaires fixes, au gré des fantaisies ou des amitiés du moment, et les soirées passées avec les chefs du pays autour d'un samovar de thé. Ces promenades et ces contacts confiants sont indispensables pour goûter la poésie de ce pays, revivre son histoire, connaître ses habitants, saisir certains aspects de leur caractère ou de leurs coutumes. La sympathie que nous portons à cette vallée du Draa et à ses tribus nous incite à présenter le récit de quelques unes de ces flâneries aux lecteurs d'Aguedal.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

FEVRIER — Le pays mezguita

Nous quittons aujourd'hui le poste accueillant d'Agdz dont la construction de style local, en pisé, couronne une légère éminence à deux bosses qui domine la vallée du Draa. La plus grande de ces bosses est occupée par le poste militaire, aux murs hérissés de créneaux, flanqués de bastions, ceinturés de réseaux barbelés, la plus petite par le Bureau des Affaires Indigènes, aussi bien fortifié, et agrémenté d'une solide tour carrée qui lui donne au clair de lune l'aspect d'un burg rhénan. Quand, deux ou trois fois l'an, les eaux de crue de l'oued Tamsift, afluent du Draa, chantent au pied de la butte, l'illusion est complète.

On découvre de la terrasse du Bureau une perspective admirable. La vallée du Draa s'offre à la vue avec sa palmeraie et ses nombreux qsour. Au centre, le large lit de l'oued étale ses sables gris acier et l'on aperçoit, de çi de là, le mince ruban argenté de la rivière scintillant parmi les galets.

Un cirque de montagnes pelées, roussâtres le jour, violettes au crépuscule, encadre la vallée. Au nord, ce sont les hauteurs de Tifernine et l'âpre Sarrho, au Sud les collines calcinées des Ouled Yaya. Au centre de ce cirque, la ride du Djebel Kissane, morceau détaché du Bani, dresse ses pentes abruptes, ses falaises et ses formes tourmentées, « une pagode chinoise » dit l'officier chef du Bureau et, certes, les ombres portées sur le Kissane par le soleil levant, qui accentue son relief, confirment cette impression. Des champs, où les fellahs brûlent les mauvaises herbes, s'élèvent lentement, dans la tiédeur du matin, de longues volutes de fumée. Tout respire le calme et la tranquillité.

Nous allons descendre la vallée jusqu'à Rabat du Tinzouline, à une cinquantaine de kilomètres en aval. Ce trajet s'effectue à cheval en une dizaine d'heures, mais, dédaignant

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

la route des chrétiens, nous muserons le long des sentiers de la palmeraie en nous arrêtant aussi souvent que possible. Notre voyage durera ainsi quatre jours.

Comme les premiers départs sont toujours pénibles, nous coucherons ce soir tout près d'Agdz, au village de Tamnougelt, résidence du caïd Ali des Mezguita, distant de 7 kilomètres seulement.

Tout est prêt. Le signal donné, nous quittons le poste et traversons la palmeraie, peu fournie mais soigneusement cultivée. La piste serpente au milieu des champs et des vergers. entre deux murs vermoulus de pisé, hérissés d'épines. Enfermé dans cette courtine, le piéton avale la poussière des chevaux et ne distingue rien d'autre que la tête des palmiers, mais le cavalier, plus heureux, voit, dans les jardins, des enfants curieux qui le saluent de « bôjor » retentissants ou des femmes faussement craintives qui s'enfuient derrière un arbre tout en lançant des œillades engageantes aux mokhazenis d'escorte. Ceux ci, mis en bonne humeur par la sortie, plus encore par les ripailles escomptées, leur jettent des allusions bien grasses à leur emploi du temps nocturne. « Ah, Chto ! que faisais tu hier au soir avec Si Salah ? Heureux soit ton mari ! A son retour, il trouvera l'ouvrage fait ! » «Ia ouilli, ia ouilli » (ô mon malheur, ô mon malheur) roucoule la commère ainsi interpellée et tout le monde de rire.

Une berge abrupte, de la hauteur d'un homme, donne accès au Draa, large d'une trentaine de mètres, aux eaux froides, claires et rapides. La profondeur du gué n'excède pas quarante centimètres. Les chevaux s'arrêtent pour boire longuement et l'un d'eux se roule dans la rivière faisant prendre un bain forcé à son cavalier, le loustic qui tout à l'heure interpellait si gaillardement la brune Chto.

Après avoir traversé un champ de galets et de sable ou s'épandent les eaux de crue du Draa, on retrouve les champs.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

les vergers et les palmiers. Nous allons au petit village de Taliouine qui abrite la modeste zaouia de Si Abd er Rezzaq ou El Messaoud, résidence du cadi Si Hamed ou Taib. Les maisons, fortifiées sont pittoresquement accrochées, en bordure de la palmeraie, à un contrefort du Kissane. De loin, le qsar a fort bonne apparence, de près il se révèle délabré.

Non loin, en amont, s'érige la tour de garde commandant la tête de la séguia de Tamnougelt. Le cadi sort de sa maison, salue de mauvaise grâce, bredouille quelques paroles inintelligibles, les yeux fixés au sol, resalue, puis s'en va. Les mokhazenis se montrent désappointés de la réception. Alors l'un d'eux tire à haute voix, afin que nul n'en ignore, la morale de cet accueil : « Si nous étions plaideurs et riches, nous aurions du thé et de beaux souhaits de bienvenue. Avez-vous jamais vu un cadi engraisser des passants ? » « Certes, réplique un autre, manger est le fait du cadi et c'est pourquoi il se cache comme un rat dans une maison bien close de peur que ses dupes ne viennent l'égorger ».

Nous suivons maintenant la séguia ou targua de Tamnougalt. Ce canal d'irrigation, profond de plusieurs mètres. au débit important, est constamment curé. Voici d'ailleurs une équipe de draoua bruns, à demi nus, qui fouillent la vase et la rejettent sur le talus des berges dont la hauteur donne une idée impressionnante du volume de terre remué pour creuser la séguia.

Le sentier surplombe de quelques mètres cet ouvrage d'art et la palmeraie. Les orges, d'un beau vert, son déjà exposés au soleil. Sous les palmiers, des arbres fruitiers, arbricotiers, pêchers, pruniers, sont en fleurs, jetant par endroits de délicates notes blanches ou roses. La largeur de l'oasis n'excède pas sur la rive gauche deux ou trois cents mètres.

Encore un village, celui de Tafergalt, carré, sans intérêt, et nous passons au pied de la croupe de Taourirt Abd el Lou-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

ham que couronne une grande kasba neuve construite par le caïd Si Ali pour son fils. Ce bâtiment, copie servile des riches kasba makhzen de la plaine, est désespérément banal.

Derrière la butte apparaît le vaste et vieux qsar de Tamnougalt, notre première étape. Le caïd, entouré de parents, de familiers, de serviteurs, de badauds nous attend à la porte nord. Compliments, souhaits de bienvenue et nous descendons de cheval. Après avoir trempé nos doigts dans un bol de lait et mangé des dattes offertes par une femme, nous nous engouffrons dans la maison de notre hôte. Des couloirs obscurs et sinueux, un escalier mal éclairé qui n'en finit plus, et nous voici enfin chez nous. Nos appartements se composent d'une grande pièce, longue de douze mètres, larges de trois, platrée, blanche, avenante, et d'une charmante petite chambre carrée, située dans une tour d'angle, toute percée de fenêtres. s'ouvrent sur la perspective ravissante du fleuve de palmiers et des jardins.

. . . . . .

Le soir tombe. On vient nous chercher pour le dîner. L'air est si doux que Si Ali le fait servir dans un jardin, hors du qsar. Précédés de serviteurs portant d'énormes lanternes ouvragées, nous cheminons dans les ruelles du village. Une porte en baïonnette donne accès à la palmeraie, un ponceau enjambe la séguia de Tamnougalt et nous voici dans le jardin.

Sur un terre-plain ombragé d'orangers et de faux poivriers, des tapis sont étendus, des matelas et des coussins amoncelés. Les samovars, les théières, les bassins de cuivre sont alignés au pied d'un massif de lauriers roses. Des lanternes bariolées sont suspendues aux arbres. Derrière une rustique pergola de vigne, on devine d'autres vergers, d'autres jardins. Le clair de lune, l'eau chantant dans les seguias, les parfums de fleurs, de fèves, d'arbres fruitiers, tout crée une impression de calme voluptueux et raffiné.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les sahab du caïd apportent des tasses de thé léger, peu sucré. Puis cinq jeunes filles de quinze à dix huit ans, habillées avec goût de caftans vert amande, jaune citron, rose pâle, gris, et de faradjia de soie transparente, coiffées d'éclatants mouchoirs à ramages, parées de lourds bijoux d'or, commencent le service. Deux d'entre elles sont jolies, les autres quelconques. Leurs gestes sont mesurés, précis. Le service terminé, elles attendent impassibles, hiératiques, les yeux baissés, de nouveaux ordres de l'intendant. Les plats défilent, d'abord une succulente bastilla (pâte feuilletée), bourrée d'une farce aux amendes, aux pigeons et aux œufs, puis un mechoui d'agneau, rôti à point, deux tajins de poulets aux citrons et aux olives, de petites boulettes de viande pimentées, un énorme couscous, et l'on termine par des gâteaux au miel et au beurre. Le lait d'amande, l'orangeade sont servis à profusion. Tout serait parfait si l'une des femmes du caïd n'avait versé dans l'orangeade quelques gouttes de lotion Pompeïa pour la chevelure croyant ainsi en corser le goût et mieux honorer les étrangers.

Le luxe de notre hôte n'est pas celui d'un parvenu. Si Ali appartient à la très ancienne famille des Ouled Lhassen qui exerce, depuis de nombreuses générations, le commandement des Mezguita. Son père, Si Abderrahman, entra à la fin du siècle dernier en lutte avec le père du Pacha de Marrakech El Hadj Thami Glaoui, puis fit sa paix avec Si Madani, frère aîné du pacha, devenu chef de la famille glaoua. Mais les caïds des Mezguita se considérèrent longtemps comme les égaux des puissants seigneurs de Telouet et non comme leurs vassaux, si bien que ceux-ci durent lever, en 1924 une harka de 6.000 hommes pour les réduire à l'obéissance. Le caïd des Mezguita était alors Si Boubeker, deuxième fils de feu Si Abderrahman et frère de Sidi Ali. Le pacha El Hadj Thami glaoui le destitua de son commandement et intronisa à sa

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

place son cadet, Si Ali. Mais ce dernier n'a plus que le titre de khalifa du Pacha pour les Mezguita.

Notre hôte, blanc de teint, de taille élancée, a de l'allure, de l'élégance, de la finesse. C'est un homme jeune encore, simple, affable, d'un loyalisme éprouvé. Il nous conte longuement l'histoire tourmentée de sa tribu. Et quand on connaît le pays, l'on doit reconnaître que les Mezguita, draoua de piètre valeur guerrière, relativement peu nombreux, n'ont pu se maintenir dans le plus riche district du Drâ que grâce à leurs chefs héréditaires, les Ouled Lhassen. C'est là un des plus éclatants exemples des bienfaits du pouvoir personnel et de la nécessité du bon tyran.

Attaqués tantôt par la puissante tribu arabe des Ouled Yahia, tantôt par les Aït Seddrat ou par les Aït Atta du Sahara, berbères coriaces et insaisissables, les Mezguita ont maintenu l'essentiel de leurs positions et sauvé leur indépendance. Par la ruse, par l'intrigue, par l'or, leurs chefs ont acheté des concours, semé la division, brisé les offensives. Certes, avant notre arrivée, la situation des Mezguita n'était nullement enviable. A la lisière même de leur palmeraie, à la porte de leurs qsour, ils étaient dévalisés ou égorgés par les nomades. Cet après-midi, tandis que nous nous rendions à Tamnougalt, nos guides nous montraient sur la piste l'endroit où un tel avait été assasiné, où une telle avait été enlevée, le ravin où le troupeau de tel autre avait été « mangé ». Enumérer tous ces coups de mains, tous ces épisodes sanglants serait fastidieux.

Aussi les mezguita accueillèrent-ils avec allégresse nos goums et nuls ne goûtent plus qu'eux la paix totale dont leur pays jouit depuis le 1er janvier 1931, date de la création du poste français d'Agdz.

Le district des Mezguita a une population d'environ quinze mille habitants. Les sujets de Si Ali sont des draoua. Leurs

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

origines les divisent en deux classes : les harrar (traduction littérale : gens libres, authentiques, nobles) et les harratine.

Les premiers sont de race blanche, arabe ou berbère. Ce sont tantôt les derniers survivants d'antiques tribus aujourd'hui disparues, tantôt des proscrits venus dans le Dra pour fuir la vindicte de leurs frères tantôt des chorfa, des marabouts ou des déserteurs des anciennes mehalla sultaniennes. La famille de Si Ali, les Ouled Lhassen, est harrar.

Les harratine (singulier : un hartani, une hartania) sont des noirs ou des métis de blanc et de noir. Beaucoup d'entre eux descendent des esclaves importés autrefois du Sénégal ou du Soudan par les caravanes de Tombouctou. Certains seraient les derniers vestiges des « Ethiopiens » négroïdes qui, suivant les auteurs anciens, grecs et latins, occupaient, dans l'antiquité, la plupart des oasis septentrionales du Sahara.

Les Mezguita parlent berbère mais le bilinguisme n'est pas rare chez eux.

. . . . . .

L'heure approche de l'aouache, c'est-à-dire du chant et de la danse. Nous interrompons notre conversation à bâtons rompus sur les Mezguita pour rentrer au qsar. Là, dans une des cours intérieures de la maison du caïd, puits profond entre de hautes murailles lisses, le corps de ballet est déjà rangé. Une soixantaine de femmes y sont disposées en équerre. Au centre, un grand feu de palme et de branchages jette ses lueurs. Accroupis, une dizaine d'hommes essayent les bendir, larges tambourins de peau, et les présentent à la flamme pour les tendre.

Les femmes ont quitté les effet de khent (cotonnade bleue) dont elles s'habillent souvent le jour, pour revêtir des costumes de fête. Elles ont chaussé des pantoufles de cuir rouge et passé sur leurs robes blanches des faradjia vaporeuses, parsemées de fleurs brodées, ou rayées de longues bandes bleues

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

jaunes ou vertes. Certaines ont des faradjia orange, violettes, ponceau qui tranchent agréablement sur cet ensemble blanc. Quelques unes son âgées, peu sont jolies, toutes sont de teint foncé. Elles ne peuvent renier le sang noir qui coule dans leur veines ; les traits sont épais, le nez large, les lèvres charnues. Cependant, on distingue parfois une jeune hartania gracile, aux grands yeux brillants, à la lourd chevelure nattée.

Les cordes vocales tendues à se rompre, le cou gonflé, le chef des tambourineurs lance d'une voix suraiguë le motif du chant. Les femmes le reprennent, les mains s'abattent sur les bendir et la danse commence. La longue rangée se meut avec lenteur, se déplace peu à peu latéralement, les soixante corps oscillent suivant le même rythme, les mains s'élèvent, se joignent, se baissent en cadence. Les tambourineurs scandent la danse. Hanche contre hanche, les femmes tournent en rond, à petits pas, face au feu, et leurs larges croupes ondulent en mesure.

Dans le calme nocturne, le vieux chant berbère s'élève vigoureux et frais, tel un jet. Les hommes se taisent maintenant mais le rythme de leurs bendirs s'accélère. On jette de grandes brassées de palmes sèches sur le feu et de longues flammes pétillantes trouent l'obscurité, éclairent le haut des grandes tours du qsar. La maîtresse de ballet, vieille hartania disgracieuse, passe, le gourdin à la main, derrière les femmes et parfois son baton s'abat sur le reins d'une dissipée. La monotonie du chant dont les motifs se répètent inlassablement, le martellement sourd des bendirs, nous plongent dans un engourdissement bienheureux, dans une sorte d'extase.

Les femmes dansant et chantant, les tambourineurs font corps. On les sent vibrer, pris tout entier par le rythme. C'est une hypnose collective. La sueur perle aux visages, une odeur poivrée de transpiration prend à la gorge. Si Ali ne peut résister et le voici dans le cercle des hommes frappant à son

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

tour sur un tambourin, à côté d'un nègre aux yeux exorbités. Puis, sur un cri rauque, la danse cesse brusquement, le silence renaît. Entracte.

Bientôt, cependant l'aouache reprend et les vieux thèmes éternels défilent : la guerre, l'amour, l'absence. Cependant les draoua improvisent une chanson en notre honneur. En voici le sens très approximatif :

Béni soit notre caïd, Si Ali

Sur lui les bienfaits de Dieu, le miséricordieux !

Ce soir, nous avons de nobles hôtes,

Par eux, le pays est en paix,

Itto ne craint plus la guerre,

Embarek ne quitte plus Itto.

Ces chrétiens, ont le courage du lion

Comme ils ont la légèreté de la gazelle,

Ils sont beaux et valeureux, etc.....

Mais les chanteuses ne sont pas très convaincues de ce qu'elles proclament et parfois l'une d'entre elles pouffe de rire à la vue des étrangers, chevelus ou chauves, au visage

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

rouge et rasé, appesantis par la bonne chère. Incartade irrévérencieuse sanctionnée, à juste titre, d'un solide coup de bâton par la maîtresse de ballet.

Et pourtant nulle contrainte n'apparaît. Tous sont dans la joie de chanter et danser pour oublier les soucis quotidiens. Nous avons déjà vu de nombreux aouaches, dont certains fort beaux, exécutés par les berbères blanches de Telouet, infiniment plus jolies que les pauvres hartania du Draa. Malgré leur perfection, ils ne nous ont pas émus comme cet aouache de Tamnougalt. Est-ce dû à la lointaine ascendance négre des danseuses ? Peut-être, mais assurément ces hommes et ses femmes jouent avec une conviction, un abandon, une satisfaction animale poignantes. C'est l'âme même du pays, enfantine et naïve, douce et voluptueuse, teintée aussi de mélancolie, voire de cruauté, qui s'exprime dans leurs chants et leurs danses.

Dès le lever du jour, nous sommes réveillés par les adeptes d'une confrérie religieuse qui psalmodient dans une mosquée voisine le Coran et les litanies de leur ordre. Des serviteurs apportent un confortable petit déjeuner de café au lait à la cannelle, avec des œufs durs, du miel et du beurre. Avant de partir, allons jusqu'au Draa et visitons la palmeraie. Nul ne l'a mieux dépeinte que Charles de Foucauld qui séjourna à Tamnougalt du 15 au 20 avril 1884.

«....Le fonds de la vallée est un jardin enchanteur, fi-
« guiers, taqqaïout, grenadiers s'y pressent ; ils confon-
« dent leur feuillage et répandent une ombre épaisse ; au-
« dessus se balancent les hauts panaches des dattiers. Sous ce
« dôme, c'est un seul tapis de verdure ; pas une place nue ;
« la terre n'est que cultures, que semis ; elle est divisée avec

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« un ordre minutieux en une infinité de parcelles, chacune
« close de murs de pisé ; une foule de canaux la sillonnent,
« apportant l'eau et la fraîcheur. Partout éclate la fertilité
« de ce sol bienfaisant, partout se reconnaît la présence d'une
« race laborieuse, partout apparaissent les indices d'une po-
« pulation riche : à côté des céréales, des légumes poussant
« sous les palmiers et les arbres à fruits, se voient des ton-
« nelles garnies de vigne, de pavillons en pisé, lieux de re-
« pos où l'on passe, dans l'ombre et la fraîcheur, les heures
« chaudes du jour. Telle est, depuis le pied des parois de ro-
« che qui la bordent, toute la vallée du Dra, jardin merveil-
« leux de 150 kilomètres de long. Une foule innombrable
« de qsars s'échelonnent sur les premières pentes des deux
« flancs : peu sont dans la vallée, autant par économie d'un
« sol précieux que par crainte des inondations. Ils ont tous
« ce caractère d'élégance qui est particulier aux constructions
« du Dra ; point de murs qui ne soient couverts de moulures,
« de dessins, et percés de créneaux blanchis ; de hautes ti-
« remts, des tours s'élèvent de toutes parts ; les maisons les
« plus pauvres même sont garnies de clochetons, d'arcades,
« de balustrades à jour ».

Nous traversons le Draa et grimpons sur les premiers contreforts des collines Ouled Yahia dont la rivière baigne à cet endroit les luisantes roches noires.

De là, une vue magnifique offre une synthèse saisissante du pays Mezguita. Au fond, devant nous, le Kissan dresse sa muraille haute de 300 mètres, toute rosée par le soleil levant, mais que marbrent encore, au creux des ravins, des poches d'ombre bleutées. A ses pieds, Tamnougalt avec ses murailles élevées qui dominent la palmeraie. Montagne, village, arbres

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

se réfléchissent sur le plan d'eau de la rivière, miroir large d'une soixantaine de mètres, parfaitement lisse et limpide. Devant nous, un draoui, nu jusqu'à la ceinture, une hotte au dos, lance l'épervier, puis ramène dans son filet des barbillons argentés, sans troubler la quiétude d'un couple de canards sauvages à la recherche d'aliments dans les roseaux et les tamarins de la berge.

« Je me crois encore dans la haute vallée du Nil », dit l'un des nôtres qui fut autrefois en Egypte . . . . . .

. . . . . .

G. Sliman.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Perspectives de la médecine

La pathologie de l'individuel

Dans un de ses essais pittoresques et dialectiques, Julien Benda, s'adressant à sa subtile correspondante Mélisande, essaie de réhabiliter l'idée générale au détriment de la réalité des individus et nous voici, sur un exemple médical, plongé en pleine bataille scolastique dans la querelle des Universaux.

S'adressant à l'aimable objet de ses controverses ne s'écrie-t-il pas : « Pour en revenir à l'idée générale, oserai-je vous l'apprendre, Mélisande, vous n'avez point pour ce mode de pensée tout le mépris que vous croyez. Quand votre petite fille se réveille un matin avec des maux de tête, de la fièvre, des nausées, vous n'êtes pas sans estime pour le « savant » qui fait rentrer ce cas particulier dans l'idée générale de grippe, en prévoit par là le développement et y pare. J'ai idée que si cet homme vous disait « Foin des généralités, je regarde le cas de votre enfant en lui-même, en lui seul ; j'ignore toute expérience antérieure, tout cas soi-disant analogue et vais apercevoir le remède dans un éclair d'intuition », vous seriez prise d'une vive terreur et invoqueriez à grands cris l'homme aux catégories. »

. . . Mais me direz-vous, sans reprendre les objections que Rocelin, Abélard, Guillaume d'Ocam le Docteur Invincible, opposaient

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

à Saint Anselme et Guillaume de Champeaux, n'est-ce point là déplacer le problème de la Réalité de son plan objectif et expérimental, de son plan « scientifique » eût-on affirmé il y a quelques années encore sous la poussée d'une interprétation à œillères, celle que certains esprits réducteurs et cloisonnés appellent encore improprement le « Rationalisme » ?

Les données analytiques d'une richesse incomparable apportées grâce à la méthode cartésienne, ont modifié depuis notre grand Laënnec, la conception verbale et amphigourique de la médecine. Se sont établis peu à peu, dessilés par l'anatomoclinique, les syndromes et les maladies que l'ère étiologique éclairée par le génie Pastorien, dès la fin du siècle dernier, et l'ère pathogénique de notre époque actuelle ont systématisés avec l'aide des incessantes conquêtes de la biologie générale.

Cependant nul ne saurait aujourd'hui, sans faire étalage d'ignorance ou, ce qui est plus grave, de manque de jugement, nier que dans les sciences médicales, à la notion analytique se substitue progressivement la synthèse selon la conception hippocratique ou plutôt l'esprit synthétique, c'est-à-dire celui qui saisit les mille détails d'un être vivant, qui l'élève au-dessus de la notion d'espèce, qui en un mot, caractérise son type individuel.

C'est ainsi, par exemple, que l'expérimentation s'est efforcée et s'efforce naturellement encore d'établir, grâce à des méthodes analytiques et inductives, des lois vitales que la déduction secondaire aspire ensuite à généraliser. Or en biologie, il est banal de constater que n'existent pas deux protoplasmes ni deux réactions physiologiques ou pathologiques absolument identiques. Les « lois » apparaissent dès lors comme de grossiers schémas dont l'expression quantitative donne l'illusion si souvent trompeuse d'une précision mathématique.

Sans doute est-il exagéré de dire : il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades, car il n'en reste pas moins que la pneumococcie n'est pas la méningococcie, mais chaque malade réagit à sa

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

façon au pneumocoque, même en admettant qu'il soit issu d'une même souche. En fait il n'existe pas d'archétype pneumonie ailleurs que dans les livres et il y a avant tout, des pneumonies.

Ainsi, jamais le rôle du terrain n'a semblé plus important. Venant confirmer l'idée-force attribuée par erreur à Pasteur : « Le microbe n'est rien, le terrain est tout », la formule, à défaut d'exactitude, est, quand au second terme, digne de son génie...

En définitive, le trouble pathologique apparaît comme le rapport entre l'agent pathogène variable qualitativement et quantitativement et la réactivité spécifique des individualités biologiques.

De la cellule, de l'organe ou de l'organisme, quel est celui dont l'individualité absolue mérite au premier chef, toute notre attention ?

Il serait à ce propos exagéré d'opposer avec absolutisme l'individu-cellule, à l'individu-organe et à l'individu-organisme. Pourtant l'expérience, autant que l'observation clinique, sont venues nous confirmer que chacune des parties constitutives de l'être jouit d'une autonomie relative et réagit, dans l'inflammation par exemple, selon le mode individuel aux agents pathogènes, microbiens, physiques, mécaniques ou chimiques. On comprend que l'anatomie pathologique doive être différentielle et individualisante.

Hiérarchiquement supérieure, la notion d'individualité de l'être vivant fut, on le sait, depuis longtemps exaltée par les philosophes. Aristote ne fait-il pas de l'individualité ce qu'il y a de plus élevé en l'homme, le plus parfait élément de son bonheur ? Montaigne exprime cette notion d'un mot infiniment pittoresque lorsqu'il s'écrie avec délices : « Je me roule en moi-même ». Or le « Moi » philosophique a son homologue en biologie pathologique.

On a souvent à ce sujet, cité cette phrase de Claude Bernard que je m'excuse de rappeler encore : « Le médecin n'est pas le médecin des êtres vivants en général pas même celui du genre humain, mais bien celui de l'individu humain, d'un individu dans certaines conditions spéciales qui constituent son idiosyncrasie. »

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Ainsi la médecine doit s'exprimer sur le plan de l'individuel et la pathologie doit être constitutionnelle, conforme à ce qu'a entrevu Hippocrate.

Nous rappellerons que l'on peut considérer la constitution comme un coefficient de réactivité anatomo-physiologique et psychologique strictement personnel.

Les trois facteurs délimitatifs de la constitution s'interpénètrent indissolublement et la distinction toute artificielle de la constitution psychologique est en effet uniquement dictée par des besoins didactiques et notre ignorance de leurs exactes inter-relations.

Si, de tout temps, la constitution morphologique fut la plus étudiée, la plupart des auteurs n'ont envisagé que le point de vue anthropométrique dont les indications sont, le plus souvent, sujettes à caution.

C'est ainsi qu'on a pu distinguer cinq à six types constitutionnels suivant les divers auteurs et les désigner parfois par des épithètes qui eussent enchanté Molière. Je ne puis résister encore au désir de les citer, car elles confirmeront s'il en était encore besoin, le danger qu'il faut éviter en ne prenant point comme l'eût dit notre gentilhomme bordelais « la paille des mots pour le grain des choses ». C'est tout d'abord un type « asthénique », dit encore « leptosome » respiratoire ou « microsplanchnique », puis un type grêle ou « hypoplastique » ; puis un type fibreux ; puis une constitution « psychique » encore appelée « mégalosplanchnique » « brachytype », « brachymorphe », « eurysome », digestive, abdominale ou arthritique ; une constitution adipeuse et enfin, le type lymphatique ou « pâteux » sans compter les types mixtes.

Ainsi présentée, une telle classification est puérilement schématique, la constitution étant par définition même strictement individuelle, due à la fusion de caractères mendeliens ou jordaniens d'origine paternelle ou maternelle, et de caractères acquis.

Elle fait de plus complètement abstraction des recherches microscopiques nécessaires. L'établissement du plan général des ar-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

chitectures histologiques individuelles indiquera surtout dans quelle proportion chaque partie de l'organisme participe de la constitution générale et vérifiera peut-être quelque jour le mot d'E. Rabaud, « l'organisme est représenté en entier dans chacune de ses parties » En outre des données physiologiques, ce problème si important de la délimitation anatomo-pathologique de la constitution reste donc presque totalement à résoudre. C'est, pensons-nous dans ce sens que s'orienteront les recherches d'avenir.

Pourtant Hippocrate avait déjà pressenti son intérêt lorsqu'il dénommait phtisique et apoplectique, ses deux types constitutionnels.

L'urgence du problème ressort du fait banal constaté chaque jour par l'anatomopathologiste, et que tant d'excellents cliniciens persistent à ignorer, qu'une maladie produit, suivant les constitutions, des lésions histologiques différentes, alors que des affections diverses revêtent des caractères analogues pour des constitutions semblables. Et ne convient-il pas de rappeler ici la variation morphologique du follicule tuberculeux qui n'est jamais, dans l'infinité des cas observés, conforme à la description complète, et par là même schématique, des traités.

L'excès inverse a conduit de même dans un désir de schéma trop limité, certains auteurs comme Krylov par exemple, à affirmer que la tuberculose revêtira toujours une forme sclérosante et le cancer une forme squirrheuse dans une « constitution fibreuse ». Et voilà pourquoi votre fille est muette...

Le second terme de notre étude, le problème de la constitution physiologique ou tempérament, apparaît à son tour comme l'un des plus anciens et des plus actuels de la médecine. De tous les mots du langage médical, il en est peu de « plus universels et de moins définis ».

Le malade, en effet, n'attribue-t-il pas toujours à son « tempérament » le principal rôle dans l'aggravation ou la guérison de son mal ? Le médecin lui-même, ne manque pas d'user à tout instant

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

de ce mot dont il serait souvent incapable de préciser la signification. Faut-il que soit grande encore notre ignorance de la réactivité individuelle pour qu'on ait dû se contententer jusqu'ici de cette classification d'après les quatre éléments, établie par Pythagore et reprise par Gallien.

Peu importe d'ailleurs une nomenclature plus ou moins modernisée, le tempérament est évidemment une entité bien réelle, mais sa classification rationnelle est encore impossible car nous n'en possédons, parmi tant d'autres inconnues, que les premiers éléments d'origine endocrinienne et végétative, que les premières déterminations humorales.

Or, les facteurs constitutifs du tempérament ne sont-ils pas aussi nombreux que les propriétés de la matière vivante ? Combien peu sûrs et sensibles apparaissent encore les quelques tests endocriniens et sympathiques dont nous disposons. Le premier soin de la biologie médicale moderne sera donc dans cet ordre de multiplier les recherches sur les tests physiologiques et pharmacodynamiques et d'en préciser la signification si incertaine, n'oubliant pas que l'anatomie et la physiologie pathologiques ne peuvent être dissociées et que les temps sont révolus où des esprits systématiques pouvaient opposer l'humorisme au solidisme.

Le troisième problème réside en l'étude de la constitution psychologique individuelle tant il est courant d'admettre que l'individualité humaine est caractérisée par une compénétration du physique et du moral.

Bien que relativement récente, la psychophysiologie donne chaque jour de tels résultats qu'elle justifie les plus vastes espoirs ; et l'on peut dire que les recherches expérimentales ont été sous son domaine en l'espace des trente dernières années plus fructueuses que les spéculations et dissertations séculaires des philosophes. Ce sont de tels progrès qui insipirèrent à Bergson cette noble et cruelle méditation : « Je me suis demandé quelquefois ce qui ce serait passé si la science moderne au lieu de partir des mathématiques

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

pour s'orienter dans la direction de la mécanique, de l'astronomie, de la physique ou de la chimie, au lieu de faire converger tous ses efforts sur l'étude de la matière, avait débuté par la considération de l'esprit, si Képler, Galilée, Newton, par exemple, avaient été psychologues ».

Comme conséquence, l'étude des constitutions normales conduit à celle des constitutions pathologiques, tant il est vrai que le trouble morbide révèle souvent, dans les réactions de l'organisme consécutives, un potentiel qui serait resté insoupçonné.

Le tempérament psychique pathologique a été défini par Delmas et Ball comme une sorte d'infirmité chronique créant un terrain spécifique favorable au développement de certaines affections, en particulier des psychoses. Si l'on s'en rapporte à cette définition, la constitution pathologique serait ainsi acquise. Pourtant le problème est lié étroitement à celui de l'hérédité.

Sans doute, trop souvent, nous ne pouvons distinguer, avec les moyens d'investigation dont nous disposons, l'hérédité du terrain de l'hérédité directe ; et il n'est pas moins difficile de délimiter la partie héréditaire de celle acquise, mais de telles difficultés cependant ne sont pas une raison pour nier, comme l'ont fait certains auteurs, l'existence des constitutions pathologiques.

Dans un travail poursuivi avec notre collègue Aubry sur la paralysie générale chez les fils de paralytiques généraux, nous avons, à l'appui d'exemples, développé ces données.

L'important d'ailleurs, n'est pas seulement cette subtile démarcation entre l'héréditaire et l'acquis, mais plutôt la recherche persévérante de la prédisposition d'origine constitutionnelle.

Il est, en effet, au moins aussi nécessaire de savoir si le tempérament dit tuberculeux prédispose à la tuberculose que d'être renseigné sur son mode de formation.

Il ressort de nos considérations précédentes que la constitution individuelle se modifie constamment ; aussi est-ce le moment ac-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

tuel seul qui importe. Contrairement à l'opinion de ceux qui la considèrent comme immuable elle est la résultante anatomo-physiologique actuelle de qualités héréditaires et acquises propres aux éléments cellulaires et humoraux de l'individualité organique.

Cette faculté de constante transformation dépend étroitement de causes internes comme la croissance, l'âge et le sexe, de causes extérieures et de facteurs morbigènes.

La notion de constitution fait place dans ces conditions à celle de réactivité individuelle actuelle. Comme nous l'avons rappelé avec mon collaborateur et ami le Professeur agrégé Mosinger, dès 1928, il devient dès lors légitime d'établir en pathologie des classifications dynamiques individuelles pour chacun des états morbides.

Comment ne pas signaler ici le rôle des infections violentes et sournoises dans la formation du tempérament ? « L'élément cellulaire, énergiquement sollicité, garde longtemps le souvenir de sa réaction », dit Bordet et l'on sait à l'évidence que, lorsque tout est apparemment rentré dans l'ordre, il persiste après une infection des modifications physiologiques permanentes. Par exemple, à une période où toute trace d'antitoxine tétanique paraît avoir disparu du milieu intérieur, le cheval résistera cependant à une forte dose de toxine en fabriquant aussitôt l'antitoxine nécessaire.

L'influence de certaines conditions extérieures sur la constitution actuelle n'est pas moins remarquable. Les répercussions, sur le tonus végétatif, des saisons et des changements dans le champ électrique de l'atmosphère sont actuellement bien connues. Il n'est pas jusqu'au problème hallucinant des relations astrobiologiques qui, depuis toujours, hante l'esprit humain, et ne paraisse s'efforcer de rentrer dans une phase scientifique.

Dans un court laps de temps, la même journée, par exemple, on relève des variations périodiques de la réactivité individuelle qui sont de véritables rythmies fonctionnelles .

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

On constate par exemple des réactions très différentes suivant le moment de la journée après une injection d'adrénaline ; son injection le matin est plus intense, l'après-midi plus rapide.

Les manifestations pathologiques de l'anxiété ne varient-elles pas quotidiennement ?

Rien de plus arbitraire par conséquent que les indications fournies par la comparaison de courbes physiologiques unilatérales, élevées au rang de substrat d'une pathologie individuelle.

En somme la rythmicité caractéristique d'une constitution est déformée par des causes extérieures ressenties différemment en chaque individualité et par des facteurs internes strictement personnels. Il est possible aussi de démontrer expérimentalement l'évolution de la constitution avec la croissance et l'âge.

C'est ainsi que la sulture des tissus a mis en évidence les divers effets des tréphones prélevées sur l'animal jeune et sur l'adulte. De même la dédifférenciation cellulaire dans l'explantation des tissus est infiniment variable suivant l'âge de l'animal donneur.

Ainsi donc, la réactivité anatomo-physiologique oscille constamment ; les constitutions semblent toujours dans un état d'équilibre cinétique instable, de transformation perpétuelle qui rend extrêmement complexe toute pathologie individuelle.

Encore doit-on tenir compte de l'existence au sein même de l'organisme, d'individualités anatomo-physiologiques locales, de sous-individualités pourrait-on dire, hiérarchiquement inférieures, douées pourtant d'une autonomie incontestable qui augmentent cette complexité...

L'individualité la plus marquée est sans nul doute le complexe humoral dont Charles Richet dès 1910 montrait la variété infinie. « Comme nos humeurs disait-il, contiennent un nombre énorme de substances diverses et voisines impondérables et certainement en proportion différente chez les différents individus, et certainement aussi présentes chez les uns et absentes chez les autres, il s'ensuit

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

que la diversité humorale n'est pas moindre que la diversité psychologique. Plus on analyse les fonctions chimiques du sang chez les divers individus, hommes ou animaux, plus on y trouve de différences individuelles. Le sang et les humeurs d'un individu vacciné il y a dix ans diffèrent du sang et des humeurs d'un individu non vacciné. Chaque maladie, chaque intoxication, peut-être même chaque irritation nerveuse, ont provoqué dans le sang la formation, la destruction peut-être d'une certaine substance et ont laissé leur trace matérielle, une trace que les années ne feront pas disparaître.

« De même qu'il y a chez chaque individu le souvenir psychologique des faits particuliers, spécifiques, qui se sont présentés jadis à la conscience, de même il y a chez lui le souvenir humoral de toutes les injections et de toutes les infections antécédentes.

« Ces infections étant diverses chez chaque individu en intensité, en qualité et en durée, il s'ensuit que chaque individu est différent des autres par les propriétés chimiques de son sang ».

Depuis, la découverte de Landsteiner permit de constater dans cet ordre d'idées que la répartition des agglutinogènes des globules rouges qui détermine la différenciation des quatre groupes sanguins est un caractère individuel permanent et immuable.

La signification de ces groupes en pathologie est riche de promesses. L'immunité congénitale à la diphtérie et à la scarlatine ne se transmettrait-elle pas en corrélation avec le groupe sanguin porté par le même chromosome, des parents à l'enfant ?

Il est même possible que les groupes sanguins jouent un rôle dans la symbiose foeto-maternelle, et n'a-t-on pas d'autre part cherché à expliquer par des incompatiblités de groupes l'infécondité de certains ménages ?

Poussant plus loin nos investigations nous en arrivons à constater que, hiérarchiquement inférieur aux systèmes tissulaires, l'organe lui-même est doué, pourtant, de réactivité individuelle. On peut dès lors parler de constitutions partielles, dont la somme réaliserait la

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

complexion générale de l'individu. Il est évident que dans de nombreux cas, certaines propriétés constitutionnelles intéressent à la fois l'organisme et prédominent au niveau de certains lieux électifs. Ainsi l'immunité se traduit concurremment dans le milieu intérieur et au niveau de certains organes. Si l'on isole par exemple, suivant la méthode de Schnitz, des organes d'animaux immunisés en les suspendant au sein du sérum artificiel, après les avoir débarrassés soigneusement de toutes trace de sérum, on peut constater une réaction violente des organes sensibilisés, lorsqu'on ajoute au bain une quantité minime d'antigène. S'il s'agit par exemple de l'utérus, on le voit se contracter violemment. On peut donc conclure dans ce cas que si toutes les parties de l'organisme sont solidaires dans les processsus de défense et d'anaphylaxie, il peut exister une individualisation organoïde variable suivant les sujets...

Serrant encore de plus près notre question, on peut se demander jusqu'où s'affirme l'individualité de la cellule.

Dès l'abord il apparaît bien que cette donnée n'est pas aussi absolue que le croyait Virchow.

L'organisme effectivement n'est pas formé exclusivement de cellules. « Si l'on pense seulement, dit Rémy Collin, pour s'en tenir à des faits incontestables, à l'énorme masse de substance vivante représentée par le cœur, les muscles de relation, les cellules osseuses et la plupart des cellules de soutien, on s'aperçoit, non sans stupeur, que, dans l'organisme, les cellules virtuelles sont peut-être plus répandues que les cellules réelles du fait de la prépondérance des synditiums et des cellules anastomosées ».

De plus, contrairement à la thèse de Virchow, la cellule n'est pas non plus l'unité vivante élémentaire, car l'expérience montre qu'il est impossible d'obtenir une culture de tissu prolifique en partant d'une cellule unique.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

On peut donc conclure avec Collin, que « la forme cellulaire est un aspect contingent souvent réalisé, mais pas nécessairement réalisé de la substance vivante ».

Malgré les arguments que nous venons d'exposer, la cellule cependant peut fréquemment être considérée comme une individualité d'indépendance relative.

Au niveau du foie, par exemple, elle constitue l'élément essentiel, hautement différencié, capable de fonctions aussi nombreuses que variées.

Dans les conditions pathologiques, la personnalité cellulaire se manifeste par un coefficient individuel de résistance, une morphologie et une réactivité physiologiques particulières. En ce qui concerne le foie par exemple le même poison rencontre au niveau de cellules hépatiques contigües une résistance variable. Il y a « asymétrie lésionnelle » suivant l'expression heureuse de N. Fiessinger, « aspect de vêtement d'arlequin » avons-nous l'habitude de dire dans nos leçons.

Certaines cellules subissent une atrophie rapide et irrémédiable, d'autres s'hypertrophient en occupant les espaces devenus vacants par la mort des premières, parfois même, elles s'hyperplasient par subdivision karyokinétique. C'est seulement dans un stade ultérieur que ces altérations diverses font place à une état pathologique commun : la dégénérescence graisseuse vraie...

En définitive s'impose à l'observateur, cette notion que l'être vivant, individualité suprême, est formé d'un nombre infini d'individualités hiérarchiquement inférieures. Tous principe biologique, général ou local, doit donc être considéré comme la résultante d'actions individuelles.

Régi par les lois du grand nombre et du calcul des probabilités, il n'a en définitive qu'une valeur statistique. C'est pourquoi les lois

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

biologiques semblent, à priori, différer dans leur essence, leur signification, des « lois » quasi mathématiques de la physico-chimie. Les conceptions récentes de cette dernière science tendent à démontrer qu'il n'en est rien. La thermo-dynamique, elle-même relève de la probabilité et de l'individualisme.

Jusque-là intangibles et immuablement fixes, ses principes résultant d'actions individuelles entre molécules et atomes et électrons, doivent céder de leur absolutisme.

Il faut bien constater que les lois qui régissent ces actions individuelles restent indéterminées, de telle sorte qu'on pourrait avancer cette boutade : « atomes et électrons paraissent doués du libre arbitre ».

Il semble que nous ayons entrevu les premières preuves expérimentales de la vie personnelle des atomes et électrons, depuis la détermination par Wilson de la charge individuelle des électrons, la représentation photographique des atomes en mouvement et la mise en évidence du rayonnement dû à la désagrégation anatomique des substances radioactives.

On peut dire avec Le Dantec, sans y attacher d'ailleurs un sens puérilement matérialiste, qu'à chaque atome est indissolublement lié un pro-esprit de l'histoire de cet atome.

De quelque côté que l'esprit se tourne, il ne voit en biologie générale ou humaine que des données individuelles. L'énergétique même n'admet-elle pas la conception des quanta qui prévoit l'existence de grains isolés d'énergie ?

Nous voici dès lors obligés d'admettre que s'abolit irrémédiablement la notion d'équilibre stable qui fait place à celle de l'équilibre cinétique. Les lois physico-chimiques les plus précises entrent désormais dans le domaine des probabilités, en même temps qu'apparaît

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

la possibilité de déviations imprévisibles, chaque fois que la loi des grands nombres n'est plus satisfaite.

Comment s'étonner alors qu'en biologie, où les principes sont infiniment plus complexes, de telles fluctuations suivant des probabilités variables à l'infini arrivent à prendre force de loi ? Elles ont toutes les apparences de processus intelligents « déterminés » et à tel point caractéristiques de la vie, qu'elles semblent la vie elle-même.

La médecine moderne, fille ainée de la biologie, étayée sur les acquisitions continues grâce à la méthode cartésienne par l'esprit d'analyse, subit l'inévitable retour vers la pensée hippocratique que domine l'esprit de synthèse.

Elle s'achemine ainsi, grâce à ses deux maîtresses servantes, l'anatomie et la physiologie pathologiques, vers les voies encore obscures de l'individualisme et de la relativité.

LUCIEN CORNIL.

Doyen de la Faculté de médecine de Marseille

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

L'alerte au poste

Depuis l'aube les cavaliers étaient partis sous le commandement du Chaouch à cheval Assou ou Embarek pour assurer la sécurité sur la piste.

Il en était ainsi deux ou trois fois chaque mois ; les camions montaient ce jour là avec du ravitaillement et des nouvelles du monde civilisé (non pas celles que l'on peut apprendre par la T.S.F. ou les journaux qui n'ont jamais intéressé ceux qui vivent dans le bled ; je n'ai jamais entendu d'autre commentaire aux évènements mondiaux ou politiques que celui-ci : « Y a pas à dire y travaillent de la cafetière en Europe »).

La veille le Maréchal des Logis Barotin avait téléphoné à E..... :

« Allo, passe moi le Margis du Makhzen. Allo, ici Barotin.

— Bonjour vieux, ça va ?

— Ça va. Dis donc, tu sais qui c'est qui monte demain ?

— Y a Matory et puis t'auras deux camions C.A.T. avec de l'orge de la Strass.

— Tu sais pas qui c'est ?

— Je crois qu'y a le père Legros et le petit Lahcen.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

— Bon, ben dis donc ça te fait rien d'aller à la « Copé » et de m'envoyer...

— Attends, je note.

— Allo, un savon à barbe, deux bouteilles de pernod. deux de cinzano, trois d'anisette, une de marc et puis une cinquantaine de bouteilles de camionneur, tu lui diras que j'y renverrai des litrons vides.

— Entendu.

— Entendu, au revoir vieux, merci.

— Adieu, tu donneras le bonjour là haut ».

Deux Officiers (un Capitaine et un Lieutenant), le Maréchal des Logis Barotin et l'Adjudant Tanneron, (l'un cavalier, l'autre fantassin), détachés à l'encadrement du Makhzen de la Guerre (un peloton à cheval, un peloton à méhari et deux sections de piétons) et le Commis civil au Bureau des Affaires Indigènes composaient toute la population européenne du Poste de T....

Barotin retrouva l'Adjudant qui cassait la croute à la popote avec une omelette et un coup de rouge :

« Dis donc Tanneron, je crois que le cuistot fera bien de se la manier pour demain, y a Matory, le père Legros et le petit Lahcen qui s'apportent ».

***

Le lendemain l' « Ajej » (vent de sable) s'était mis à souffler dès l'aube ; tout était noyé dans une teinte jaunâtre et cataclysmique apportée par les trombes de sable que balayait le vent. Vers onze heures l'Adjudant et le Maréchal des Logis attendaient devant le Poste, les yeux protégés par de grosses lunettes d'auto, les quelques indigènes qui circulaient avaient la figure enveloppées dans leurs « chèches » (turbans).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« Pays de Mamelucks va ! » s'écria l'Adjudant que le vent de sable mettait toujours de mauvais poil, il avait pourtant huit ans de bled.

« Y a pas à dire, dit Barotin, fallait que le bon Dieu y soit plein comme une vache le jour qu'il a créé des bleds comme ça ».

Ils furent interrompus par un ronflement effroyable.

« Je crois que v'la Matory qui s'apporte ».

La camionnette parut au milieu de ce mouvant crépuscule de sable.

Matory arrêta son moteur dans un dernier vrombissement.

« Putain de piste ! qu'est-e qu'on déguste pas ». Puis à son graisseur : « Ça y est, y s'ont tous payé » ; il désignait au-dessus d'un invraisemblable chargement qu'on aurait à peine osé mettre dans un pays civilisé sur un camion de six tonnes, deux femmes voilées et immobiles, aussi indifférentes qu'une parisienne qui aurait fait un trajet d'un quart d'heure en métro ; quatre indigènes voilés jusqu'aux yeux dont l'un, un mokhazni qui revenait de permission, tenait deux mousquetons entre ses jambes, et un vieux juif qui avait une grande barbe blanche et accroché à son bras un parapluie noir.

« Bonjour Zahzou, dit l'Adjudant en arabe au mokhazni. Comment vas-tu ?

— Pas de mal sur moi, merci.

— Dieu soit loué ! Qu'est-ce que tu nous ramènes là ?

— Le Sergent du transit m'a donné ces deux mousquetons, il m'a dit qu'ils venaient de réparation.

— Ce vieux con de Chemaoun, s'écria Barotin en tirant la barbe du vieux juif qui descendait péniblement ; ça serait-y pour te protéger du soleil que t'as ce truc là au bras. Qu'est-ce que tu rapportes ?

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

— L'Biritif », répondit le juif qui faisait le souquier à T. On appelle souquier ceux qui dans les régions de l'avant vendent des boissons fortes et tout ce que l'on peut imaginer aux troupes régulières ou supplétives. Ce sont presque toujours des juifs, quelquefois mais rarement des européens sans nationalité bien déterminée. Leur vie est un enfer, pour vendre il leur faut faire crédit ; leurs clients marocains ne payent presque jamais sans plusieurs réclamations au « hakem » (l'Officier Chef de Bureau) qui excédé finit quelquefois (pas toujours) par intervenir. Leur plus grande terreur c'est le « gradia » (le gradé européen) parce que celui-là boit sans discernement, frappe et casse tout sans raison.

« On boirait bien un coup, dit Barotin.

— Ça serait pas de refus, opina Matory, mais à ce moment le ronflement des deux sept tonnes C.A.T. domina le bruit du vent.

Du premier descendirent le père Legros et un Sergent Chef, du second le petit Lahcen (un chaufeur indigène).

« Père Legros, Commandant du tobogan 392, seul maître après le patron à son bord ».

Il se présentait toujours de cette façon là, c'était un gros homme âgé et rubicond, il parlait d'une voix lente et entrecoupée, d'un grand effet comique.

« Bonjour père Legros, bonjour Brichot qu'est-ce que tu fous ici ; Brichot était Sergent Chef à un Goum stationné dans un Poste voisin. Bonjour Lahcen, pas encore crevé ?

— Bonjour, répondit Brichot, j'avais le noir, alors j'ai demandé au vieux à venir me ballader par ici.

— Allez, en route ! déclara l'Adjudant ; direction la popote, on va pas rester là dix ans à bouffer de la poussière ».

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Barotin avait entrepris Brichot :

« Alors vieux, au Goum, toujours pareil ? Vernier toujours comptable ?

— Oui mais y s'est fait des cheveux, passé un moment ça gazait pas, tout juste s'il a pas dérouillé, le fond d'entretien refusé : tu sais y a pas à dire, je sais pas comment que ça se goupille au Makhzen, mais au Goum c'est plus comme avant.

— Y a pas de bon Dieu, du temps que ça vous pétait encore au cul on était moins emm.... maintenant ça devient le service des réguliers ».

Ils étaient maintenant à la popote. Une table couverte d'une toile cirée, au mur des photos découpées dans de vieilles Illustrations, un vieux fusil marocain à pierre et un sabre de cavalerie qui avait été récupéré Dieu sait quand (les sabres ont été supprimés depuis longtemps dans la cavalerie des forces supplétives).

Barotin en arabe au serveur :

« Assou les verres, l'eau l' « biritif ». — « Yallah ».

A ce moment entra un étrange individu, un gros homme qui pouvait avoir une trentaine d'années. Il portait un seroual (culotte arabe), une gandourah (sorte de tunique) de toile bleue et était coiffé d'une taguia (bonnet de laine berbère) noire et blanche. C'était Bernard le Commis civil des Affaires Indigènes ; il fréquentait rarement les européens, vivait à l'arabe, quelques uns disaient même qu'il s'était fait musulman, d'autres que c'était un malin et qu'il se foutait de la gueule du monde. Chaque fois qu'il paraissait il se rattrappait de sa solitude en se lançant dans d'interminables et invraisemblables histoires.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« V'là l'Katib (secrétaire en arabe), s'écrièrent-ils.

— Bonjour mes enfants comment va ?

— Tu bouffes avec nous aujourd'hui, lui dit l'Adjudant, y a réception ».

*
**

Ils burent de nombreux apéritifs (sauf Bernard et c'était là l'une des raisons pour lesquelles on le disait musulman). puis ils se mirent à table et le vin coulait fort et les têtes s'échauffaient.

Le Commis se lança dans une de ses histoires expliquant que les archives du Bureau des Affaires Indigènes antérieures à l'année 1934 n'existaient plus pour la bonne raison qu'elles avaient été dévorées par un mouflon femelle, puis sur les raisons qui l'avaient amené à détester les femmes, mais je ne rapporterai pas les paroles qu'il prononça parce qu'il se lança sur ce sujet dans de telles horreurs que seul un cerveau cuit par un soleil torride pendant des années peut les imaginer.

«....Alors père Legros qu'est-ce que vous racontez de neuf. Dis donc Brichot y t'a jamais raconté que c'est lui qu'a posé bidon 5, c'est pas de la cravate.

— Oui, répondit le père Legros, même qu'on a failli y laisser sa peau. Figure toi qu'on était avec un Officier et que passé un coup on a raté le point d'eau, tu parles si j'étais mauvais, j'y ai dit moi à l'officier : je suis là comme chauffeur, mais pas avoir de barbote ça a jamais été prévu au programme, faudrait voir à vous demm.... d'ailleurs y tirait aussi la langue le copain ; j'ai pas envie de clapoter que j'y ai dit comme ça ; bien on a fini par en trouver de la barbote elle avait beau être dégueulasse, j'en ai bu une bonne ration

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

quand même, je me disais bien ça vaut pas un coup d'anisette, mais y a pas à dire ça faisait du bien ».

«...Alors Brichot c'te perm, ça c'est bien passé.

— Tu parles.

— Moi aussi j'y ai été en France, dit le père Legros, mais je me faisais tellement ch... que je suis revenu, pas moyen de trouver un goumier ou un légionnaire ou seulement un chauffeur de C.A.T. comme moi, un mec avec qui rigoler quoi, alors je suis revenu.

— Pensez toujours pas à vous marier ?

— Parle moi pas de ça, j'y ai déja été marié moi, c'était pendant la guerre, la guerre de 14 quoi, alors un jour que la bourgeoise m'attendait pas, je m'ammène en perm et je la trouve avec un blanc bec, ben su'l'moment j'avais envie de les foutre tous les deux par la fenêtre du quatrième où c'est que j'logeais, puis je m'suis dit comme ça en moi-même, fais pas le c..., ça vaut pas le coup d'risquer le tourniquet pour deux particuliers comme ça. Ben ça m'a fait quéquchose quand même.

— Faut jamais dire qu'on y reviendra pas.

— Ça c'est clair comme un tas de boudin dans la gueule d'un flic. Tiens sers voir un coup à boire. Passé un moment j'en pinçais pour la vieille mère Totote, celle-là qui tenait une épicerie à E... Hé hé on se sentait une âme de vingt ans; chaque fois que j'm'apportais é'm'faisait cuire un gueuleton qu'avait rien de sale. On a été ensemble à Casa, mais figures toi que v'là qu'un soir je m'apporte à deux plombes plein comme une vache, alors v'la que j'rends tout le fourbi su'l'parquet, alors comme ça on s'est engueulé... »

Le repas se terminait dans un bruit assourdissant, tout le monde parlait à la fois.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Après avoir avalé une dernière gorgée de marc, Barotin s'écria :

« On va chez le juif ?

— En route.

— Si y ramène sa fraise on y retourne sa boutique ».

Ils partirent tous en zigzaguant et en chantant à tue tête: « Nous irons tous en chantant, chez la mère Lolotte, chez la Lolotte, nous irons tous en chantant chez la mère Lolotte boire du vin blanc ».

Le vieux Chemaoun vit en tremblant entrer la bande d'énergumènes ; son fils Daoud, vert de peur regardait partout dans la boutique pour voir ce qu'ils allaient bien pouvoir faucher.

« Annoncez la couleur, s'écria Barotin, c'est moi qui paye ».

Chacun s'efforçait de trouver quelquechose que le juif n'aurait pas, ou ne conaîtrait pas, pour avoir un prétexte pour casser quelquechose.

« Un chasseur !

— Une tomate ! »

Le juif les regardait l'air ahuri et terrifié.

« Tu sais pas ce que c'est qu'une tomate, dit Barotin, puis en arabe, débrouille toi, si dans cinq minutes tu ne me sers pas une tomate, nous cassons tout dans ta boutique » et joignant l'action à la parole, il lança un verre qui alla se briser contre le mur.

« Vos gueules là dedans, hurla l'Adjudant Tanneron,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

on est venu ici pour boire ». Puis passant de l'autre côté du comptoir, il s'empara des bouteilles et se mit à servir, il remplissait les verres à ras de bord devant le souquier désespéré qui n'osait pas protester.

« C'est pas des rations de poitrinaires ça.

— Dieu vous bénisse, dit plaintivement le souquier en arabe....

— Toi, ta gueule ! Si t'es pas content, t'as qu'à aller au Bureau, le vieux y te foutra en tôle avec les qebels (fers que l'on met aux pieds des prisonniers) ».

Dans un moment de calme relatif, Brichot l'œil mauvais dit au juif :

« Sers moi un chemin de fer ».

Le juif depuis qu'il servait à boire aux gradés avait entendu bien des noms d'apéritifs, mais « un chemin de fer », ça jamais.

« Alors tu le sers ce ch'min de fer ? ».

Terrorisé, le vieux Chemaoun se creusait la tête, il suait à grosses goutes, il était maintenant livide de peur, il ne voyait même pas que pendant ce temps là, les autres lui prenaient des paquets de cigarettes. Il se doutait bien que ce « chemin de fer » n'avait jamais existé, mais que dire ?

« Alors t'a pas de ch'min d'fer, eh ben, approche voir, là encore un peu », et il approchait. Il savait que pour gagner de l'argent lui et ses ancêtres avaient accepté toutes les humiliations, que c'était dans l'ordre normal des choses

Quand il fut à bonne portée, Brichot lui attrapa la barbe et le poussa de l'autre main ; il alla rouler par terre.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« Bientôt d'quoi faire un balai », dit Brichot en regardant les quelques poils qui lui étaient restés dans la main.

Mais à ce moment parut un des mokhaznis de planton au Bureau des Affaires Indigènes et sans une parole il tendit un papier à l'Adjudant. Tout le monde s'était tu, car c'est de cette façon qu'arrivent en général les ordres imprévus du Chef de Bureau.

Tanneron, la tête lourde d'alcool regarda l'œil vague le papier, puis :

« Barotin, les cavaliers prêts avec quatre jours de vivre ».

Les yeux du Maréchal des Logis brillèrent, la tête lui faisait mal, mais instantanément la lucidité lui revint. Là était sa vie, là était d'ailleurs leur vie à tous. N'étais-ce pas justement ce goût de quelque-chose d'autre, de moins monotone que ce que côtoient ailleurs beaucoup d'autres hommes qui, dans les moments d'inaction, poussent ceux qui vivent dans le bled aux plus diverses extravagances ? Mais je suis sûr que seuls ils savent jouir de cette vie là, qu'ils sont les seuls qui puissent jamais comprendre la beauté du bled.

*
**

En quelques secondes tous les cavaliers étaient avertis. Celui qui n'a jamais vu un rassemblement de goumiers ou de mokhaznis ne peut l'imaginer, rien de ce qu'ont pu voir ceux qui n'ont vu de la vie militaire que des troupes régulières.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

européennes ; ils se rassemblent comme les guerriers d'autrefois.

Les hommes se précipitent toucher l'orge alors que les femmes s'en vont aux écuries avec les selles sur la tête pour harnacher les chevaux. Les femmes berbères ont depuis des siècles été dressées à être des épouses, des mères ou des sœurs de guerriers. Sans une parole elles s'entraident à seller les chevaux, des gosses de cinq ou six ans attendent immobiles le mousqueton de leur père à la main, les femmes et les enfants de ceux qui ne partent pas donnent un coup de main ; aussitôt l'alerte donnée, ils se sont précipités au puits pour remplir d'eau les guerbas en peau de bête.

L'orge est mise sur les selles. Pour manger en sortie, les hommes se réunissent par petits groupes de trois, quatre ou cinq, tous de la même tribu ou de tribus sympathisantes ; l'un emmène de la farine, l'autre la viande, on voit pendre une théière à l'arçon d'une selle ,la bouillote à une autre.

Dix minutes après les cavaliers sont déja rassemblés, les femmes bourrent encore de vivres les sacoches pleines à craquer.

« Allons Barotin, c'est prêt, lui demanda le Lieutenant, allez à cheval. On va chercher deux salopards qui ont opérés dans le K... »

Le peloton s'ébranla.

Barotin se pencha et rendit tout ce qu'il avait bu de trop, puis il aspira une grande gorgée d'air. « Ça c'était la vie », il se sentait heureux.

Une femme arriva en courant et accrocha un morceau de viande à une selle.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

***

Longtemps les femmes restèrent immobiles à regarder l'endroit où avait disparu le peloton ; puis une à une elles rentrèrent. Le jour où il reviendrait elles le guetteraient bien des heures à l'avance avec leurs plus jeunes enfants sur les bras.

Puis un gosse ou une femme qui apercevrait avant les autres un tout petit nuage de poussière hurlerait « Ha houma kaijiou (les voici ils arrivent) », et les femmes feront chauffer l'eau pour que les hommes puissent boire le thé en arrivant.

René Madier.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

L'Abandonnée

II

Ce matin-là, la jeune femme se faisait belle : le lieutenant était rentré, pendant la nuit, d'une longue tournée jusqu'aux confins du Cercle, et il fallait qu'à son réveil il la trouvât vêtue de neuf et parée des bijoux qu'elle avait dépouillés durant son absence.

La tête sur les genoux de sa captive, qui entremêlait ses mille petites nattes de perles, d'anneaux d'agate, de coquilles perforées, elle frottait rêveusement, d'un bâtonnet, ses dents d'une éclatante blancheur.

Les doigts agiles de Mabrouka, enduits de beurre parfumé, couraient, rapides, dans les beaux cheveux ondés de sa maîtresse, et, non moins rapide, de sa bouche édentée, sortait un bavardage qui répondait aux propres pensées de Zéréga :

« Allah est bon, ô ma colombe ! Il t'a donné un mari viril et brave qui t'a rendue mère d'un fils ; un mari qui n'a pas pris de concubine parmi ses servantes, qui ne songe pas, malgré sa richesse, à divorcer pour épouser une fille plus jeune que toi ! En vérité, ton sort est plus heureux que celui de tes anciennes compagnes unies à des hommes de leur race ! J'ai eu des nouvelles par Ali, l'un des goumiers qui accompagnaient 'iet'nant Le Ga' dans sa tournée. Vois Aïchatou, née la même lune que toi : la voilà déjà quatre fois mariée et divorcée. Vois aussi ta petite cousine Lalia, si grasse et

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

si jolie : le vieux cadi auquel on l'avait mariée est mort au bout de quelques mois, et elle attend, chez son frère aîné, d'avoir trouvé un nouvel époux. Mais ce frère est si avare et si dur qu'il écarte tous les prétendants afin de conserver les troupeaux de sa sœur.

— Et Khadijétou, la fille du forgeron, qui avait épousé un Nazaréen ? As-tu su ce qu'elle est devenue ?

— Son mari l'a quittée pour repartir en France et il a emmené les enfants à Saint-Louis.

Zéréga serra contre elle la petite Mimouna, sa dernière-née, enfouie sous ses voiles, et chercha des yeux Sid-Ahmed qui, par extraordinaire, se tenait tranquille sous la tente, bien occupé à fabriquer un arc d'une branchette et d'un lien de cuir en attendant le réveil de son père.

Elle soupira, et, plaintivement :

« Mabrouka, ma vieille Mabrouka, pria-t-elle, mon père t'a donnée à moi le jour de mon mariage, tu es à présent mon esclave et tu dois faire tout ce que je veux. Dis-moi donc, toi qui sais les choses cachées, quand Le Ga' me quittera.

— 'iét'nant Le Ga ne te quittera jamais, ô mon œil, ô ma toute-belle ! Regarde tes paumes rougies de henné. Vois-tu le signe que j'y ai réservé en appliquant les herbes ? C'est celui qui retient les amants. Tu tiens son cœur dans tes deux petites mains.

— A son prochain congé, il partira pour France. . .

— A son dernier congé, il n'a pas pu partir, il t'a préférée aux siens. Cette fois encore, il restera.

— Mais, ô ma mère, toi à qui Moulana a donné la sagesse en même temps que les années, ne m'as-tu pas dit qu'aucun homme ne peut toujours aimer la même femme ? Je sais bien que Le Ga ne me donnera pas de rivale sous ma tente, comme ces Noirs fortunés et ces Croyants de Maghreb qui, à ce qu'on m'a dit, ont parfois jusqu'à quatre épouses. Mais il me répudiera et il me prendra les enfants afin qu'ils grandissent parmi les Français.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

— Ne te chagrine pas, ma colombe ; et si, jamais, tu vois le cœur de ton époux se refroidir, dis-le à ta fidèle Mabrouka : elle saura bien te défendre ! Mes vieilles jambes sont encore bonnes ! Je marcherai nuit et jour jusqu'au Trarza et offrirai au saint marabout de la tribu des Ouled-Biri une chèvre prête à mettre bas, et du thé, et des pains de sucre, pour qu'il te fasse un gri-gri merveilleux. Et, dans ce gri-gri, je glisserai ces graines aphrodisiaques que, seules, les filles de mon pays savent choisir... Mais comment ton mari te quitterait-il ? Regarde comme tu es belle !

La jeune femme chercha, dans la cartouchière de son mari, un petit miroir qu'elle connaissait bien. Et voilà qu'en fouillant parmi les objets qui s'y trouvaient pêle-mêle, ses doigts ramenèrent une photographie... une photographie de femme blanche.

« Sœur pour le Ga', pensa-t-elle... ou, peut-être, fiancée ?...

Longuement, elle contempla le portrait. Elle n'éprouvait aucune jalousie, mais une sorte d'assurance tranquille faite de puérile vanité.

Sa coiffure, son maquillage étaient terminés. Un long voile de guinée neuve, dont l'enduit teintait d'un bleu délicat le bronze clair de son visage, drapait étroitement son jeune corps épanoui. Dans l'ombre du tissu relevé sur le front par le long bigoudi formant diadème, seules brillaient les dents deviées hors des lèvres noircies et les yeux voluptueux fardés d'antimoine. Mais quand, par hasard, ses voiles se déplaçaient, on pouvait entrevoir des épaules opulentes parées de verroteries et de chalcédoines, parmi le miroitement des tresses emperlées.

Le portrait d'une main, le miroir de l'autre, Zéréga comparait, avec des moues et des hochements de tête méprisants, sa propre image et la photographie de cette Française, montrant, sans pudeur, son cou, ses bras, ses jambes hors de vêtements étriqués comme les haillons des captives, et dont nul bijou n'ornait les cheveux courts...

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Cependant, Le Gall s'était éveillé. Soulevé sur un coude, parmi les fourrures et les coussins de cuir, il s'amusait depuis un instant du manège de sa petite épouse quand Sid'Ahmed, qui guettait son réveil se jeta sur lui avec des cris joyeux.

Zéréga se retourna vivement et surprit le sourire ironique de son mari. Blessée, au vif elle négligea les pieuses salutations d'usage et s'écria d'une voix suraigüe :

« Femme-l'Européen-là, y'a pas bon ! Y'en a meskin, forcément ! Vois habits pour elle : y'en a pitits, pitits. Y'en a pas gagné les colliers, les bracelets, la jolie coiffure. Ach ! Pourquoi toi y'en a faire portrait pour femme-là ?

Taquin, Le Galle feignit l'enthousiasme :

— Mais, ma pauvre enfant, tu ne vois donc pas la beauté de cette dame ? L'élégance de ses vêtements ? Non, ce n'est pas une « meskin » ; elle est riche, va, plus riche que ton père et le cadi mis ensemble ! Et elle a une bonne tête ! Pense donc ; elle sait lire et écrire plus vite que le vieux marabout de ton campement. Et elle sait aussi coudre les boubous, cuire le couscouss. . .

La petite l'interrompit rageusement :

« Même chose captifs ! Ça, alors, y'a bon ! Quand toi y'a en avoir la madame, tu dire elle venir peloton faire captif pour Zéréga. Mais toi, tu sais, attention pas faire gagner lui pitit dans son ventre, pa'ce que, mon vieux, Zéréga y'en a fâchée trop et y fou l'camp!

Le Gall éclata de rire à l'idée de cette belle créature, qu'il avait connue, en France, l'idole d'un milieu raffiné, pilant le mil, abreuvant et trayant les troupeaux au service de sa petite sauvage. Et, sans égard pour les protestation de Zéréga, il lui ferma la bouche d'un de ces baisers « manière-l'Européen » qui, après tant d'années, effarouchaient encore sa pudeur musulmane.

Sid'Ahmed était cruellement déçu du peu d'attention que lui accordait son père au retour d'une si longue absence : ce grand ami, toujours prêt à lui dire une chanson, une histoire, à l'emme-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

ner à travers la brousse sur son grand méhari, ne semblait même par remarquer sa présence. Il quitta dignement la tente en quête d'autres distractions... Mais il y revint bientôt tout courant, gonflé d'importance, annoncer l'arrivée d'un courrier.

En effet, un goumier entra derrière lui. Il salua et sortit de sa cartouchière, soigneusement enveloppé d'un chiffon malpropre, un ordre du Commandant de Cercle rappelant, d'urgence, le lieutenant au chef-lieu ; on l'informait, en outre, qu'il devait ramener ses bagages avec lui.

Le Gall pâlit : il avait fait récemment une demande pour être autorisé à rester en Mauritanie pendant son congé. Cette demande avait sans doute été repoussée en haut-lieu, et il allait falloir quitter ce pays qu'il aimait plus qu'aucun autre et les trois êtres chers auxquels il était si profondément attaché.

Maîtrisant son émotion, il pria Zéréga de préparer ses paquets tandis qu'il irait donner ses derniers ordres au sous-officier intérimaire et dire adieu à ses goumiers.

Le moment redouté de la séparation était arrivé. En soupirant, Zéréga remplit les cantines métalliques de ces objets étranges que les Européens croient indispensables à la vie : lampes, réchauds, boussoles (comme si Moulana ne dispensait pas aux hommes le bois, source de lumière et chaleur, et les étoiles, les plus sûrs des guides !) Elle y déposa aussi ces roides vêtements d'uniforme dans lesquels elle ne reconnaissait plus la mince silhouette de son mari; elle fit remplir d'eau fraîche la meilleure de ses outres, bourra la cartouchière de dattes sèches, de biscuits, puis, ayant fait arrimer les caisses sur deux bêtes robustes qu'on était allé chercher, en hâte, au pâturage, elle s'assit tristement devant sa tente et attendit...

Le lieutenant revint bientôt, entouré de ses hommes tirant deux chameaux tout sellés : le sien et celui d'un jeune garçon nommé Elémine qui l'accompagnerait au chef-lieu.

Alors, Zéréga se leva. Elle s'approcha, les yeux baissés, de son

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

maître, lui tendit son fusil, son bâton à chameau, puis, brusquement, se voilant le visage, elle s'enfuit sous sa tente.

Le Gall l'y rejoignit. Il la serra fougeusement sur sa poitrine, lui jurant de tout faire pour éviter de retourner en France ; mais si, pourtant, il s'y trouvait forcé, il s'arrangerait pour revenir au plus vite auprès d'elle, dût-il, pour celà, renoncer à sa carrière d'officier.

Comme, au même instant, il se penchait sur Mimouna endormie, il ne vit pas le triste sourire incrédule dont sa femme accueillait cette promesse. Alors dénouant les petits bras de Sid'Ahmed qui s'accrochait à lui farouchement, il sauta en selle.

Longtemps, Zéréga suivit des yeux l'image de son bonheur qui s'effaçait, peu à peu, dans l'horizon chargé de sable.

*
**

Les deux hommes marchaient à vive allure, et, vers le soir, ils atteignirent le campement d'un marabout, cousin de Zéréga.

Comme la nuit était fort noire et le terrain à parcourir très accidenté, Le Gall décida qu'on resterait sur place jusqu'à l'aube. Il se fit dresser une tente un peu à l'écart des autres afin de pouvoir reposer en paix, et, malgré son souci, brisé par la fatigue, il s'endormit profondément.

Au milieu de la nuit, Elémine, couché à quelques pas de l'officier, fut réveillé par le sentiment d'une présence. Il se redressa la main au mousqueton, et crut distinguer une ombre se glissant furtivement hors de la tente... Il ouvrait la bouche pour crier lorsqu'il se souvint que Le Gall avait commandé, la veille, des sandales au forgeron : l'ombre aperçue était sans doute celle du bonhomme apportant son travail ? Et, sans plus s'inquiéter, le jeune homme reprit son somme interrompu.

Mais quand, à l'aube, la voix du marabout appelant les fidèles à la prière, le rappela à la réalité, il aperçut, à la place du poignard

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

de son chef, une lame dégainée au galbe inhabituel. Et cette lame avait tracé des signes dans le sable... Le lieutenant s'étant éveillé à son tour, déchiffra :

« Mokhtar-ould-Abdallahi. »

Ainsi se vérifiait un bruit qui avait couru la brousse, suivant lequel le frère de Zéréga n'était pas mort six ans plus tôt de sa blessure. Et, après cette longue trêve, il reprenait la lutte. Car, Le Gall ne se le dissimulait point ; s'il avait été épargné, cette nuit, il ne le devait qu'à cette loi d'hospitalité qui rend sacré à un Croyant l'ennemi réfugié sous la tente d'un membre de sa parenté. Eût-il été surpris dans un gite étranger, Mokhtar l'égorgait comme un mouton.

Hanté de pressentiments, le lieutenant pressait rageusement sa bête. Lui, il était sur ses gardes, à présent, mais qu'allait-il arriver, au Peloton, en son absence ? Quels dangers allaient fondre sur Zéréga et ses petits ? Impossible de revenir en arrière, l'ordre qu'il avait reçu était formel... Rien à faire que de courir au chef-lieu, arracher à ses chefs l'autorisation de regagner son poste.

Hélas ! A son arrivée, il s'aperçut que ses affaires ne pouvaient être réglées sur place et il dût se joindre le soir même, à un convoi descendant vers Dakar. Il chargea donc son successeur de renvoyer Zéréga et les enfants au chef-lieu pour l'y attendre.

Or, le lieutenant qui devait remplacer Le Gall étant tombé malade au moment de partir, un long mois s'écoula avant qu'un autre officier pût prendre l'intérim.

***

On était donc sans nouvelles du chef-lieu, au Peloton. Et, sous le masque décent du fatalisme, Zéréga avait grand peine à dissimuler son inquiétude et son chagrin.

Elle pensait constamment, au cours de ses journées à présent oisives, à cette Française dont elle avait découvert le portrait. Pour-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

quoi son mari en parlait-il avec tant de chaleur ? Qui sait si elle ne l'avait pas retrouvé au chef-lieu ? Si elle n'était pas la cause de l'absence prolongée de Le Gall ?

Elle avait pu accepter sans murmure que le Lieutenant obéît à l'ordre de ses supérieurs, mais sa fierté s'accomoderait mal d'une trahison, aussi résolut-elle de saisir la première occasion d'aller le rejoindre.

Justement, deux marchands, remontant du Sénéral vers le chef-lieu, avaient fait halte aux abord du camp. Zéréga et les deux enfants partirent en leur compagnie.

***

La caravane cheminait depuis trois jours dans un bled désespérément aride. Aucune rencontre ne venait rompre la monotonie des heures, les rares puits eux-mêmes étaient déserts ; et, le soir, nul campement n'accueillait les voyageurs, ne leur offrait l'hospitalité d'une tente, le réconfort d'un repas. On vivait de thé, de dattes sèches, on couchait, à la belle étoile, sur les tapis de peaux d'agneau.

Inactive sous son bassour, Zéréga s'impatientait du peu de chemin parcouru à chaque étape. Elle était d'autant plus anxieuse de rejoindre son époux qu'ayant entendu parler, elle aussi, de la réapparition de son frère, elle tremblait à présent qu'il ne fût arrivé malheur à Le Gall.

La veille, elle avait demandé aux marchands d'accélérer l'allure, mais elle avait pu mesurer, à leurs réponses, et leur mauvais vouloir et leur mépris.

« Pourquoi, avait dit l'un, pourquoi se presserait-il celui qui emporte avec lui tous les biens de ce monde : un bon chameau, du thé, du sucre et une femme ?

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Tandis que l'autre ajoutait, goguenard, que, si les nuits semblaient trop longues à l'épouse délaissée, lui était prêt à remplacer l'époux absent.

Zéréga ne s'était pas indignée de cet affront, car, tant que l'on restait éloignée des postes, elle était à la merci de ces goujats. Et quand à l'étape du soir, ils avaient tenté d'obtenir ses faveurs elle avait déployé mille ruses coquettes pour les éloigner sans les aigrir, puisqu'aussi bien un jour, le lendemain peut-être, il lui faudrait céder aux désirs de ces mâles...

Oh ! Elle savait bien que tout cela serait sans conséquence, car personne ne s'aviserait de rapporter son infidélité forcée à son mari, mais elle craignait une incartade de Sid'Ahmed.

Ce gamin de six ans à peine lui donnait bien des tracas durant cette interminable randonnée.

Avec l'instinct subtil de ceux qui vivent au contact journalier des éléments et des êtres, l'enfant avait flairé, dès le début, l'hostilité de ses compagnons. Mais, au lieu de les fuir, il leur tenait tête. car il unissait déjà, dans sa minuscule personne, la bravoure de son père à l'orgueil maternel.

Aussi, dès qu'il quittait l'abri du bassour où elle essayait de le retenir auprès d'elle, Zéréga était dans l'angoisse de ce qui allait arriver.

Il avait profité, ce soir-là, du moment où sa mère donnait à boire à Mimouna pour se glisser à terre le long d'une jambe du chameau en s'agrippant à sa laine épaisse. Et, armé d'un bâton, il tapait sur le cou de la bête en criant, comme un vrai caravanier : «Ouetch! Ouetch ! Yourri ! »

Zéréga ne pouvait s'empêcher de rire de l'assurance du petit homme, qui serait son soutien et le chef de la tente, plus tard... si Le Gall ne revenait pas.

Le Gall ! Comme l'enfant lui rappelait Le Gall ! Même allure hardie, décidée, même regard loyal au fond des yeux clairs. Jusqu'à

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

ces cheveux blonds, si étranges autour de sa petite figure bronzée : les cheveux mêmes de Le Gall.

La jeune femme se retourna vivement en entendant un bruit de trot, derrière elle : les marchands, qui s'étaient laissés distancer, reprenaient la tête du convoi.

En la dépassant, ils la dévisagèrent avec insolence, puis crachèrent d'un air méprisant.

Sid-Ahmed vit leur geste et, sans hésiter, se lança à leur poursuite, le bâton haut, malgré les supplications de sa mère. Dans sa hâte, il trébuchait contre les vaguelettes du sable, tombait, se relevait et reprenait sa course, pleurant de rage de ne pouvoir rattraper les chameaux qui avaient repris leur allure nonchalante.

Bientôt, cependant, les hommes s'arrêtèrent pour le repos du soir et l'un d'eux, apercevant alors le garçonnet, dit, très haut, à son compagnon :

— Vois celui-ci qui vient vers nous ! Ne devine-t-on pas, à son poil, quel chien a collaboré à sa naissance ?

Fou de colère, Sid-Ahmed s'élança en criant :

— Chiens vous-mêmes ! Vous n'êtes que des tributaires, et mon père est un guerrier très fort qui vous tuera.

Les marchands se jetèrent sur lui et le rossèrent sauvagement, jusqu'à ce que Zéréga, ayant fait, en hâte, barraquer son chameau, soit accourue pour le leur arracher.

La pauvre mère rapporta son fils, à demi assommé, auprès de l'endroit où elle avait laissé le bébé et la bête agenouillée. Elle déplia son tapis de fourrure et y étendit les deux enfants. Puis, ayant versé, parcimonieusement, quelques gouttes d'eau sur un pan de son voile, elle bassina le visage tuméfié de Sid-Ahmed.

Le petit revenait à lui peu à peu. Il se retournait en tous sens sur sa couche. Plaintivement, il demandait à boire. Et sa mère, désespérée, contemplant son outre presque vide, se demandait de

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

quel prix les marchands lui feraient payer, tout à l'heure, l'eau qu'il faudrait leur mendier.

Perdue dans ses pensées, la jeune femme suivait depuis un moment d'un œil distrait, la silhouette d'un méhariste qui trottait rapidement vers eux.

Tout-à-coup, son cœur se glaça : à la clarté très vive de la lune, il lui semblait reconnaître cette taille élancée, cette allure désinvolte... N'étaient-ce pas celles de Mokhtar ?

Comme en réponse, l'homme poussa son chameau jusqu'à elle, sauta à terre et, les poings serrés, cria son nom :

— Mariam-ment-Abdallahi !

Entendant cette voix menaçante, Sid-Ahmed bondit entre sa mère et l'inconnu.

Un silence suivit, angoissant. Mokhtar, surpris, fixait attentivement la fière petite tête blonde où les yeux clairs ne cillaient pas. Puis, il prit le bambin aux épaules et l'éleva lentement jusqu'à lui. Sa sœur le regardait, haletante, tendant vers lui ses mains...

Comme les marchands, le guerrier détourna la tête et cracha avec mépris.

— Fils de chien !

Une lame brilla... Une frêle dépouille ensanglantée s'abattit aux pieds de Zéréga.

Au loin, le meutrier disparaissait entre les dunes...

Longtemps, l'Abandonnée contempla le visage immobile de son fils, dernier reflet de l'époux disparu.

Puis, de ses petites mains, elle se mit à creuser le sable...

***

Quelques jours plus tard, Zéréga arrivait au chef-lieu.

Les marchands, gens prudents, l'avait quittée à la dernière halte, ayant allégé son butin de tout ce qui pouvait leur convenir.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

De sorte que, lorsqu'elle fit barraquer son chameau devant les souks, elle ne vit autour d'elle que des inconnus peu empressés à secourir cette femme sans prestige, arrivant seule avec son pitoyable bagage.

Un tirailleur, qui l'avait aperçue une ou deux fois au Peloton, lui offrit ses services et, tout en la conduisant vers le quartier des Français, il lui apprit le départ de son mari.

Désemparée, la pauvre femme s'assit à la porte du Poste, serrant d'une main la petite Mimouna, de l'autre la bride de son chameau (tous ses biens terrestres, à cette heure) tandis que le soldat la faisait annoncer aux autorités militaires.

Bientôt, un appel la tira de son hébétude et, lâchant à regret sa monture, elle suivit le planton.

Plusieurs jeunes officiers se trouvaient dans le bureau du commandant de Cercle quand Zéréga, hagarde, pressant farouchement le bébé sur sa hanche, entra. Les yeux secs, avec de grands gestes dramatiques dans une envolée d'étoffes sombres, elle conta l'assassinat de Sid-Ahmed, et les jeunes gens, laissant là leur travail, écoutaient, bouleversés.

Quand elle se tut, ramenant ses voiles sur son épaule, d'un seul élan, ils supplièrent leur chef de les laisser venger le fils de leur camarade. Et Zéréga comprit que, désormais, c'étaient ceux-là *les siens*. Elle en éprouva un réconfort dans sa détresse.

Les officiers mirent à sa disposition une case inoccupée et un petit serviteur noir, en lui laissant entendre qu'elle n'aurait à s'inquiéter de rien jusqu'à ce qu'on ait reçu des instructions de son mari.

Et, le soir même, elle apprenait qu'un des lieutenants du Poste, à la tête d'un détachement de méharistes, partait à la recherche de l'assassin, signalé à peu de distance vers le Nord.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

*
**

Une lettre de Le Gall arriva avec le courrier de Dakar : avant de s'embarquer pour France, le lieutenant envoyait un mandat à sa femme, prélude aux versements réguliers qu'il s'engageait à lui faire tant que durerait son absence (une longue absence, hélas ! de bien des mois!).

On fit revenir du Peloton la vieille Mabrouka, gardienne fidèle de la tente et du petit troupeau de sa maîtresse, et les deux femmes purent s'installer dans la palmeraie en attendant le retour de Le Gall.

C'était l'époque de la guetna, la récolte des dattes. De nombreux nomades étaient campés sous les palmiers. Ils considéraient avec mépris la rénégate qui avait appartenu à un infidèle et, presque chaque nuit, elle avait à se défendre contre les entreprises galantes de ses voisins.

Un soir, ce furent des voix françaises qu'elle entendit près de se tente et elle vit entrer les jeunes officiers du Poste, suivis d'un boy apportant un pain de sucre et du thé.

— Belle dame, dit cérémonieusement l'un d'eux en s'inclinant très bas devant Zéréga, permettez à vos dévoués serviteurs de vous présenter la terreur des rezzou, le marsouin des marsouins, l'orgueil de la Compagnie, j'ai nommé le lieutenant Dubreuil, votre vengeur !

Avec de grands éclats de rires et de voix, ils poussèrent vers elle un gaillard maigre et hâlé qui la salua à son tour.

Mabrouka s'empressa de ranimer le feu sous la bouilloire, et l'on s'assit en cercle autour du plateau à thé.

Alors Dubreuil conta son aventure :

— Après avoir égorgé le pauvre gosse, Mokhtar est allé rejoindre une bande de neuf ou dix salopards qu'il avait amenés du Nord et, ensemble, ils sont tombés sur un campement de marabouts re-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

pérés au passage. Cris, jérémiades, *La illah ill Allah!* menaces de la colère céleste, toute la lyre, quoi ! Mais vous pensez bien que ça n'a pas arrêté mes lascars. Ils ont tout raflé : chameaux, moutons, chèvres, captifs. Ils ne leur ont laissé que leurs chapelets !... C'est à ce moment là qu'on a été prévenus, au Poste, et qu'on nous a envoyés à leur poursuite... On a marché toute la nuit, toute la journée suivante et, au soir on a retrouvé leurs traces. Ils avaient une journée d'avance !... On s'est mis à les suivre, au pas, mais sans s'arrêter ni jour, ni nuit, que juste le temps d'avaler un verre de thé et une poignée de dattes quand on était par trop crevés. Et, tout de même, un beau matin, on les a eus !... Il ne se doutaient pas que nous étions sur leurs traces et ils s'en faisaient si peu qu'ils avaient passé la nuit dans un campement (des cousins à eux) sans même prendre la peine de poster des sentinelles ! Ils avaient dû s'offir une sacrée bombe car ça roupillait ferme, là-dedans ! (Bon sang ! Nous aurions bien fait comme eux !)... Nous nous sommes avancés en douce jusqu'à toucher les tentes, et nous leur sommes tombés dessus en gueulant. Quelle pagaille ! Ça courait partout, comme des rats, sans trop savoir ce qui arrivait, car le jour n'était pas encore tout-à-fait levé. Les femmes piaillaient, les gosses chialaient, les moutons vous sautaient dans les jambes ! Enfin, nous sommes arrivés à attraper quatre pillards, mais les autres, leurs parents les ont fait filer. Quand nous nous sommes mis à rassembler les prises, aidés par les captifs que nous avions délivrés, voilà les gens du campement qui ont rappliqué en nous racontant tout un tas de bobards : qu'ils étaient amis des Français, que les bêtes étaient à eux, est-ce que je sais !... Mais nous, n'est-ce pas, nous reconnaissons les marques des chameaux et nous avons tout embarqué !... Ce qui m'embête, c'est qu'un de mes hommes, un ancien goumier de Le Gall, voyant qu'on avait laissé échapper le Mokhtar, a zigouillé le fils d'un vieux birbe, leur Cheikh, je crois, (un gamin de sept ou huit ans, un beau petit) en représailles. Moi,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

comme juste, je l'ai foutu dedans, mais ça n'a pas ressuscité le môme. Et çà n'a fait ni chaud ni froid au goumier qui s'est taillé un de ces succès auprès des copains !...

Zéréga n'écoutait plus. Un merveilleux apaisement descendait en elle : Le Gall pouvait être en repos, à présent ; il n'aurait pas à se soucier de sa vengeance, l'impôt du sang était payé !

*
**

Parfois, leur travail terminé, les officiers venaient rendre visite à Zéréga, prendre des nouvelles de la fillette, leur apporter quelques friandises : thé, sucre, confitures, lait condensé. Ces jeunes hommes se sentaient des devoirs envers cette petite indigène gracieuse, intelligente, qui avait adouci un moment la rude existence d'un de leurs camarades et qui, de ce fait, rejetée par les siens, se trouvait à présent isolée dans la vie.

Dubreuil était parmi les plus assidus. Presque chaque soir, on le voyait entrer, l'air soucieux, se rencogner dans l'ombre et rester là des heures, sans mot dire, toute son éloquence réfugiée dans ses yeux. Ses camarades le blaguaient :

— Tu te ravages, mon pauv-vieux ! Non, je t'en prie, regarde ta tête ! C'est pas raisonnable, voyons ! Epouse-là ou fais toi sauter le caisson, mais ne nous inflige pas le spectacle d'une gueule pareille !

— Mais je me tue à vous le dire : si Le Gall revient ?

— Eh bien, quoi ! Tu en seras quitte pour la lui rendre ! C'est plus facile de divorcer ici qu'en France, tu sais !

De son côté, la vieille Mabrouka, Mabrouka l'Avisée, la Sagace, pressait sa maîtresse de reprendre un mari. La « Femme-seule » au Sahara, est à tous, et sans grand profit pour son patrimoine.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Si bien qu'un jour, Madame-'ieut'nant Le Ga', à la grande joie de tout son entourage, se trouva muée en Madame-'ieut'nant Debreu'.

Ici, ce n'était pas la douce vie de famille que Zéréga avait connue au Peloton.

Les officiers avaient coutume de prendre leurs repas en commun, et leurs compagnes, Tanagras sombres, devaient attendre la nuit pour se glisser dans leurs cases qu'elles quittaient à la sonnerie du réveil.

D'ailleurs, Dubreuil, tout mari passionné qu'il fût, se montrait un maître jaloux, taciturne - assez ennuyeux, en un mot - et Zéréga n'éprouvait pour lui qu'une sorte de respect craintif.

Elle lui était dévouée, cependant, et elle lui en donna bientôt une preuve indiscutable.

Le lieutenant était parti inspecter un petit détachement chargé de l'aménagement d'une piste à une soixantaine de kilomètres au nord-est du ksar, à proximité d'un puits.

Après son départ, Zéréga s'était aperçu qu'il avait pris, par mégarde, un revolver hors d'usage au lieu de celui dont il se servait habituellement. Elle avait emporté l'arme sous sa tente pour la soustraire à l'irrésistible convoitise qu'éveillent les bibelots de ce genre chez les indigènes en général et les boys en particulier.

Or, voici que, le lendemain, elle entendit dire, par un captif revenant de la brousse qu'un razzi descendait du Rio.

En cette saison, le seul puits utilisable, à cent kilomètres à la ronde, était celui qui avoisinait la piste en construction. Les pillards seraient forcés d'abreuver là. S'ils rencontraient les soldats, un accrochage s'ensuivrait... et son mari serait trahi par son arme.

N'osant révéler aux officiers ni cette histoire de razzi qu'ils traiteraient sans doute de bobard, ni celle du revolver oublié (peut-on connaître les mystères des règlements militaires ?), la jeune femme décida d'agir seule.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Elle cacha l'arme sous ses voiles, appela le captif, lui mit une selle sous un bras, une guerba pleine d'eau sous l'autre, et l'entraîna jusqu'aux pâturages. Là, ils eurent la chance de trouver assez facilement un bon chameau. Ils le sellèrent et Zéréga devant, l'homme en croupe, filèrent vers le détachement.

Soixante kilomètres au trot, sans arrêt, en plein mois d'août, c'est une assez belle performance pour un chameau... et aussi pour une femme ! Dubreuil fut un peu effaré de voir la sienne lui arriver d'une façon aussi imprévue. Il écouta ses explications, lui prit des mains le revolver et la renvoya incontinent à ses affaires, car il ne se souciait pas, si le razzi les attaquait, d'être encombré d'une aussi chère présence.

Il avait tort : Zéréga n'en était pas à sa première bataille et aurait su parfaitement le seconder. Ayant un garde du corps attentif à lui signaler l'ennemi perfide qui frappe dans le dos, il ne se fut sans doute pas laissé surprendre, comme cela lui advint dès le matin suivant.

Et il aurait ainsi conservé, longtemps peut-être, à son épouse, le protecteur qu'elle s'était choisi.

⁂

L'Abandonnée se trouva donc seule une fois de plus.

Elle épousa un autre officier qui, bientôt, repartit pour France, emmenant l'enfant qu'elle lui avait donné.

Puis, elle se maria avec un autre.

Puis, avec un autre encore.

On n'avait plus de nouvelles de Le Gall. Un jour, on apprit qu'il était mort sur le bateau qui le ramenait en Afrique.

Zéréga en eut un profond chagrin, résigné et calme (Bien tou, celui qui se révolte contre la volonté du Très-Haut !)

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Elle possédait maintenant un petit bien : par ses divers unions, son troupeau s'était augmenté ; elle avait une tente, des captifs, des chameaux. Elle renonça donc à de nouveaux mariages, puisqu'aussi bien Allah ne lui accordait plus d'enfants.

Sa tente est, à présent le rendez-vous des jeunes officiers du Poste qui trouvent auprès d'elle l'illusion d'un foyer ami.

Dans l'odorante vapeur du thé que Mabrouka fait bouillir sur son petit feu de brindilles, les plus zélés s'enquièrent des secrets de la Brousse où ils espèrent aller un jour. Les poètes lui demandent des chansons, des récits, des légendes. Et les tendres jouent avec la petite Mimouna, déjà coquette, maniérée, qui s'habitue insensiblement à l'existence qui sera la sienne... bientôt, sans doute.

Par les bavardages de la palmeraie et du ksar, Zéréga est instruite de bien des choses. Et, parfois, si des rezzou ont pu être dépistés à temps, si des chefs réputés irréductibles ont fait tout à coup leur soumission, qui peut dire jusqu'à quel point la petite indigène y est étrangère ?

Entourée de la déférence affectueuse des officiers, admise même quelquefois, dans le salon du commandant de Cercle, elle vieillit affable, indulgente, et son joli visage enfantin de jadis, marqué par les chagrins, prend une nouvelle et sévère beauté.

Certains soirs, pourtant, tandis que ses mains légères arrachent à la harpe des sons incertains, son regard fuit par l'ouverture de la tente, et son chant se brise en un brusque soupir qui ressemble à un sanglot.

MARION SENONES.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

CHRONIQUES

Les Lettres

Chronique - Eclair

LES LIVRES

Ces étrennes ont ramené nos pensées vers la mémoire de Jean de Brunhoff. Ses émules semblent aujourd'hui lui porter leur hommage : les devantures sont parées de leurs images comme l'est de fleurs le cercueil qu'on expose. Les *Albums du Père Castor*, qui éditent un étonnant « Panorama du fleuve », les *Albums du gai savoir*, ceux de Marcel Aymé, de Rose Celli et de Claude Aveline à la N.R.F., continuent de ravir. Boivin réédite un chef-d'œuvre, les *Contes d'un buveur de bière*, de Charles Deulin.

Raymond Ritter. — *Cette grande Corisande* (*Albin Michel*). — Un des meilleurs et des plus jolis livres d'histoire de ces années. Avoir été la maîtresse d'Henri IV, c'est bien, l'amie de Montaigne, c'est mieux ; l'une et l'autre, c'est grand.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Lettres de Vincent Van Gogh à son frère Théo. (Grasset). — Voici un livre essentiel. D'une concentration poignante. « Toujours chercher sans jamais trouver la perfection ». — « Mon travail à moi, j'y risque ma vie », lit-on dans une lettre trouvée sur son corps, comme s'il l'avait écrite après son suicide.

Reynaldo Hahn. — *L'oreille au guet* (N.R.F.). — Réunies en volume, ces chroniques au jour le jour composent comme un bréviaire musical. Une grande culture et beaucoup d'amour.

Blanche Trapier. — *Les voyageurs arabes au Moyen Age* (N.R.F.). — Surtout consacré au tangérois Ibn Batoutah, poussé jusqu'au fond de la Chine par son désir de « regarder des choses inconnues ». On l'accompagne avec plaisir. « Qui es-tu ? demande-t-on au grand voyageur arrivant aux Indes. — Je suis un homme égaré. »

Lévy-Mirepoix et Félix de Vogué. — *La Politesse.* (Ed. de France). — Il faut d'abord être intelligent, pour être poli. Quel ennui pour ceux qui ne profiteront pas de ces leçons.

Tom Kromer. — *Les vagabonds de la faim,* trad. par R. de Roussy de Sales (Calmann-Lévy). — *Waiting for nithing, Attendre pour rien,* est le titre anglais de cette saisissante autobiographie d'un chômeur. Elle est dédiée « A Jolene qui ferma le robinet du gaz », et débute ainsi : « Il fait nuit. Tandis que je marche au long de la rue noire, mon pied heurte un bâton, un solide bâton. D'un seul coup avec ça on étendrait son homme... »

Lucienne Fabvre. — *Dans la casbah.* (Grasset). — De cette casbah d'Alger, écrasée, avilie, une légende renaît. Ville dans la ville, et la plus spirituelle des deux.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

André Reuze. — *Le véritable Robinson Crusoé ou la vie étonnante d'Alexandre Selkirk* (Grasset). — Non pas, c'est Robinson qui fut le vrai Selkirk.

Alain. — *Avec Balzac* (N.R.F.). — Pêche en plein océan.

Pierre d'Espezel. — *Le Palais Royal* (Calmann Lévy). — Les monuments sont les plus beaux individus de l'histoire. Ce sont les visages de l'amour, de l'ambition, de la vanité des hommes. Ces pierres que nous aimons ont la patine de leurs égarements. Elles vivent ici, et parlent, sous une plume érudite et très élégante.

Georges Barbarin. — *Le livre de la mort douce* (Ed. Adyar). — « Ce sont les hommes qui ont enlaidi la mort ». Sans littérature, M. Barbarin la parfume. Elle redevient la douce amie. Un anonyme écrit : « Il me souvient très bien d'avoir éprouvé une sensation de bien-être comparable à un sommeil léger ; j'avais l'impression d'être bercé doucement, et toute souffrance morale avait disparu. »

Jacques Demarquette. — *De la Bête à l'Ange* (Ed. du Trait-d'Union). — Nous possédons encore des Sages. Des années de méditations et de recherches vouées à la culture de l'être intime. Le vrai drame de l'existence humaine.

Léo Frobenius et Douglas C. Fox. — *Prehistoric rock pictures in Europe and Africa* (Museum of modern art, New-York). — Incomparables modèles pour dessins animés.

Judith Cladel. — *Aristide Maillol* (Grasset). — Exclu de l'Ecole des Beaux-Arts. « Mes amis ce sont mes conquêtes », dit-il, et : « Je cherche l'architecture et les volumes ». Or, chacune de ses œuvres est une fleur.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le rôle intellectuel du cinéma, édité par l'Institut international de Coopération intellectuelle, donne plus que ne promet le titre. C'est un tableau complet, judicieux, précis, de ce que l'art de l'écran a produit de valable.

F.-G. Carnochan et H.-C. Adamson. — *L'empire des serpents* (Stock). — Déception. Où nous attendions le Serpent, on nous présente l'homme.

Marcel Hérubel. — *L'homme et la côte* (N.R.F.). — Sous la sécheresse d'une pureté précise les ports défilent, d'un bout du monde à l'autre, d'un bout de l'histoire à l'autre. Fleurs des côtes. Amoureuse lutte avec la nature. L'homme s'arc-boute sur sa terre, prend son élan pour aller outre.

LES REVUES

Jean Giono appelle à l'aide. « Seul je ne peux rien », dit ce grand écrivain. Les *Cahiers du Contadour* paraîtront désormais quatre fois l'an sur 300 pages. Giono leur réserve ses inédits et le « journal » de ses romans. En outre « des œuvres étrangères non traduites encore et que tout le monde s'accorde à reconnaître comme de grands chefs-d'œuvre de l'humanité. Parmi ceux-là un livre énorme et étonnant, classique en Amérique, cher au cœur des enfants magiques qui dorment au fond de tous les hommes : *Moby-Dick*, d'Hermann Melville, le plus grand livre du monde sur la mer ». L'abonnement aux Cahiers est de 75 frs par an. Ils sont édités par Giono, à Manosque.

Hermes consacre un numéro magnifique à Maître Eckehart.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

L'atmosphère d'intimité affectueuse qui enveloppe *Le Divan* est des plus agréables. Toulet et Stendhal, qui en sont les dieux lares, y reçoivent toujours les offrandes d'un culte intelligent et qui ne se lasse point. Il n'est pas de fascicule où leur nom n'apparaisse. On dirait d'une conversation de lettrés délicats, d'érudits un peu sensuels, toujours dans la mesure. Les Chroniques (où Henri Martineau rend hommage à l'effort de Guibert) sont excellentes. Quelquefois un texte rare. Dans le numéro de septembre, on admire une lettre de Grimod de La Reynière dont l'érotisme n'a pas effrayé ce *Divan*.

Mass und Wert, (Mesure et qualité), revue bi-mensuelle pour la liberté de la culture allemande, paraît depuis octobre à Zurich. Elle est placée sous le patronage du maître des lettres allemandes, Thomas Mann, qui lui a donné son nouveau roman, « Lotte in Weimar », et de M. Konrad Falke.

La *Revue des deux mondes* tient vraiment ses lecteurs à l'écart de l'originalité. Elle accueille, le 1er décembre, une « suite marocaine » de M.-L. Bercher, et un conte de Pearl Buck, qui écrivit pourtant « La Mère ». Hélas, hélas !

Dans « Poètes de leur vie » de Stefan Zweig (*Revue hebdomadaire*, 27 novembre), chapelet de vérités premières : « La pudeur est l'adversaire de toute véritable autobiographie ». — « Celui qui a la faiblesse de céder à ces adulations arrive à faire son panégyrique ». — « La sincérité artistique nécessite un courage particulier... parce que la vérité ne peut être contrôlée par personne d'autre que par le Moi ». Voilà pour une seule page.

N° 58 d'*Arts et métiers graphiques* : « Le trait contemporain au Petit Palais », « Dessins et décors de Christian Bérard ».

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le Père Jalabert termine dans *Etudes* (20 novembre) son beau portrait d'Ibn Séoud. « Jusqu'à présent Ibn Séoud a échappé au danger qui menace les conquérants : il n'a jamais cherché à forcer sa destinée. Aussi, est-il dans toute sa gloire et son prestige est-il immense. »

Commune imprime les fragments de l'œuvre littéraire de Vaillant-Couturier qui ont survécu à la politique. C'était un tendre.

Voilà Paul Valéry, collaborateur de la *Revue de métaphysique et de morale,* qui publie le texte du discours prononcé par le poète à la gloire de Descartes, mais qui ne reproduit pas l'admirable lettre de Bergson.

A propos de Descartes, les *Nouvelles littéraires* ont demandé à quelques écrivains connus, s'ils lisaient le Discours de la méthode. Ils répondent presque tous, franchement, que non. M. Jean Paulhan ajoute : « Je pense que Descartes est ailleurs. »

Drogues et peintures, album d'art contemporain est un de ces périodiques ingénieux, plaisants, souvent fort artistiques, que les pharmaciens ont pris la mode d'éditer à des fins publicitaires. Son n° 32 est consacré à Chapelain-Midy. *La Chronique filmée du mois* en est un autre, qui publia des numéros fameux. André Rouveyre y collabore et on y trouve une revue critique des timbres-poste Paul Poiret y fait entendre sa trop juste protestation, à propos de l'Exposition : « Ils n'ont pas voulu de moi ».

Dans les *Cahiers du Sud* de novembre, Montherlant parle de Mariette Lydis.

Gide n'a jamais rien écrit de plus émouvant ni de plus beau que les Pages de Journal qui paraissent dans la *Nouvelle Revue Française,* de décembre.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

L'Afrique française de novembre publie la préface du général Huré à la traduction française du « Lyautey of Morocco », de Mme Sonia E. Howe.

Le Point (Colmar), cette luxueuse revue artistique et littéraire est bimestrielle. De fort belles photographies (Dullin, Copeau, Jouvet, etc...) illustrent un excellent numéro consacré au théâtre.

La *Revue musicale* de novembre est consacrée à Albert Roussel.

Du *Figaro* : « Noël Coward, de passage à New-York, envoie un télégramme. En bon humoriste, il trouve plaisant de le signer La Guardia. C'était au lendemain de la réélection du maire de New-York. L'employé lui dit : « Vous ne pouvez pas signer ainsi. Vous n'êtes pas M. La Guardia. — Soit. Mettez : Noël Coward. — Vous ne pouvez pas davantage signer de ce nom. — Je suis Noël Coward. — Oh ! dans ce cas, vous pouvez signer La Guardia. »

Dans la lecture qu'il a faite à la séance publique de l'Institut, M. Strowski contait une charmante histoire : Un curé de campagne, dans un hameau, était juste à la hauteur de ses fonctions. Ses paroissiens se plaignaient de la modestie de ses vues, et leurs propos lui étaient rapportés. Un dimanche, il commence ainsi son sermon : « Mes chers Frères, je bénis le Seigneur de ne m'avoir pas accordé plus de dons de l'esprit. Ainsi, je puis me consacrer à vous. S'Il m'en avait fait digne, je serais à la ville. »

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Sélections et commentaires

SELECTIONS

R. Boleslawski et H. Voodward. — *Les Lanciers* (N.R.F.).

Ignace Legrand. — *Virginia* (N.R.F.).

Jean Giono. — *Batailles sur la montagne* (N.R.F.).

Raymond Ritter. — *Cette grande Corisande* (Albin Michel).

Hermann Melville. — *Benito Cereno* (Plon).

Les plus beaux manuscrits à peinture du Moyen-Age de la Bibliothèque Nationale (Arts et Métiers graphiques, N° 60).

COMMENTAIRES

Henry de Montherlant. — *Flèche du Sud* (Maurice d'Hartoy). — Ce livre est une cascade éblouissante. Quand il nous jette une page à la tête, M. de Montherlant est incomparable. Le lecteur retrouve ici ce que l'on nomme son impertinence. Mais en vérité personne n'a plus de considération pour son public que ce grand écrivain : s'il le bouscule, le secoue, veut le prendre par les épaules, c'est qu'il garde l'espoir d'en tirer tout de même quelque chose. Il traite le monde qu'il décrit de la même façon, jetant sur ce qu'il croise l'avide regard d'un enfant qui convoite tous les jouets. Le péché qu'il ne fera jamais, c'est l'immonde péché de tiédeur. Comme ses

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

boutades sont des mots d'amour, son égoïsme prétendu est fait de générosité. Avec quelle naïveté, c'est-à-dire quelle foi dans la grandeur, piétine-t-il la médiocrité ! Il porte en lui-même le plus fier sentiment de la dignité humaine :

« Nous vadrouillons des journées entières dans ce Paris de novembre 1935, et nous n'y rencontrons guère que complaisance, facilité, — osons même le mot : gentillesse. Puis nous ouvrons tel journal, et tel autre, et nous y trouvons les plus atroces appels à la haine, l'art le plus atroce de verser de l'huile sur le feu... Pendant ce temps, l'Europe est pleine de misérables qui se pavanent : « La jeunesse est avec nous ! » J'ai honte pour eux. Qu'on trompe les hommes encore, on peut se donner des excuses : « Pourquoi sont-ils si bêtes ? » Mais des enfants, des jeunes gens ! Quelle gloire ! Ils leur serinent leurs haines incompréhensibles. Ils les choient comme on gave les canards : en vue de les faire tuer. L'Evangile dit : « Malheur à celui qui scandalisera un de ces petits ! » On peut ajouter : « Malheur à celui qui montera la tête à un de ces petits ! » Combien lui doit-on de gratitude pour avoir dit cela !

Et voici qui m'enchante : « Une personne qui m'est chère, quand, petite fille, le cardinal apparut qui allait lui donner la confirmation, s'écria : « Oh ! maman, le beau polichinelle ! »

En huit pages, il y a dans ce petit livre une étonnante description de Fès.

CHRISTIAN FUNCK-BRENTANO.

YOUNGHILL KANG. — *Au pays du matin calme* (Plon). — Le pays du calme matin, c'est la Corée au temps de la poésie. L'univers du petit Han Chung-Pa, d'un milieu très modeste, très pauvre, est peuplé de poètes. Son oncle, le célèbre pack-sa, son autre oncle, le Fou-Poète, entourés d'honneurs, sont les modèles merveilleux qu'il rêve d'imiter un jour. Tout jeune, il triomphe lui-même dans les concours de poésie, enfant prédestiné que tout le monde désigne à la carrière qui mène à la gloire, cette dignité de pack-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

sa, de lettré coréen suivant la plus haute tradition. La dévotion du passé, le culte de la famille, le rituel impérieux de l'honneur, ont donné son cadre éternel à la vie, qui se déroule, se déroulera toujours, embellie de gestes courtois, amoureuse de fleurs et d'eaux vives. Consciente de maintenir intact le legs de la plus vieille civilisation de la terre, la Corée vit, immuable et parfaite, close aux nouveautés du dehors comme à l'impureté. Elle ne possède pas même une police armée. « N'attrapez jamais un voleur, dit Sai ma grand'mère, c'est impoli parce que cela le met dans une position embarrassante. Ne courez pas sur lui avec un bâton, mais éclaircissez votre gorge ou faites un grand bruit afin qu'il sache que vous connaissez sa présence. Il aura, lui aussi, le sens des convenances et il s'en ira. »

Mais, c'est le Japon qui est arrivé.

M. Younghill Kang décrit longuement son enfance parfumée au pays d'Utopie. Possédé d'ambition, à l'âge où les sacrifices ne pèsent pas, tout jeune, il décide de s'adapter à cette science occidentale grâce à quoi les sauvages assassinent son pays comme on écraserait une fleur. Pour franchir, à pieds, les cinq cents kilomètres qui le séparent de Séoul, où se distribue l'instruction, il paie ses hôtes, dans les villages et les bourgs, de poèmes

Et M. Younghill Kang, né en 1903 dans la montagne coréenne, à des siècles de nous, professait en 1929 à l'Université de New-York. Son livre, infiniment délicat, montre l'origine et le départ de cette carrière extraordinaire. Il nous ouvre un cœur, un cœur aimant et intrépide. A l'opposé du romantisme, aux pires moments du deuil des siens et de sa patrie, il n'est jamais tragique. Ses pages sont calmes et claires. Ayant pris du recul, il parle de sa vieille Corée avec une tendre ironie. Sa lecture fait la même impression qu'une de ces journées encore fraîches où le soleil rit avec la pluie.

Claudine Decourcelle vient de recevoir, pour sa traduction de ce livre, le prix Halperine-Kaminsky.

CHRISTIAN FUNCK-BRENTANO.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Erskine Caldwell. — *La route au tabac*, traduit par M. E. Coindreau (Gallimard). — M. Maurice Edgar Coindreau, qui professe dans une des premières Universités américaines, celle de Princeton, n'oublie pas d'y servir les lettres. Il a fait passer l'eau à quelques-uns des plus beaux talents de l'Amérique vivante, ces talents drus, d'êtres qui n'ont pas froid aux yeux, dont la pensée ne s'inquiète guère du message des temps révolus, et qui, à défaut de la souplesse, du « limé », que nous exigeons en France de nos littérateurs, s'élèvent au « style » sous la poussée d'inspirations violentes. Mérimée, Baudelaire, Mallarmé, Schwob, Gourmont, Proust, André Gide, et ces jours-ci Jacques de Lacretelle ont, par leur exemple, prouvé que le traducteur doit être un écrivain. M. Coindreau en est un. Son œuvre est déjà importance : elle a, notamment, imposé à notre audience Hemingway, William Faulkner, dos Passos.

En moins d'un an, il nous assène deux coups de poing, avec ses traductions du *Petit arpent du bon Dieu* et de *La Route au tabac*. Fils de pasteur, M. Erskine Caldwell a vécu, avant d'écrire, une de ces vies errantes dont a parlé M. Coindreau ici-même :

« Il fut, écrit M. Maurois dans sa préface au *Petit arpent du bon Dieu*, journaliste, ouvrier dans une usine où l'on fabriquait de l'huile de graines, ramasseur de coton dans le Tennessee, assistant cuisinier et garçon de nuit dans un buffet de gare, machiniste dans un théâtre « burlesque » de Philadelphie, critique littéraire dans le Texas et joueur de football professionnel dans une équipe de Pensylvanie. » Comme étudiant, il n'avait pu s'intéresser « à ce que ses maîtres nommaient science et littérature ». Toutes excellentes conditions pour qu'il apporte sur ceux qu'il peint un témoignage probant.

Ce témoignage est accablant. Ses héros sont des malheureux, les pauvres blancs du sud, malheureux de misère, et, bien plus encore, parce qu'abandonnés moralement. Dans ce pays de colonisation, ces civilisés coulent à la sauvagerie ; le destin de ces hommes les ramène à une condition d'épaves ; et ce ne sont ni le sol, ni le climat, ni les vrais sauvages qui les mangent, ils se détruisent eux-mêmes. Puériles ambitions, instincts qui crûment se manifestent et s'assouvissent, contemplation candide du monstrueux, projets incohérents qui jaillissent absurdement de ces cervelles et lancent

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

ces victimes, au galop, n'importe où, ces psychologies rudimentaires composent une humanité incroyable et répugnante — mais les romans d'Erskine Caldwell n'ont rien de bas. Nous ne pouvons nous détacher de ces êtres avant la catastrophe, car la vie se charge de les embellir du tragique de la faim, de l'amour (et ses suites), de la mort.

« Est-ce qu'elle est morte ? demanda Ada en regardant Jeeter. Elle ne fait pas de bruit et elle ne grouille plus. M'est avis qu'elle ne peut point être en vie avec la figure écrasée comme ça.

« Jeeter ne lui répondit pas. Il était trop occupé à ruminer sa haine pour Bessie, pour pouvoir penser à autre chose. Il jeta un coup d'œil sur la grand'mère et, traversant la cour, il disparut derrière la maison. Ada monta sous la véranda et y resta quelques minutes, les yeux fixés sur la mère Lester. Puis elle rentra et ferma la porte.

« La mère Lester essaya de se tourner... Dans un suprême effort elle fit son possible pour soulever la tête et les épaules de dessus ce sable qui était si dur, et elle réussit à se tourner. Puis elle resta immobile.

« Quand il eut fini de boire au puits un coup d'eau fraîche, Jeeter s'éloigna dans les ajoncs en grattant la terre du bout du pied pour en apprécier le degré de sécheresse. Il avait l'impression que le sol était juste assez humide pour permettre de labourer...

« Tandis qu'il marchait dans les ajoncs qui lui arrivait à la taille, Lov courait sur la route au tabac, sans chapeau et hors d'haleine. Lov apostropha Jeeter dès qu'il arriva dans la cour, et Jeeter sortit en hâte des ajoncs pour aller à sa rencontre et s'informer de ce qui se passait.

« ...Lov... vit la grand'mère étendue dans la cour, et il ralentit pour la regarder, mais il ne s'attarda pas. »

Ces lignes caractérisent la manière d'Erskine Caldwell et l'excellente traduction de M. Coindreau. On voit que ces brutes sont innocentes. Elles sont un peu saintes aussi, parce que vouées à d'infinis labeurs. Et quelque chose dit que ces gâcheurs de tout, de leurs biens, de leurs jouets, de leurs amours et de leurs corps, lègueront pourtant à je ne sais qui, intacte, une âme. Ils ne sont pas souillés, n'ayant pas de conscience.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le petit arpent du bon Dieu, a été poursuivi, sottement dit M. Maurois, pour obscénité. Mais quarante-cinq écrivains, parmi lesquels de considérables, protestèrent aux Etats-Unis et convainquirent l'attorney de l'Etat de New-York.

CHRISTIAN FUNCK-BRENTANO.

BERTRAND DE LA SALLE. — *Les forces cachées* (Plon). — Un livre étrange et attachant. Comme ces deux héros gâchent leur vie, leurs dons et leur amour, comme son Jérôme faillit à sa tâche d'homme ou d'artiste, M. Bertrand de La Salle trahit ici, un peu, sa destinée, en appliquant à l'analyse un talent très rare, mais, me semble-t-il, un talent descriptif. Toutes les fois que ses personnages paraissent sous sa plume, qu'il les montre acharnés et impuissants à voir quelque chose en eux-mêmes, plus incapables encore de s'expliquer ou de se comprendre, évasifs, et sans force, c'est avec une subtilité, une sûreté de touche et une grâce infiniment délicates. Mais que l'auteur prenne lui-même la parole, et commente ou explique, il apparaît que, d'une sensibilité souvent exquise, il n'est pas philosophe.

Ses personnages se crispent sur la fidélité au rêve qu'ils ont fait d'eux-mêmes autrefois. Absolument isolés, dans ces années d'après la guerre, ils n'ont pas la force de se tenir droit sur pieds, ni ces clairs appétits qui donnent à l'homme sa direction. L'œuvre d'amour à quoi le sort les voue, et qui était bien leur juste destinée, ils la manquent, par cette « impuissance de nous-mêmes », « tendant les mains l'un vers l'autre sans parvenir à se toucher ». Le plus tragique dans ce livre, peut-être, est le sentiment qui le domine, de l'éphémère de la souffrance.

Les visions de M. Bertrand de La Salle et les couleurs dont il les peint sont d'une qualité charmante. Les descriptions des plus sales moments de l'amour, sous sa plume, ne sont jamais basses, et même presque pas pénibles. C'est dans ses pages les plus douces que son roman est le plus triste.

CHRISTIAN FUNCK-BRENTANO.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Ignace Legrand : *Virginia* (N.R.F.). — Dans un univers touffu, riche, sans bords, l'Amour, moteur éternel, anime l'action. Car *Virginia* est un roman d'amour. Pour en saisir le sens profond, de la multiplicité des épisodes où grouille une foule de personnages, c'est d'abord la ligne de force de ce roman qu'il faut dégager. Tâche difficile. Car cette ligne surgit, disparaît, serpente, se perd à travers un labyrinthe mouvant de peintures, de scènes, de réflexions. Le monologue intérieur succède à l'analyse, la description se mêle au récit, l'exposé moral ou politique éclaire le tableau de mœurs. A côté des héros cheminent hommes, femmes, événements. Mais c'est l'Amour qui reste la substance, qui constitue le sol moral sur quoi repose ce grand édifice humain qui roule agressivement comme une colossale tour de guerre.

Donc, un roman d'amour dont la conception fait penser à la fameuse scène d'Hamlet où l'on voit un théâtre sur le théâtre.

Un musicien, Henri Bréchamp, compose un film musical (titre : « Virginia »). Il imagine l'affabulation suivante. Son héros est également musicien et compose un film musical. Une jeune admiratrice de province (qui signe Virginia) lui écrit qu'elle l'aime. Sous l'influence de l'amour, il compose d'admirables musiques, jusqu'au jour où il a l'impression que son inspiration faiblit et que l'héroïne réelle n'est plus à la hauteur de l'héroïne fictive. Il la quitte pour sauvegarder son talent. Douleur de Virginia. Noblement elle accepte, se sacrifiant aux exigences du génie. Le compositeur rentré à Paris achève son film. Il imagine que son héros, comme lui, abandonne la jeune fille, qui se suicide. On tourne le film. On le joue en province, dans la petite ville où vit l'abandonnée. Tout le monde la reconnaît, Scandale. Elle se tue. La réalité rejoint la fiction dans l'imagination du musicien-poète. Mais, conséquence plus extraordinaire encore, c'est dans la vie même d'Henri Bréchamp que la réalité rejoint aussi la fiction. Car Henri Bréchamp va lui-même vivre son film. Mais la vie va se charger d'en modifier la conclusion.

Ici, intervient un « Vieux Monsieur » qui a une fille, Elsa. Ce « Vieux Monsieur » ayant entendu des disques d'Henri les joue à sa fille. Ces auditions le persuadent que le musicien est le seul homme capable de rendre Elsa

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

heureuse. (Notons qu'auparavant Henri et Elsa ont été malheureux en amour). Le vieux monsieur force la porte du musicien et lui fait remarquer que la conclusion de son film lui paraît mauvaise. Selon lui, le héros atteindrait à la plénitude de son talent s'il restait avec la jeune fille. (Naturellement, le vieux monsieur a son idée).

Rencontre ménagée d'Henri et d'Elsa. Amour-passion. Tout se passe comme s'ils vivaient réellement le film « Virginia ». Mais la vie est plus optimiste que la fiction. Henri n'imite pas son héros : il s'attache de plus en plus à la femme qui l'aime, et il écrit d'admirables musiques. Le vieux monsieur avait raison. Triomphe de l'Amour. La réalité dépasse la fable.

Cette thèse optimiste, qui est l'âme de l'action, demeure engagée dans une masse débordante de vie où affluent les détails vécus. L'analyse ne peut donner qu'une idée linéaire de ce monde. C'est le fil conventionnel tracé au tire-ligne sur le papier, pour figurer le fleuve. Mais elle n'est pas inutile à qui veut comprendre le sens et la portée du livre. Ignace Legrand cherche et trouve des situations singulières. Il ne se livre pas à ce jeu par plaisir d'étonner, mais, semble-t-il, pour placer les âmes dans un éclairage nouveau et très vif. Ainsi il y pénètre mieux. Pour ce que l'on pourrait nommer son investigateur des âmes, son *psychoscope*, il choisit des positions favorables aux incidences inattendues. Aspirant à la découverte, il n'est rien qui ne l'intéresse. Il projette le faisceau de sa lanterne autour de ses héros, de façon qu'on les voie baigner dans le fluide humain de leur époque. Cette quête, il la fait en haletant. Elle le passionne. Le livre tangue, roule, oscille, sur tous les terrains, mais avance. Non pas vite, mais d'un mouvement sûr, puissant. Peut-être n'est-il point fait pour plaire. Il est plutôt construit pour renverser les murailles, dompter les hommes. De là son humeur emportée. Tout atteint aussitôt l'auteur qui réagit avec vigueur. Car l'auteur est présent, partout. On le devine à l'impulsion, au souffle. On le devine aussi à la qualité de la substance, qui est celle même du créateur. Il creuse la mine en lui-même. Très beau livre, mâle, dominateur.

Henri Bosco.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Robert Brasillach. — *Comme le temps passe* (Plon). — M. Robert Brasillach nous raconte que la raison peut pénétrer dans les demeures du sommeil ; on rêve ce qu'on veut rêver. Mais n'est-il pas aussi vrai de penser que le Songe pénètre dans la raison et la transfigure ? Allégée par l'intrusion de ce souffle, sans perdre de son acuité, ni de ses qualités logiques, ni de sa mesure, elle s'élève un peu plus haut que le réel et l'expose dès lors, dans une lumière plus douce, non plus comme une collection de faits, mais comme le déroulement d'une féerie intelligente. C'est ce qu'on appelle un enchantement. M. Brasillach use de l'enchantement. Ceci n'est pas un éloge ; c'est une constatation. En effet regardez ses personnages. Vous pouvez les voir, les entendre : ils vivent. Mais on a l'impression qu'on ne peut les atteindre. Ils se dérobent au toucher. Et ceci n'est pas une critique, bien au contraire. Nous venons de rencontrer un poète qui serait (comme tous les vrais poètes) intelligent.

Son livre n'est-il pas fondé sur une donnée philosophique, issue d'une antique Sagesse, et d'après quoi nous ne serions que des reflets ? « A travers mes amis, dit-il, j'ai cru parfois contempler beaucoup plus qu'eux-mêmes ». — N'en dégage-t-on pas une morale ? « L'important est de ne faire qu'un avec sa course », pour échapper au Temps, à ce Temps, qui est comme le dieu de la fiction que le poète nous présente.

Ainsi placée sous sa puissance, cette fiction prendra tout naturellement la forme d'un récit historique où se dérouleront cinquante années du monde, un demi-siècle, espace immense pour les cœurs... Un pareil récit est une « Somme » où se résumeront en six épisodes symboliques : l'Enfance, l'Aventure, la Volupté, l'Amour, la Guerre, le Souvenir. Il y a de grands films américains qui ressemblent à cette histoire. On la prend, on la quitte, on la reprend, et toujours avec intérêt ; car d'elle émane une tiédeur humaine, une sensualité amicale, dont les plus vives manifestations s'épurent par le fait qu'on ne les aperçoit que dans le creux du cristal magique. Rien de plus vrai, de plus réel ; mais la main n'y arrive pas. Si nous sentons toujours l'auteur près de nous, avec nous, ses imaginations gardent leurs distances (d'ailleurs sans morgue, ni pudeur ridicule), simplement parce qu'elles sont plus vraies que la réalité, et qu'en elles il faut contempler les formes même de nos destinées.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Dans ces six épisodes on peut choisir. Mais tous ont, plus ou moins, cette coloration commune de rêve dont on dit : « Je ne rêve pas » et de vie dont on pense qu'elle a l'élasticité du rêve. A notre sens la plus parfaite de ces réussites est celle qui s'intitule : « La création du monde ». Il est merveilleux que M. Brasillach, qui est jeune, ait pu peindre si bien le Paradis terrestre de l'enfance. Pour la plupart de nous c'est un monde qui sombre au sortir de l'adolescence, quelquefois pour toujours, quelquefois, mais plus rarement, pour remonter du fond de la mémoire, le temps d'un souvenir ou deux, aux dures étapes de l'âge mûr. Nul n'a mieux parlé du Jardin, domaine réel de l'enfance, ni de l'attente de l'été, quand on a huit ans, ni des îles, ni du monde-refuge où les enfants font semblant de cacher leurs trésors. Il est donc naturel qu'il ait écrit sur les rêves quelques-unes des plus belles pages que je connaisse. Les deux enfants dont il nous dit l'histoire utilisent, pour leur plaisir, la domination qu'ils ont prises sur ces provinces imaginaires. Libérées de tout cauchemar, elles ne sont plus les lieux d'élection de l'angoisse nocturne, mais la poésie du sommeil. Là est un goût qui se dénonce. Goût heureux. Presque tout le livre est en contact avec cette poésie invisible.

HENRI BOSCO.

MADELEINE LEY. — *Olivia.* (Gallimard). — Rien ne nous autorise à dire que ce livre soit une confession. Mais le « moi » y est si vivant qu'il lui donne figure de confidence. Le personnage fictif, l'Olivia interposée, on l'oublie, tant la voix qu'on lui prête a de charme. Certes, tout roman s'alimente aux sources profondes de la vie de celui qui le crée. Mais quand il s'agit d'une femme, ce fait est plus sensible. La femme donne toujours l'impression de se raconter, même si elle n'en a pas la pensée. Elle parle tout naturellement avec le ton qui convient à la confidence. Il semble qu'elle ne puisse en trouver d'autre. C'est pourquoi volontiers elle adopte pour ses récits la forme du Journal intime. Elle convient à son génie propre qui est, quoiqu'elle fasse, de parler dans la bouche de l'Amour. Olivia se peint. amoureuse tendre, amante déchirée, dans le cadre idéal d'un Journal intime.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Car elle n'écrit qu'un récit d'amour, sans grands événements, sans syllogismes passionnels. Le sujet est mince. Le livre est beau.

Il l'est par les qualités d'âme qui s'y expriment et par l'expression elle-même, par l'harmonie qui compose sans cesse un accord aux vibrations émouvantes, entre les sentiments qui troublent l'héroïne et les spectacles naturels. Il l'est par le timbre qui reste pur ; par le choix pesé du détail ; par l'atmosphère de noblesse où s'épanche pourtant une sensualité vive et soudain attendrie. Il l'est par le mouvement de la phrase, franc, mesuré, quelquefois fragile. Il l'est malgré quelques préciosités, au demeurant discrètes : un trait un peu trop délié, une couleur un peu trop jolie.

Un livre à ne pas lire d'un trait. Du reste, on ne pourrait. Un livre qui exige des pauses. On le reprend souvent, on le quitte. On le lit comme il fut écrit par Olivia, comme un Journal dont on compose une page ou deux seulement chaque jour. Et on y trouve, à tous moments, de délicieux poèmes.

HENRI BOSCO.

ANDRÉ BILLY. — *L'Approbaniste.* (Flammarion). — Un roman. A peine ose-t-on le dire, tant ce récit paraît la simple relation exacte d'une histoire vécue. Tout y a la figure du vrai. Bien mieux, tout y est vrai, certainement. Point n'est besoin d'avoir été soi-même Approbaniste pour le savoir. Le ton du livre suscite la confiance. Il est nu, direct, mesuré ; il respire la probité, l'exactitude. Ce sont des qualités estimables, mais qui ne suffiraient pas à faire un bon roman.

Et *l'Approbaniste* est un bon roman : claire construction, d'une économie intelligente, sobriété des scènes où rien n'est peint qui ne soit significatif, et, plus que tout, portraits véridiques, sans traits inutiles, assez généraux, mais toujours chargés de matière vivante.

Le livre serait sec s'il ne baignait dans une atmosphère à part, et peu connue des non-initiés. Et cette atmosphère a du charme. Elle donne au récit sa poésie.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Car il s'agit essentiellement de poésie puisqu'il s'agit de savoir si les Jésuites soupçonnent l'existence de la poésie ? Quel effet elle produit sur eux quand ils ont fait cette constatation ? Comment ils essayent, dès lors, de la connaître, pour la définir ? A quelle définition ils aboutissent ? Et quels événements résultent du contact inattendu entre ces respectables religieux et les Muses elles-mêmes ? Un futur Jésuite poète, au milieu de pieux Jésuites, quel problème, quel drame peut-être !

Y a-t-il quelque ironie dans le seul fait de le poser ? L'auteur semble bien quelquefois se moquer un peu des Jésuites ; mais discrètement, et il est assez probe pour reconnaître que, s'ils ignorent la poésie, c'est parce qu'ils trouvent (et au-delà) toutes les satisfactions qu'elle donne au commun des mortels dans l'exercice passionné de la prière. La plus haute forme de la poésie n'est-elle pas la mystique ?

HENRI BOSCO.

HENRI POURRAT. — *Le secret des compagnons.* (N.R.F.). — Les livres d'Henri Pourrat ont quelque chose de lent et d'appuyé. Ils avancent sans hâte, à pas d'homme, des pas qui se posent bien sur la terre, une terre fraîche, humide, où le pied marque. Ils ont une allure réfléchie. Jamais ils ne vous prennent de biais ; ils sont francs. Plantés devant vous, ils vous expliquent lentement des choses simples. Ou du moins qu'on croît telles. Vous voyez se gonfler les nuages, sourdre les fontaines, passer le vent ; vous respirez l'odeur de l'herbe, de l'écorce, de la bête et de l'homme. Plaisirs calmes, profonds. Il y a mieux encore, peut-être. Il y a le timbre, le ton, le mouvement. Le timbre est pur, mi-argent, mi-bronze. Le ton grave, amical. Le mouvement mesuré, lent. Quelquefois il hésite, comme devant un obstacle, mais il repart, et va toujours plus loin quon ne pensait. C'est un mouvement de labour, qui ne peut se développer qu'en soulevant, tel un soc, de la terre qu'il défonce, les racines de vie. Cette parole emporte tout son suc avec elle et ne le lâche plus. Henri Pourrat n'est pas un chimérique S'il parle d'un champ, il cite le chou et le colza. S'il raconte comment on fabrique le papier,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

il vous montre les chiffons sales, il explique le mécanisme du moulin. Et l'explication est claire. N'empêche qu'il est très préoccupé du Secret. Non pas d'un Secret vague, du Mystère à tout prix. Mais de ce qui reste encore d'inexpliqué dans le monde où, dit-il, « on constate que la nature déborde l'intelligence, qu'un certain sens de la sève dépasse la raison ». Il va du naturel au surnaturel. Il n'y va pas d'un bond. Il y monte comme on gravit une montagne, en économisant son souffle, en choisissant les sentiers les plus sûrs, en calculant ses pas, ses haltes, en étudiant les obstacles, en recherchant les sources. Grâce à cette sagesse il prend vite de la hauteur. Dès qu'il parle du moindre mur de pierre sèche, du plus humble caniveau, il assemble ses mots devant une idée-mère dont les émanations électriques dégagent de l'assemblage verbal, une noble, une grave poésie. L'objet bien formé, bien coloré, bien plein tout à coup devient, sous nos yeux, un Signe magique. A travers l'image taillée en pleine matière, ou le mot pris en pleine prose, monte la sève inexplicable.

Ce ne sont là que les simples aspects poétiques d'un livre qui, par ailleurs, ouvre des espérances. Non pas des espérances folles. Mais des horizons d'amitié, et un bout de Ciel ; le bout de Ciel que peut découvrir un paysan des Hautes-Terres, qui a le sens de la Sève et qui sait qu'elle pousse. Peu de théories, quelques phrases, çà et là, bien posées sur des faits, et qui donnent un sens. Le livre s'élève secrètement sans qu'on s'en aperçoive. Un sous-sol religieux monte et passe à travers le roc, l'argile, l'humus. Le poète, qui célèbre quelques humbles et quelques grandes vertus de la Terre, en attend des émanations religieuses. Dès qu'elles l'atteignent, son style apporte l'âme même.

HENRI BOSCO.

HERMANN MELVILLE. — *Benito Cereno.* (Plon). — M. Pierre Leyris, le traducteur, nous donne la clef de ce parfait roman d'aventure. Il y décèle une vie seconde et l'interprète comme un mythe. Selon lui, dans le cadre

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

de ce récit, l'auteur aurait exprimé « le déchirement d'une conscience théologique en proie à l'angoisse du péché, non seulement individuel, mais collectif ».

En fait, l'auteur, à court d'argent, et voulant, pour s'en procurer, composer une œuvre capable de toucher un vaste public, s'est contenté de bâtir sa nouvelle sur le récit authentique d'une capitaine de navire qui relate des événements auxquels il a réellement participé. A ces événements, Melville a apporté de telles modifications (prétend M. Leyris) qu'on y peut déceler des intentions profondes. Il ne nous offre pas une nouvelle, mais une sorte de poème symbolique. Comme tel, il faut l'interpréter.

Il se peut. Ce mystère n'est point pour nous déplaire. Et il est certain qu'une étrange vibration parcourt ce drame, dès les premières pages. Dans le souvenir, ce livre apparaît, quand on y repense, inévitablement, sous la forme d'un vaisseau-fantôme. Le personnage principal c'est lui, le navire funèbre, délabré, inquiétant. Rien n'est réel sur sa vieille coque. On y marche dans un monde mort. Les hommes, sauf un, mais qui croit rêver, sont-ils vivants, ou sortent-ils du Pays des Ombres ?

Tous se contraignent, dissimulent, et il pèse sur toutes ces têtes, noires et blanches, une lourde nappe d'incertitudes, de soupçons. Dans le récit circule comme un esprit sournois. On ne rencontre que des fantômes qui échangent entre eux des signes secrets. C'est un cauchemar. Certes, l'histoire racontée, en soi est assez effroyable. Mais cet effroi émane moins des événements qui préparent l'explosion de la catastrophe que des menaces qui se cachent, qu'on flaire, mais qu'on ne peut préciser et dont la violence ne cesse de croître.

Le champ magnétique d'inquiétude, de crainte, d'angoisse que contient ce récit passe l'ordinaire. Le Démon rôde sous le Navire. C'est le chef-d'œuvre de la peur. Là, peut-être, est son étrange mérite.

MAURICE LELONG.

A. B.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

JOSEPH CONRAD. — *Un paria des îles.* (Gallimard). — *Un paria des îles* est le deuxième roman de J. Conrad. Il l'a écrit après la *Folie Almayer* dont il est cependant comme le prologue. Les faits qui y sont rapportés précèdent les événements racontés dans la *Folie* et en sont l'origine. Le livre n'eut pas tout le succès qu'espérait l'auteur. La critique y releva un excès de « littérature » qui n'entachait pas la *Folie*... Conrad avait écrit son premier roman pour lui, sans penser au lecteur. Il y pense en rédigeant le second. De là, ce souci d'ornement littéraire quelquefois excessif. Mais ce ne sont que petites taches. Le livre reste fort beau. Les personnages y sont saisis au vif : c'est-à-dire au point vital, celui sur lequel tout leur édifice psychologique repose, le noyau qui, en se développant, les crée sans cesse : Lingard, le noble aventurier de la mer, l'inoubliable Almayer, le diplomate Babalatchi, Abdulla l'Arabe, Wilhelm, le protagoniste, sorte de double d'Almayer, et enfin une femme extraordinaire, l'une des plus étonnantes qu'ait imaginées l'écrivain, Aïssa.

Pour le fond, Conrad nous raconte l'histoire d'une désintégration humaine, celle de Wilhelm. La solitude morale, l'isolement, le dépaysement produisent cette décadence, ce relâchement, cette dissolution, cette mort.

Mais ce thème — devenu banal — est chargé d'une telle matière humaine, il prend vie au milieu de tels paysages, qu'on sent bien qu'il n'a pas créé la fiction romanesque, mais qu'il en émane plutôt, après coup.

Comme toujours la vibration dramatique est donnée par la position hésitante des personnages. Ils ne prennent pas des partis nettement tranchés. Ils oscillent, en proie à des inquiétudes contradictoires. Du moins les Blancs. Toute ouverture sur l'action suscite en eux un problème sentimental.

En eux la passion active est moins évidente qu'une sorte de passivité pathétique, d'impuissance à se débattre, à se détacher. Ils sont pris dans leurs propres faiblesses, ils réalisent bien les possibilités de leur déchéance. Car Conrad mène ses victimes jusqu'au bout. Ils les creuse : il n'en reste plus, quand il est descendu en elles, que sépulcres blanchis.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Mais cette cruauté le déchire lui-même. Il est leur frère ; en eux il se retrouve. Une amère, une ironique et mâle pitié, de temps à autre donne au récit cet accent inoubliable, qui marque la voix de Conrad, stoïque et sans espoir, inconsolable.

MAURICE LELONG.

H. B.

G.-K. CHESTERTON. — *Chaucer* (Gallimard). — Je ne sais si vous avez jamais fréquenté Chaucer ; même si vous ne l'avez point fait (il est si loin !) lisez le livre que lui a consacré G.-K. Chesterton. Il vous apprendra un peu qui fut Chaucer, ce qui ne saurait vous nuire. Car Chaucer fut en quelque sorte le premier en date des Anglais. « Il a créé une langue ; il a même failli créer une nation », affirme Chesterton. Cependant, pour étrange que cela paraisse, les Anglais n'en font aucun cas. « Je ne comprends pas pourquoi un peuple qui passe tout cela sous silence s'en va tirer gloire d'avoir peint la Tasmanie en rouge sur l'Atlas », s'écrie G.-K. Chesterton. Et cependant, selon lui, les Anglais sont très capables de vantardise. Ils descendent même si bas, dans ce défaut, qu'ils se vantent de ne jamais se vanter.

Tout le livre est farci de réflexions pareilles. Si on y voit tout de même apparaître l'imposante figure du vieux Chaucer, celle, bien plus vivante de Chesterton occupe l'avant-scène.

Une figure un peu agressive, solide, avec des yeux subtils, et un air de bonté. Tout y trahit l'amour du paradoxe, le goût de l'humour, l'intelligence, la sensibilité, et une foi robuste. Un grand Anglais, du type le plus Anglais qui soit, adorant l'Angleterre, même pleine d'Anglais qui ne pensent pas comme lui, et qu'il aime, mais qu'il fouette, raille, secoue. Car Chesterton est catholique et il ne veut pas qu'on l'ignore. Et son catholicisme combattif cherche la bataille.

JACQUES BRAUD.

H. B.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Frantz Funck-Brentano. — *La cour du Roi Soleil.* (Grasset). — Après avoir publié, dans la petite collection si soignée de la Librairie Flammarion, *Hier et aujourd'hui,* une fresque vivante, colorée, — un petit chef-d'œuvre — de la *Société au Moyen-Age,* qui est, chacun le sait, son grand amour, l'auteur du *Drame des Poisons* revient à la cour de Louis XIV. Ce livre est un complément de sa biographie de Madame Palatine. Les hommes parvenus aux honneurs — en l'espèce l'Institut et l'audience d'un grand public — trop souvent succombent sur ce poids, se laissent déformer par leur personnage, et se résignent confortablement à un conformisme stérile mais profitable. Rares ceux, comme notre historien, pour qui l'autorité est comme le bastion de leur indépendance. Fut-il indisposé par le livre sans nuances, le livre de combat de M. Louis Bertrand ? Je ne sais, mais, certainement l'auteur du *Roi* s'est fait historien par amour de sa patrie. Il en aime le passé comme il doit aimer ses ancêtres, qui sont morts.

Au faîte de son destin, à la tête de la civilisation, le pays le plus peuplé, le plus puissant d'Europe, la France, étincelante de génies, n'a pas joué, du milieu du XVIIe siècle au drame de 89, le rôle qu'eût rêvé pour elle M. Funck-Brentano. Après la clairvoyance d'Henri III, les génies d'Henri IV et de Richelieu, la sagesse de Louis XIII, l'intelligence infaillible de Mazarin, quelle fut, des lustres durant, la vertu du roi de France ? Il était, disait Saint-Simon, d'un esprit au-dessous du médiocre. Non pas, dit M. Frantz Funck-Brentano, mais à son niveau.

Louis XIV, on le sait, s'est efforcé d'émasculer la noblesse de France, puisque c'est d'elle qu'il s'agit. Et les historiens parlent des souvenirs de la Fronde. Le Maroc a quelque temps vécu sous l'égide d'un grand génie : les massacres de Fès sont de 1912 ; en 1914, Lyautey tirait de prison pour les diriger sur le front de Champagne les émeutiers eux-mêmes. Mellier eut un admirable geste de chef : il accorda une permission aux partants. Beaucoup demeuraient en des régions inaccessibles, en dissidence. Tous revinrent : la réhabilitation par la confiance. Louis XIV chercha-t-il à employer au bien du pays son élite, à l'époque, et la seule partie de la population qui ne dépendait que de lui, puisque commerçants, artisans, et bourgeois des « carrières libérales » possédaient leurs institutions libres ? Il la sacrifia à sa gloire. La gloire du roi, pendant

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

cinquante ans, on n'entendra plus que ce mot. Il l'a recueillie, certes, pour toujours. Mais n'est-ce pas lui, en partie, qui en a dégoûté le pays ?

Systématiquement éloignée par le roi des hautes charges publiques, écartée du commerce et de l'industrie, condamnée sous peine de disgrâce à l'oisiveté, à l'inutilité, la noblesse de France méritait-elle son traitement ? Dans le seul champ resté ouvert à son activité, la carrière des armes, elle fut splendide. Le lendemain de Malplaquet, note M. Funck-Brentano, il n'y avait pas une famille à la Cour qui ne portât le deuil. Que l'on pense à la cassure qui sépara le peuple, au moment de la Révolution, de ceux qui s'en croyaient encore le sommet (à l'exception des gentilshommes bretons, normands, qui ne figuraient pas à Versailles), à l'incompréhension de l'entourage de Louis XVIII, au fossé qui de nos jours seulement, et sur des ruines, commence à se combler, on comprendra le jugement que porte sur la brillante cour de Versailles l'historien de *l'Ancien Régime*. Brillante ? Certes, Versailles est un joyau de la France, et Marly, hélas, n'est plus. Mais lisez le plus saisissant chapitre du livre, sans doute : « Ennui, angoisses ». Les descriptions que fait M. Frantz Funck-Brentano, au chapitre suivant, de la passion du jeu qui dévorait ces désœuvrés à l'exemple du Roi, sont effrayantes.

Cette étude d'un sujet que l'on pensait à peu près connaître est constamment originale. Les pages sur « la cour en campagne », celles sur la cour gallicane, sur les vaudevilles et chansons, frapperont, sans doute, le plus. De nouveau éclate ici l'essentielle qualité de cet écrivain, la première sans doute d'un historien qui veut être un artiste, le don de vie.

GUI MÉMOIRE.

LOUIS-PHILIPPE MAY. — *L'Ancien Régime devant le mur d'argent.* (Alcan). — Depuis l'apparition de ce livre, le cercle des admirateurs du tout jeune historien croît lentement. A la lumière de l'histoire présente, chacun de nous ayant dû acquérir quelque notion des questions financières, M. Louis-Philippe May analyse et décrit les causes essentielles qui toujours furent données à la Révolution : les embarras d'argent de la monarchie.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les successeurs de Louis XIV ne réussirent pas à « résoudre *révolutionnairement* la crise financière léguée par le Grand Roi ». Sous le drapeau de la « déflation », adroit prétexe pour charger le pouvoir des misères du temps, l'égoïsme des possédants résiste à toute réforme, interdit toute refonte de l'assiette de l'impôt, surtout ne permet pas au roi d'appliquer son programme d'égalité, d'universalité fiscale. Et la peur dont tremblèrent tous les ventres dorés leur dicta une campagne diffamatoire sans retenue, campagne dont la mémoire d'un souverain clairvoyant et dévoué porte encore la marque et qui souilla dans l'esprit du public un trône qu'adoraient alors les Français. Car les auteurs à gros tirage, les Voltaire et les Beaumarchais, suivirent comme des moutons les hommes de grande Robe.

« L'histoire politique du siècle est faite de la lutte du roi, partisan de l'égalité fiscale, avec les grands propriétaires, qui, barricadés dans les Parlements, défendent leur immunité, désespérément ». Nous voyons Louis XV « composer » lui-même, « entre les quatre murs de son imprimerie » le texte du *Tableau économique*, « extraordinairement audacieux » de Quesnay. Mais « le Docteur et ses disciples commençaient à concentrer sur leurs têtes les fureurs de ceux qui, tout en réclamant des réformes politiques, n'étaient nullement enclins à supporter des sacrifices réels. On décelait en eux des « révolutionnaires » et le patronage que leur accordait le Roi ne les rendait que plus dangereux. » Celui-ci doit se séparer d'eux : « Ils m'ont forcé à renvoyer Machault, l'homme selon mon cœur ; je ne m'en consolerai jamais. » Du moins, jamais non plus ne les abandonne-t-il : « Le souverain manifesta, d'ailleurs, à son médecin (Quesnay), un peu plus tard, son estime profonde en l'élevant à la noblesse. — Quelles armes m'accordez-vous, Sire ? demanda Quesnay avec confusion, et Louis XV qui ne manquait pas d'à-propos cueillit dans un bouquet de fleurs qui ornait son bureau, une pensée. »

Quand Louis XV se décida, après avoir condamné la vénalité des charges, au coup de force : *frapper proportionnellement tous les revenus susceptibles d'être imposés*, immuniser les capitaux *à raison de leur utilité et non à raison des privilèges de leurs détenteurs*, par mesure dictatoriale, ce fut à

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

la veille de sa mort. Son plan fut aussitôt détruit. Il est curieux de savoir qui soutenait les réformateurs contre les grands bourgeois et leurs clients : Mme de Pompadour, le Grand Dauphin. Sous Louis XVI, plus mollement, le gouvernement en vint au même programme. Turgot, Calonne succombèrent, comme avaient succombé les disciples de Vauban, de Boisguilbert et de Quesnay : Machault, Bertin et d'Aiguillon. A la veille de la catastrophe, la scission s'opère enfin « entre la Nation et les fanatiques des privilèges. » Mais la Nation ne s'en prit guère aux vrais coupables.

Ces quelques lignes ne sont qu'une grossière illustration du travail de M. May, exact, élégant, passionnant.

GUI MÉMOIRE.

R. FRANCÉ. — *Les sens des plantes*, traduit de l'allemand par Mme J. Baar (Ed. Adyar). — « La vie du végétal est identique à celle des animaux, à la nôtre ». Ce vieux petit livre, heureusement exhumé par une librairie spiritualiste, illustre cette affirmation. Il l'illustre avec extrêmement de grâce au moment où disparaît le savant hindou Sir Jagadish Chandra Bose, à qui ses travaux sur la sensibilité des plantes et des minéraux valurent le prix Nobel. Francé parle de ses sœurs les plantes comme a fait Fabre des insectes, mais aussi, mais surtout comme un François d'Assise. Incapable de juger le savant, nous nous laissons complaisamment ravir par le poète :

« La plupart des fleurs ferment leurs corolles la nuit ; beaucoup d'entre elles, les campanules, les pensées, laissent pendre leur petite tête fleurie comme si elle était fanée. C'est pourquoi la splendeur des fleurs s'éteint avec le jour et n'est ranimée que par le soleil du matin. Seulement, toutes les plantes n'ouvrent et ne ferment pas leur corolle en même temps ; il en résulte qu'on pourrait, suivant ces variations, établir une horloge des fleurs, dont la régularité indiquerait l'heure aux initiés. Les variations du temps sont également prophétisées par elles, car lorsqu'approche la pluie, la prairie se transforme et ferme soigneusement ses mille corolles. Et, si

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

l'on gravit la montagne jusqu'à l'endroit où, dans les éboulis, à la limite des neiges, les dernières fleurs nous sourient encore, on y trouvera des virtuoses de la sensibilité. La petite Gentiane des Alpes, qui nous épie de son charmant petit œil bleu, a poussé si loin cette sensibilité que, par un temps nuageux, habituel à ces hauteurs, elle ouvre son calice azuré à chaque rayon fugitif du soleil, pour le refermer à tout nuage qui passe. »

Gentiane des Alpes, héroïne de Francis Jammes. Quelle exquise paraphrase du vers de Tagore : « Que la lumière danse au centre de ma vie » ! Tout est de ce ton. En cent pages, nos yeux sont ouverts sur le monde aussi bien que par un livre de psychologie. Désormais la nature ne nous offre plus seulement un spectacle magnifique, mais, dans ses champs et sous ses bois, d'innombrables amis. Des amis parfaits ; sans mémoire, sans conscience. Sans souffrance donc, qu'ils soient piétinés ou coupés, toujours gais à notre plaisir.

SYLVAIN LOEILLET.

MARIUS-ARY LEBLOND. — *La vie de Vercingetorix* (Denoël). — Les frères Leblond, historiens, voyageurs et romanciers, ont abandonné momentanément leurs études coloniales pour nous donner un important ouvrage sur Vercingétorix, auquel ils ont consacré plusieurs années d'enquête. La belle et noble figure qu'ils ont voulu restituer ainsi, à la suite et à l'aide des travaux de nos meilleurs historiens, est une révélation du génie gaulois luttant pour son indépendance contre le césarisme. Aucune lourdeur dans le récit ; aucun étalage d'érudition ni de références ; mais l'on sent, sous chaque chapitre, toute une documentation sûre et cachée. L'arrière-plan géographique est évoqué dès le début pour situer dans son cadre la civilisation celtique. Et c'est la magnifique épopée, le poème de l'héroïsme, depuis la conjuration nationale des ancêtres, l'élection du jeune chef de guerre, la lutte rédemptrice, jusqu'à la victoire des Arvernes. Intentionnellement, le livre s'arrête à ce combat de Gergovie, qui fut pour César une cuisante défaite, et qui donna à la Gaule révoltée cons-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

cience de sa force et de son droit. Le dessein des Leblond, en effet, n'est pas de retracer toutes les péripéties de l'histoire mais bien plutôt de montrer ce que peut faire la valeur d'un homme avec, derrière lui, la généreuse ardeur d'un peuple soulevé contre l'envahisseur. Ce sont les qualités de notre race qu'ils veulent mettre en relief, à un moment critique de sa destinée et nous y reconnaissons les traits éternels de la France. Grande leçon, d'où nous pouvons tirer des enseignements salutaires, pour peu que nous sachions lire entre les pages. Car il se fait que cet ouvrage, de la plus pure ligne historique, est aussi une œuvre d'actualité, en ce trouble de l'heure présente où nous devons veiller, face à tous les Césars, au salut de notre libre civilisation.

Roland Lebel.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Chronique marocaine

PAGE CHOISIE

Mémoire de Jean-Baptiste Estelle, consul de France à Salé
2 novembre 1659-2 avril 1696

...Le lendemain 5, à 8 heures du matin, nous fûmes avec ce Juif au chasteau du roy de Marroc, et trouvasmes à l'entrée d'iceluy l'alcaïd d'Aleïl qui m'avoit déjà envoyé chercher, son roy m'ayant demandé. Nous nous avansames, cet alcaïd, Maymoran et moi, avec 4 Chrestiens esclaves françois qui portoient le presant que j'avois pour ce prince. Nous le trouvâmes droit, apuyé sur une porte de sondit chasteau, qui regardoit un porc-espin. Dez m'apersevoir, il me cria sy j'estois Estelle. Maymoran lui répondit qu'ouy ; et m'estant aproché de luy, il me dit que je me faisois vieil. Je fit répondre à ce prince que je souhaiterois ne le pas devenir, mais que les années faisoient malgré nous son cours. Il me demanda ensuite sy les Chrestiens mangeoient de porc-espin. Je luy repondis qu'à mon particulier je n'en mangeois point, mais qu'il y avoit des Chretiens qui en mangeoient. Il me fit demander sy je mangeois de porseau et sy je beuvois de vin : à quoy je repondis qu'ouy. Il se mit à rire et s'alla asseoir à terre au pied de ladite porte et dit au Chrestien qui avoit mon presant de s'aprocher de luy, et prit ledit presant qu'il regarda bien et puis me dit que, depuis sy long temps qu'il ne m'avoit veü, c'estoit bien peu de chose, ce que je luy aportois. Je luy repondis qu'il estoit vray que cela estoit peu pour Sa Majesté, mais beaucoup pour moy...

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Après cela, ce prince se mit à parler avec de ses Mores, ce qui dura bien une bonne heure. Après quoy, me regardant, dit à ses alcaïds : « Voyez comme il est vestu cet infidelle : il le faut faire more. » J'estois pour lors d'une manière à faire honneur au caractère dont je suis revestu. Sur quoy les alcaïds répondirent que cela estoit bien. Ce prince dit à Maymoran de me dire de me faire more. Je luy fis repondre que j'estois chrestien, par la grâce de Dieu, et que je mourrois chrestien. Ce prince se mit pour lors à chanter les 4 paroles qu'il faut dire pour estre more, et dit encore à Maymoran de me les faire dire. Ce Juif commansa à avoir peur, car, s'il m'eusse dit ses paroles, luy-meme estoit more. Le Roy connoissant l'embarras où il estoit, il demanda s'il y avoit quelque More qui sceut parler franc ; je luy en indiqua un que j'avois mené de Salé avec moy. Ce prince lui dit de me dire d'estre more par force. Je luy fis repondre que je ne m'atendois point à cela de Sa Majesté et qu'il pouvoit l'assurer que j'estois chrestien et que je mourrois chrestien. Il me fit demander laquelle religion estoit la meilleure, la mienne ou la sienne. Je luy fis repondre que je n'estois point venu voir Sa Majesté pour disputer sur les religions, mais que j'estois asseuré que la mienne estoit la bonne. Maymoran, qui c'estoit mis derrière moy, me dit : « M. le Consul, prenez garde comme vous parlez ; vous vous perdez. » Je répondis à ce Juif que je sçavois ce que j'avois à dire, que s'il avoit peur, j'en avois point. Cependant, le truchement luy biaisa ce que je venois de dire et luy dit : « Le Chrestien dit que sa religion estoit bonne et la notre aussy ». Sur quoy, ce prince me fit répondre que ce qu'il me disoit estoit pour mon bien et que je le connoistrois à l'heure de la mort ; que puisque je ne voulois point me faire more, tant pis pour moy, que luy, pour m'obliger à cela, me prometoit de me faire grand alcaïd et me donner autant de femmes que je voudrois.

Sur quoi je dis au truchement de prier Sa Majesté de me depescher de l'affaire qui m'avoit fait venir devant luy, que pour le reste c'estoit temps perdu. Il dit pour lors au truchement de me dire sy je ne luy avoit point promis deux corps de cuirasse, il y avoit déjà 4 ans. Je luy fis repondre que cela estoit vray, mais que Sa Majesté, quant il m'envoya en France pour faire venir M. l'Embassadeur, il m'avoit aussy promis de faire la

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

paix avec les conditions donc nous estions convenus, et que, n'y ayant point eu de paix, il n'y a eu point de corps de cuirasse, et que Sa Majesté devoit estre contente de ce qu'elle avoit eu dudit sieur Embassadeur après l'avoir traité de la manière qu'il avoit fait. Il ordonna pour lors à ses alcaïds de me crier tous conjointement que Dieu me détruisit, ce qui fut fait dans le moment ; ainsy je fus regallé de ce salut...

(Extrait des *Sources inédites de l'Histoire du Maroc*).

Lyautey. — *Vers le Maroc. Lettres du Sud Oranais*, 1903-1906. (Armand Colin). — C'est la première fois que cette voix s'élève depuis que la tombe a pris le Maréchal. Longtemps encore, par la piété de ceux qui portent sa mémoire, il continuera de donner de nouvelles leçons de liberté.

A l'époque où furent écrites les lettres que nous lisons aujourd'hui, la figure de Lyautey atteignait le plus haut degré de grandeur et de séduction. Ce fut une atmosphère de légende. En quelques jours un frisson parcourut l'Algérie. On savait encore à peine de quoi, de qui il s'agissait. Quiconque avait du cœur tâchait de joindre le sud de l'Oranie, cette région d'Aïn-Sefra, où il y avait *quelqu'un*. Et bientôt, une division était devenue amoureuse. Telles sont, schématiquement, les images qu'éveille le mot d'Aïn Sefra.

De la dévotion qui entoura cet homme, de l'exaltation qui courut de cœur à cœur, sa correspondance porte-t-elle la trace ? Vraiment peu (1). On y cherchera vainement le portrait de Lyautey par lui-même. Dans les

(1) « Mon monde est bien en patte, je sens la confiance générale ». — « Quels officiers, quels hommes, quels dévouements ! ». — « C'est l'honneur, la joie, la force du commandement que ces témoignages des petits, des jeunes qui, sur un geste, sur un mot tombés à propos, *se donnent* pour la vie, sans compter ». — « Mes subordonnés et mes troupes me donnent un dévouement sans limites ». — « Tout cela dévoué, allègre, sobre comme un chameau, sans une plainte contre la nourriture quelconque, contre la terrible chaleur de fin d'étape, contre l'abri sommaire et mené par un équipe de jeunes officiers comme je n'en ai

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Lettres du Tonkin, il était encore le voyageur ébloui du voyage, découvrant plus que la France, (1) se découvrant lui-même. Désormais, il vit et agit ; le temps brûle sous ses doigts, ce temps pour toujours à lui. Il ne se raconte plus, il se montre. C'est de cette époque que date le choix de sa devise, le vers de Shelley désormais deux fois immortel : « The soul's joy lies in doing. » (2)

Par sa correspondance même, il agit. Elle lui sert parfois de détente, quand il se livre, un peu consciemment, à son goût romantique pour certaine poésie. Mais ce n'est pas un repos pour lui que de n'être plus sous pression. Surtout, et le plus souvent, elle lui sert à combattre en France. Il a ses desseins. Un but terrible et très simple, la grandeur. Il s'empare du jeu. La scène est vaste puisqu'il l'occupe. L'avenir, c'est le vent du large, le souffle de son destin. Il piaffe. Ses correspondants sont comme des pièces sur son échiquier. Par eux, son action se porte sur Paris. Il y parle, il y paraît tel qu'il entend y être vu. Et c'est là que son jeu devient véritablement supérieur. Sa sincérité ne peut être mise en doute, la pièce qu'il monte n'est pas une comédie à ficelles. Se montrer tel qu'il est, lâcher la bride, consciemment, à ses emportements, il sent bien, en seigneur, qu'ainsi il éblouit. Il n'a pas, il ne cherche pas à composer d'autre personnage que le sien. Cette aisance est divine. Tendu vers la gloire (3), assoiffé de plaire, sa grande coquetterie est de mépriser l'artifice. A l'heure

jamais vus. Je les embrasserais ! Ah les braves gens ! et comme on se sent impuissant à les récompenser. Tout ce que je puis faire pour eux, c'est de les «intéresser » et j'y réussis, les réunissant à l'étape, leur expliquant sur carte la politique du jour, le résultat obtenu, la raison de chaque mouvement ». C'est à peu près tout.

(1) « Plus j'avance, plus je sens que je me libère : chaque année j'ai la joie de dépouiller un préjugé conservé jusque là. Mais comme cette disparition isole dans notre pays à mentalité de factieux !... Et la poignée de libéraux sincères reste écrasée. » A Paul Desjardins, 12 décembre 1904.

(2) « La violence des attaques et l'imminence du péril m'ont fait grand bien ». — « Prendre patience », mais je ne fais que ça, et trop ». — « Le remède des remèdes : l'action ».

(3) « Ma troisième étoile m'indiffère, j'aime mieux en avoir deux avec un peu de gloire que trois ou davantage avec du ramollissement et de l'obscurité ».

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

même où Suarès inventait l'expression, il donnait de fulgurantes « Images de la grandeur ».

Du poste vagabond de son commandement, des fils le relient aux points qu'il doit surveiller : le gouvernement, le monde politique (1), les bureaux (2), le presse, Tanger, les milieux coloniaux, ses supérieurs, ses subordonnés. Ses rayons vont tous les frapper. Devant tous il projette l'image du chef et d'une force qui sait où elle veut aller. Lucides, puissantes et calmes sous un bouillonnement de lave sont ses explications, ses plaidoyers souvent. Cette impétuosité, perpétuellement avide, en face du concret se fait sagesse, prudence, comme un flot qui se calme. (3)

Les *Lettres du Sud Oranais* sont le plus beau « roman du chef » qui ait jamais été écrit. (4) Quelle ivresse c'est pour lui d'être le responsable ! (5) A

(1) Il est curieux de lui voir écrire, au sujet des thèses de Jaurès : « Si cette proposition pouvait être reprise sous une autre forme, et même avec un chiffre moindre, cela nous rendrait un fier service ».

(2) « L'organisation actuelle est organisée *contre* l'action, c'est la négation de tout, un chef d'œuvre d'absurdité ». — « C'est presque le conflit ; ils ne sont pas habitués à voir des gens qui montrent les dents et qui se fichent de la discipline quand les intérêts qui leur sont confiés sont en jeu. Ils n'ont jamais reçu de lettres comme celles que je leur envoie. Les bureaux sont affolés, je le sais et m'en amuse ». — « Le contrôle et l'inspection sont destructeurs de toute activité. L'homme d'action a toujours tort. Il est dans la posture d'un éternel accusé. L'armée aussi est à rajeunir avec intransigeance. Elle reste la citadelle de toutes les routines, de tous les enrayages. Ah ! que je regrette de n'avoir pas le moyen d'une action plus efficace d'ensemble, jamais je ne me suis senti plus sûr de moi et capable de briser les résistances qui empêchent la merveilleuse jeunesse militaire de s'épanouir ».

(3) « C'est le triomphe de la politique des coups de fusil, de toute la vieille école qui ricane depuis 10 mois de mes ménagements, de mes préparations politiques, de mes pénétrations pacifiques ». — « Je représente ici la négation du coup de force ». — « Je suis le hideux militaire et tous les gages que je donne depuis dix ans de mon *amilitarisme* ne comptent de rien ».

(4) « Si l'armée est malade, c'est bien moins des délations et des attaques directes que de la disparition des caractères résultant d'une discipline mal comprise. Refaire des hommes qui osent, pensent, se rebiffent contre tout inféodation de droite comme de gauche, quelles que soient leur opinion ou leurs idées philosophiques ou religieuses, voilà la tâche à laquelle les gens de votre âge doivent se consacrer avant tout ». 27 novembre 1904.

(5) « Je partirai avec joie le jour où on me demanderait de faire quelque chose auquel je ne crois pas ».

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

cette époque, Lyautey prit, on le sait, de graves initiatives. (1) Dans la tempête où ses gestes le placent, il éclaire ceux qui, sous ses ordres et à leur rang exercent eux aussi cette mission sacrée à ses yeux, le commandement, les informant le premier de ce qui se passe, de ce qu'il fait, de ce qu'il pense, de ce qu'il va faire. Une supériorité souveraine lui permet de dominer les hommes en prenant la seule voie qui, les soulevant plus haut qu'eux-mêmes, permet de tirer d'eux quelque chose de grand, la confiance. (2)

EMILE-A. BOUBEKER.

(1) « Je suis condamné à réussir ou à me casser les reins ». (A Galliéni). — « Sur tous les points, les timorés se trompent ».

(2) « Il n'y a pas d'œuvre réellement efficace sans cette confiance réciproque, c'est le vrai levain du commandement ».

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

MEMENTO

Trois ouvrages particulièrement importants : JOANNY RAY : *Les Marocains en France*, dans la Collection des Centres juridiques du Maroc (Sirey). — *L'Afrique française du Nord* (sic) *dans l'histoire* (éd. Archat). — *Initiation au Maroc* (Larose).

JULES BORÉLY : *Le tombeau de Lyautey* (Ed. de Cluny). — ROBERT GARRIC : *Au tombeau de Lyautey* (« Revue des Jeunes », 10 novembre). — F.-L. SCHMIED : *Dans le sud marocain* (« L'Illustration », Noël). — PIERSUIS : *Les feux du douar* (Imprimeries Réunies, Casablanca). — M.-L. BERCHER : *Suite marocaine* (« Revue des Deux Mondes », 1er décembre). — *Souvenirs d'un goumier, Grand Atlas* 1932-1933 (Poitiers). — BLANCHE TRAPIER : *Les voyageurs arabes au Moyen-Age* (Gallimard). — ILSE STEINHOFF : *Marokko, das letzte Geheimnis des Orients* (« Arbeit und Wehr », n° 45). — ARTHUR PELLEGRIN : *L'Islam dans le monde* (Payot). — MARGRET BOVERI : *Das Weltgeschehen am Mittelmeer* (Atlantis-Verlag). — L. JOLEAUD : *Réserves naturelles du Maroc* (Lechevalier). — ALPHONSE MÉNARD : *Traité de droit international privé marocain, t. IV* (Editions internationales, Tanger). — GERMAIN CHAUVEL : *Les notions d'Etat et de nationalité au Maroc* (Farairre, Casablanca). — P. DECROUX : *Les Algériens musulmans au Maroc* (« Recueil de Législation et de Jurisprudence marocaines », novembre). — PIERRE GARCIN : *La politique des continents dans les relations franco-marocaines* (Sirey). — « L'Afrique française », novembre : *Prolégomènes à toute politique indigène raisonnable*, par Un Africain, *Pétrole africain et défense nationale*, par B. Clarjean. — « Bulletin économique du Maroc » d'octobre : *Les Marocains en France*, par Joanny Ray. *La coordination du rail et de la route en Afrique du Nord*, par Normandin, *La Mine au Maroc, Les coopératives indigènes de blé, Ce qu'ils écrivent sur le Maroc*, par C. Funck-Brentano et Marcel Bousser. — NOSSEK : *Reboisement* (« Feuille d'avis de Vevey »). — PIERRE DESPUJOLS : *Les Mines au Maroc* (« Encyclopédie coloniale et maritime »). — TH. MONOD : *Gravures et inscriptions rupestres du Sahara occidental* (« Bulletin du Comité d'études de l'A.O.F. », 1er semestre).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les Arts

Cinéma

LES FILMS DE L'ANNEE

Depuis longtemps, depuis toujours, il est de bon ton de médire des stars. Ce qui ne leur fait pas grand tort : plus que jamais elles dominent l'écran, les films se soumettent plus que jamais à cette sorte de beauté dont elles sont les esclaves et dont l'idéal passe de leurs loges à notre vie. Est-ce bien ou mal ? Quelle puérilité de récriminer contre l'évolution d'un art comme l'art du cinéma ! Ces écrivains, quelquefois ces grands écrivains, qui pleurent aujourd'hui *le muet*, que dirent-ils pour le défendre d'Anatole France, d'André Suarès, de bien d'autres ? Ils ne voyaient donc pas sa beauté, en son temps ? Voient-ils, aujourd'hui, ce qui leur est offert ? Remercions, parmi ces artistes, ceux qui nous semblent les premiers : Bette Davis, Paul Muni, Stroheim, Garbo, Jouvet, Barbara Stanwick, Michèle Morgan, Deanna Durbin, tels sont ceux et celles qui triomphent à Paris cet automne. (1)

(1) On annonce le retour à l'écran, pour le compte d'une firme américaine, de la star d'*Extase* et d'*On n'a pas besoin d'argent*, Hedi Kiessler.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Un Carnet de bal a reçu la coupe Mussolini. Et la foule, fière de la France, s'écrasait sur le trottoir du boulevard jusque tard dans la nuit. Pourquoi ce prix ? Par attitude d'impartialité ? Parce que les mœurs françaises y sont tristement éclairées, comme prétend un étranger ? Croyons plutôt cet homme d'esprit qui signale les belles vues des lacs italiens où s'enchasse l'ouvrage de Julien Duvivier. (1) Sitôt mort son mari, pseudo-mari, une dame court après les images de ceux qu'elle eut peut-être tort de ne pas préférer, les danseurs de son premier bal. L'idée pouvait être jolie, et le thème des *Yeux de dix-huit ans*, de Jean Schlumberger convient au cinéma. Mais à cette femme nous ne prendrons nul intérêt, et même, la voyant, le spectateur pensera qu'il l'a échappé bel. Les danseurs de Mlle Marie Bell s'en sont épris, à leur grand dam. Comme il ne s'agit certes pas de peindre la sottise de l'amour, et que les auteurs fuient avant toute chose la légèreté, le thème est, tout du long, bien sot. Une suite de vies ratées défilent en une série de sketchs, taillés chacun à la mesure d'une vedette connue : incohérents, bons ou mauvais, parfois joués superbement (Rosay, Jouvet, Blanchar), d'une technique irréprochable et souvent excellente, rehaussés par la qualité du dialogue et par celle des photographies. L'opposition de la légende et la vérité est très joliment, élégamment traduite. S'il est vrai que M. Duvivier parte pour Hollywood, il y sera, sous une ferme discipline et coupé de ses imaginations, un ouvrier excellent.

Gribouille est de plus sûre qualité. Sur un dialogue de M. Marcel Achard, M. Marc Allégret montre Raimu empêtré d'une jeune innocente et sur le point, par la faute de son bon cœur, de se gâcher la vie. Sans recourir à l'effet facile d'un personnage odieux, prenant en quelque sorte chacun des spectateurs pour le mettre sur la sellette. M. Allégret déploie l'appareil social, en l'espèce l'appareil judiciaire, dans son inhumanité. Lorsque, grâce à Raimu, Mlle Morgan est acquittée, et qu'il est clair que

(1) Un autre prix fut attribué à *La Grande Illusion*, de Renoir; ce qui n'empêche pas, dit-on, la censure italienne d'interdire la projection du film qui traite avec honneur les soldats allemands comme les soldats français de la Guerre.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

le brave juré va continuer de prendre soin d'elle, nous supposons, nous espérons la voir dans la suite du film en butte aux mêmes injustices de la justice bourgeoise. C'est bien le sujet qu'a traité M. Allégret, mais — est-ce pour la censure ? — sans noirceur. Il n'a pas plus développé son thème en comédie légère. Mais il a le mérite de restituer adroitement une atmosphère dépourvue de lyrisme, celle de braves gens. M. Allégret doit être loué pour l'usage excellent, modéré, qu'il sait faire, à l'inverse de M. Duvivier, de M. Raimu. Surtout, il a découvert une toute jeune fille, Mlle Michèle Morgan, qui montera haut, si ses directeurs et elle-même sont exigeants. Ses gestes sont forts, contenus, beaux. Son visage peut égaler la splendeur de celui de Joan Crawford. Durant son procès, très long, ses attitudes d'enfant désarmée devant l'accusation et la procédure des roués, incapable d'autre parole que « je n'ai pas tué », le cerveau démuni d'arguments, voyant fondre sur soi le châtiment, selon le destin du pauvre livré aux caprices d'une incompréhensible machine, sont d'une artiste et, bien avant l'âge, d'une comédienne éprouvée.

De ce sujet, je rapprocherai celui de *Stella Dallas*, qu'a dirigé à Hollywood l'auteur de l'inoubliable *Halleluiah*, M. King Vidor. Une petite ouvrière se fait épouser par son patron — elle ne peut se plier aux manières du « monde » — son mari la quitte en lui donnant de l'argent et sa fille — celle-ci grandit — devant le tort qu'elle fait à son « établissement », la mère se sacrifie, écarte son enfant. Rien de plus plat, de plus plausible. Avec cela, King Vidor a fait une œuvre humaine. Dès les premières vues, celles d'un intérieur pauvre, où une femme s'est usée et un homme avili, où la belle plante toute neuve se dresse vers le soleil, vers l'ingénieur fat et brillant, l'œuvre est posée : chaque objet, chaque pli des vêtements, chacune des rides sur ces corps, disent, avec cette force qui se passe de l'éloquence, irrévocablement, ce que disent les vies échues. A mesure que monte le mélodrame, il est plus froidement, plus calmement cruel. King Vidor ne commente pas ; il est bien trop fort pour tracer des caricatures. Il montre ; il nous force, avec lui, de mépriser. C'est la petite romantique aux sentiments directs, malgré sa vulgarité et la bassesse de ses plaisirs, qui se déclasse au contact du bourgeois conformiste et du vide de ce cœur. M. King Vidor doit beaucoup à ses interprètes, et premièrement

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

à Barbara Stanwick. Rarement joua-t-on si intelligemment. La comédienne juive, alourdissant son corps, vulgaire sous des regards admirables est émouvante. La jeune Ann Shirley tient la scène avec autant d'assurance que de grâce.

Car ces plantes rares que sont les stars américaines se mettent à incarner des êtres humains.

Je pense à Paul Muni et à Bette Davis. Paul Muni est, paraît-il, tenu à Hollywood pour le premier acteur de l'écran. (1) *Visages d'Orient*, juste avant de venir au Maroc (hélas doublé, comme toujours) a connu à Paris un durable succès. Cela honore le public, comme on dit naïvement.

On ne s'amuse pas beaucoup à *Visages d'Orient*, mais on voit une assez belle chose, une œuvre d'art assurément, quant à ses intentions du moins. Hommage en est rendu à Irving Thalberg, le puissant animateur de la Métro-Goldwin-Mayer, dont ce fut la dernière pensée. Tout le monde a lu, je pense, *La Terre Chinoise*, de Pearl Buck. Le film traite ce grand livre avec respect. Sur l'humble vie, sur les sentiments de ces pauvres, les auteurs se penchent affectueusement. Bien entendu, les sinologues critiquent : les Chinois ne sont pas ainsi ! Je les voudrais ainsi, les Chinois, près de nous. L'on a fort admiré les morceaux de bravoure : l'invasion des sauterelles, le pillage de Shangaï. Je suis plus sensible encore au défilé, dans le début du film, touchant vraiment, des petits détails de vies excessivement pauvres, et braves — *l'humble vie aux travaux ennuyeux et faciles...* — à l'approche de la famine, à cette menace qui se précise, à cette condition qui, peu à peu, très naturellement, devient telle que la seule question qui se pose n'est plus que celle de vivre. Le clavier de Paul Muni est d'une belle richesse. Son personnage, aux sentiments toujours nets et forts, lui convient particulièrement. Il est de ces acteurs qui créent des types. Nous le suivons tout le long de sa vie : il est tour à tour l'être soumis, amoureux, confiant, obstiné, souffrant, vaincu, orgueilleux, triomphant, enivré, repen-

(1) La censure vient, dit-on, d'interdire en France les projections du film où il tient le rôle d'Emile Zola.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

tant, et puis l'humour savoureux de la misère et puis le grotesque de la fortune, guirlande souple d'une série de gravures vigoureuses.

Bette Davis est la triomphatrice de l'année. La belle artiste attendait depuis longtemps la réputation qu'elle mérite. Miss Bette Davis aurait mauvaise grâce à se plaindre de ces retards, puisqu'elle eut l'orgueil de choisir la part la moins facile, en prenant sur elle le rôle abhorré du personnage déplaisant. La vertu est malheureuse, car Bette Davis sert le vice de dons extraordinaires. Celui de ses films dont il était le plus parlé, *Femmes marquées*, lui donne le corps et le visage d'une enfant à vendre, son visage sur qui passe chaque sentiment comme les mots d'un poème. Cette actrice exacte et intense recompose la vie. Dans une œuvre plus forte, *Ville frontière*, elle n'est plus le jouet du mal, mais son artisan. La façon dont elle tue son mari dispense en vérité toutes les femmes du monde d'assassiner les leurs : c'est fait. Dans *Le dernier Combat* elle passe seulement, mais les courts moments qu'elle lui donne sont les seuls dont on se souvienne. Même, c'est par eux que l'œuvre prend son sens. Car Bette Davis, comme les plus sûres artistes, n'accapare pas la scène, ni n'étouffe ses partenaires, elle les place dans une ambiance qui les chauffe.

Fort loin d'elle, mais à même hauteur, est Greta Garbo. On ne peut pas dire qu'elle soit une actrice : on n'imaginerait pas de lui confier une classe au Conservatoire. Elle est extrêmement émouvante. Par elle un message s'exprime, une beauté qui n'est que Garbo. L'unique tâche de son directeur est de chanter son poème. Si large que soit, sur tous les continents, sa gloire, il semble qu'à chacune de ses créations elle veuille nous vaincre. Elle y réussit, s'il faut croire les spectateurs, qui répètent innocemment à chacun de ses films : « Je ne l'aimais pas jusqu'alors, mais aujourd'hui elle m'a conquis. » A l'occasion de sentiments très vagues, elle met sur la terre des rêves. *Le roman de Marguerite Gautier* (c'est de *La Dame aux Camélias* qu'il s'agit) vaut par l'excellence des photographies, mais rien jamais ne fut moins romantique, ni moins Dumas fils heureusement, que M. Lionel Barrymore, et M. Bob Taylor et toute la gent de Hollywood. Ce film, ce sont des fragments de Garbo. A son propos, l'on suggérait, fort justement, l'idée de composer une sorte de film-exposition

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

avec une série d'images, sans autre support qu'elles-mêmes, de la divinité suédoise. Y figurerait assurément la mort de Marguerite Gautier, l'instant extraordinaire où la vie quitte ses traits.

Miss Deanna Durbin est encore une enfant et gagne des millions. A la voir on ne le dirait pas : elle sort toute fraîche, toute odorante, d'un roman de la comtesse de Ségur. Elle est « le rayon de soleil de la maison », « la petite fée », etc. Oh, oh ! dit le lecteur. Qu'il aille voir : elle est exquise. Si consciencieux que tâche d'être un critique, et méfiant de ses partis-pris, il se doute bien qu'une part de ses lecteurs ne suivra pas ses jugements. Il sait qu'au Maroc notamment, louer n'est pas prudent. Avec Deanna Durbin, il est tranquille. Tous, vous serez séduits. Espièglerie, grâce, entrain, et cette étourderie infaillible qui prend le bon, le plus sage chemin ; elle est un sourire qui monte aux lèvres après s'être formé au cœur. Elle enlève dans sa suite, à toutes jambes, les vedettes les plus expertes, Alice Brady, Menjou, Binnie Barnes, avec l'irrésistible aplomb de la jeunesse qui rit à la vie. M. Henry Koster — un juif venu d'Allemagne à Hollywood, dit-on — se sert d'elle, ou la sert, avec un goût charmant. Les *three smart girls* (le titre français, *Trois jeunes filles à la page*, est tout-à-fait absurde) partent à la reconquête de leur père. Il arrive au barbon ce qui vous arrivera à tous, il est conquis ; mais il résiste, à la différence du spectateur, et le plaisir de celui-ci est de compter le temps de cette résistance. C'est la souris qui attrape le chat. Le premier film de M. Koster touche, le second, *Deanna et ses boys*, émeut, et pour la même raison : parce qu'il ne force pas l'émotion. C'est, je ne dis pas seulement le meilleur, mais le seul film musical que je connaisse. Certes, après *Une nuit d'amour*, je suis resté dans mon fauteuil parce que la séance recommençait, et ne pouvais me détacher de la voix de Grace Moore, mais de cette voix seule, hors du film. *Deanna et ses boys* est imprégné de musique. La trame du scénario se fond en motif musical. Le même fil court dans l'une et l'autre. Léopold Stokovski, qui débute à l'écran avec son orchestre célèbre, par la maladresse même de son jeu d'acteur, semble incliner l'hommage du cinéma vers le grand art. Mais dans son jeu de chef d'orches-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

tre, il est excellemment photographié. Deanna Durbin chante joliment, d'une voix de femme surprenante en ce corps de fillette.

Les Américains continuent d'exceller dans leurs comédies mousseuses, tissues de cocasseries, d'esprit libre et léger. *Vie facile* est le meilleur des films de Jean Arthur : gosse vive, gentille et niaise, il tombe sur elle à la manière de catastrophes, une suite de surprises où s'enchaîne son bonheur. Elle est plus alerte que jamais. Dans une farce presque aussi bonne, *Week-end mouvementé*, Ann Sothern est plus savante, pleine de caprice et d'esprit. Joan Crawford aborde ce genre (*La fin de Mme Cheyney*, *Loufoque et C°*), avec une souplesse de triomphatrice. Loretta Young, que l'on a pu voir au Maroc, dans *L'amour en première page*, de Tay Garnett, plus à son aise dans un genre supérieur, est si jolie que ce nous suffirait. Elle sauve encore par la finesse de son jeu, par son rayonnement, *Café métropole*. Les Américains voulant, pour une fois, présenter un Paris vraisemblable, ont commandé un scénario à un auteur de notre boulevard. Le résultat est désastreux.

La Reine Victoria, qui vient de Londres, est une œuvre très sensible. On n'y rencontre guère — sauf, en final, de bizarres chromos coloriées ayant la saveur de mauvaises images d'Epinal — de grandes scènes historiques. Seulement les fragments de la menue vie, la vraie vie de la souveraine. M. Herbert Wilcox y fait régner de la tendresse, de la pitié aussi pour cette grandeur prisonnière du peuple — et c'est en vérité un fort joli sentiment démocratique —, et la familiarité un peu blagueuse dont peuvent s'orner un respect, un amour évidents. Le passage des sentiments, peu aisé à décrire dans la langue du cinéma, est adroit : le passage de l'amour de Victoria à l'admiration, sa renonciation à elle-même après la mort d'Albert. Le jeu de Miss Anna Neagle est très soigné et particulièrement compréhensif.

La Russie envoie enfin un nouvel ouvrage puissant : *Pierre le Grand*, fidèle illustration du beau livre de M. Tolstoï. Le tsar qui violente son peuple pour le faire plus grand est, visiblement, un premier Staline. Mais plutôt que ce goût communiste pour les lettres de noblesse, nous frappe la vigueur d'expression des acteurs, de la mise en scène et des photographies. Seules sentent le toc les scènes à grand spectacle.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Verts Pâturages : vous avez lu la très belle pièce de M. Marc Connelly. Les images que nos fantaisies faisaient surgir du texte sont là. Puériles, mais d'une puérilité qui nous ramène à l'origine, dans sa saveur, sa fraîcheur, de nos émotions. Ce paradis des Noirs, s'il nous fait rire, s'il y consent, c'est d'un rire — et nul ne s'y trompe — pitoyable. Et nous voilà songeant que, si nous croyons au ciel, c'est peut-être pour l'avoir vu à peu près comme cela, il y a bien longtemps. La gaucherie des acteurs, une gaucherie tellement juste, si je puis dire, marque très joliment le ton de la fiction. Une fiction qui par moments s'élève presque à la hauteur du mysticisme. Et de temps à autre éclate, poignante, la musique religieuse des Noirs américains.

Verts Pâturages, Stella Dallas, La grande Illusion, Visages d'Orient, Deanna et ses boys, Pierre le Grand, La Reine Victoria, Gribouille même, je ne dis pas qu'il y ait là des chefs-d'œuvres, mais un nombre impressionnant pour une année d'œuvres consciencieuses, respectables, un effort vers quelque hauteur, quelque chose de très digne et de noble.

MARY BRENTOME.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Table du Second Volume (1937)

POESIE

Jean Amrouche	Enfance de l'absent, p. 9.
Gabriel Audisio	Trois fois quatre, p. 175.
Henri Bosco	Odes aux Vents d'Hiver, p. 339.
Gabriel Germain	Sur une maison de Bab Hoceine, p. 12.
Max Jacob	Le cœur dans la roue du moulin, p. 264.
L. Justinard	Les Propos du Chleuh, p. 1, 81, 169, 257, 335.
Michel Levanti	Poèmes, p. 88, 343.
Paul Souffron	Chant d'un retour, Notre-Dame-de-Lumières, p. 86.
P. L.	L'enfant seul, p. 176.
L. P.	Poèmes, p. 266.

PROSE

Jacques Balay	Frontispice pour Aguedal, p. 31 ; *Louis Aragon*, p. 62 ; *Marguerite-Anne de Blonay*, p. 167 ; *Roger Gaymard*, p. 159.
Eugenie Barboche	*Jean Giono*, p. 64.
Jules Borély	Images de Lyautey, p. 203.
Henri Bosco	L'Ane Culotte, p. 46, 137. *Jean Amrouche*, p. 221 ; *André Billy*, p. 436 ; *Pierre Borély*, p. 58 ; *Robert Brasillach*, p. 434 ; *Joseph Conrad*, p. 59 ; *Frantz Funck-Brentano*, p. 151 ; *Armand Guibert*, p. 56, 221 ; *Edy Legrand*, p. 165 ; *Madeleine Ley*, p. 435 ; *Ignace Legrand*, p. 432 ; *Xavier de Magallon*, p. 60 ; *Georges Marchand*, p. 64 ; *Eugène Marsan*, p. 57 ; *Henri Pourrat*, p. 437 ; *Marcel Proust*, p. 58 ; *Daniel Rops*, p. 226 ; *Albert Turin*, p. 61 ; *Mathieu Varille*, p. 64 ; *Robert Vivier*, p. 227.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Émile A. Boubeker	*Paul Guillemet*, p. 241 ; *Roland Lebel*, p. 69 ; *Lyautey*, p. 450 ; *Robert Ricard*, p. 246 ; *Georges Spillmann*, p. 243
Jacques Braud	*G.-K. Chesterton*, p. 441 ; *Francis de Miomandre*, p. 153 ; *Jean Pomier*, p. 236.
Mary Brentôme	Les films de l'année, p. 455 ; *Sur nos écrans*, p. 78, 251.
Gérard de Champeaux	*Luc Durtain*, p. 66 ; *Philéas Fogg*, p. 70 ; *Maurice Maëterlinck*, p. 66.
Pierre de Cénival	Les sources de l'art hispano-mauresque, p. 186.
L. H. Cleeman	Vent d'Ouest, p. 192.
Maurice-Edgar Coindreau	D'une renaissance du roman picaresque, p. 110.
Lucien Cornil	La pathologie de l'individuel, p. 375.
Louis Dagoult	*Jean de La Varende*, p. 158.
Jean-Baptiste Estelle	Page choisie : Mémoire, p. 448.
Madeleine Fontenilles	*Edouard Peisson*, p. 150.
Christian Funck-Brentano	19 Mai 1937, p. 275. *Alexandre Arnoux*, p. 230 ; *Colonel de Boisboissel*, p. 240 ; *Erskine Caldwell*, p. 429 ; *Colonel de Carvalho*, p. 162 ; *Kenneth Grahame*, p. 323 ; *Younghill Kang*, p. 427 ; *Bertrand de La Salle*, p. 431 ; *Anne Morrow Lindbergh*, p. 321 ; *Henri Massis*, p. 231 ; *Théodore Monod*, p. 247 ; *Henry de Montherlant*, p. 426 ; *Naciri*, p. 162 ; *Louise de Vilmorin*, p. 229.
Gabriel Germain	De la poésie arabe, p. 194, 335. *Rainer-Maria Rilke*, p. 319.
Jean Grenier	La nuit à la médina, p. 279.
Armand Guibert	Une île pour le Poëte, p. 82. Poëtes, p. 315.
Paul Guillemet	Sauvages au bord du lac, p. 17.
René Guillot	Histoire d'un qui avait usé son ombre, p. 22. Histoire d'un saint mouton, p. 348.
Innocent IV à VIII	Les Propos de l'Innocent, p. 15, 91, 183, 269, 346.
Roland Lebel	*Edmond Arnaud*, p. 329 ; *Louis Bertrand*, 67 ; *Marius-Ary Leblond*, p. 446 ; *Daniel Marquis-Sébie*, p. 65 ; *Camille Mauclair*, p. 329 ; *Jean Sermaye*, p. 161.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Maurice Lelong	*Joseph Conrad*, p. 440 ; *Lionello Fiumi*, p. p. 235 ; *Herman Melville*, p. 438.
Michel Levanti	*Madeleine Bourdouxhe*, p. 328 ; *Henri Fabureau*, p. 326.
Sylvain Lœillet	*R. Francé* p. 445.
René Madier	L'alerte au poste p. 389.
Antoine Marchisio	Architecture, p. 75.
Marcelle Marty	Printemps d'oasis, p. 289.
Gui Mémoire	*Frantz Funck-Brentano* p. 442 ; *Louise Hervieu*, p. 324 ; *Roland Lebel*, p. 325 ; *Louis-Philippe May*, p. 443 ; *Marcel Sauvage*, p. 237.
Pierson-Saint-Max	*Vincent Berger*, p. 71.
Robert Ricard	Pierre de Cénival, p. 271.
Claude-Maurice Robert	L'Ermite du Hoggar, p. 283.
Marion Sénones	L'Abandonnée, p. 293, 401. Le rezzi des R'gueîbat, p. 93.
G. Sliman	Des variations et des tribulations d'une zaouïa berbère à travers les âges, p. 34, 126. Flâneries à travers le Draa, p. 361.
M. R.	*Laurent Ropa*, p. 233.
Chronique-Eclair	p. 53, 147, 217, 311, 419.
Memento Marocain	p. 72, 163, 249, 330, 454.
Sélections	p. 56, 150, 221, 315, 426.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« AGUEDAL »
PARAIT
SIX FOIS PAR AN

PAR LES SOINS DE
HENRI BOSCO, C. FUNCK-BRENTANO
ARMAND GUIBERT (TUNIS)
JEAN GRENIER, RENÉ JANON (ALGER)

ET POUR LE COMPTE
DE LA
« SOCIETE DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS »
AU MAROC

Rabat, 14, avenue de Marrakech

ABONNEMENT :

Pour un an : 40 frs. (*Etranger :* 50 frs).
Chèques Postaux : SALA, 122-95, *à Rabat.*

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

AGUEDAL
14, Av. de Marrakech
— RABAT —

•

Le gérant : A. Galiana.

•

IMPRIMERIES
RÉUNIES
CASABLANCA

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation